

Kate Sedley
**Les saints
innocents**



10
18

grands détectives

KATE SEDLEY

LES SAINTS INNOCENTS

(The Holy Innocents)

Traduit de l'anglais par Claude Bonnafont



10/18

CHAPITRE PREMIER

Je les vis avant qu'ils ne me voient, si bien que j'eus le temps de reculer dans l'ombre des arbres qui se pressent au ras de l'eau sur les deux berges de la Harbourn. L'aube pointait à peine et, grâce à la brume froide et grise, accrochée aux branchages emmêlés des aunes, des chênes, des frênes et des hêtres, ma présence passa inaperçue des brigands qui approchaient.

Ils avançaient à la queue leu leu et leurs pieds s'enfonçaient sans bruit dans le tapis épais des feuilles de l'an passé, à présent détrempées par les premières pluies d'avril. Une fois pourtant, des faines s'écrasèrent en crépitant et une branche craqua sous la semelle d'un maladroit, aussitôt rappelé à l'ordre par le sifflement rageur d'un de ses compagnons. À présent, je flirais l'odeur de leurs vêtements – mélange déplaisant d'humidité, de sueur et de crasse – et me rencognai furtivement au plus profond des buissons pour mettre un fourré de houx et de sureau rabougri entre ma personne et ces individus prêts à tout. Un coup d'œil m'avait suffi pour me convaincre qu'il s'agissait de hors-la-loi, de loups-garous qui vivaient tapis de jour comme de nuit dans les forêts du Devon méridional.

Quand leur chef passa à hauteur de ma cachette, un rai de lumière perça les frondaisons saturées d'eau, éclairant un étroit visage de fouine et un dos plié en deux sous le poids du sac que l'homme portait en bandoulière. À en juger par le sang qui imbibait la toile grossière et s'étalait en taches sombres, le butin de la nuit comportait visiblement des animaux dérobés dans quelque ferme isolée. L'homme qui suivait traînait un sac volumineux dont les saillies et les creux ne permettaient pas de supputer le contenu. Le troisième brigand ne s'était pas donné la peine, ou n'avait pas eu le temps, d'attacher solidement le haut de son sac qui béait, révélant un amas de légumes pillés

dans des potagers et des petites propriétés. Le quatrième portait sous le bras une poule bien vivante et combative, dont il avait lié le bec avec un chiffon répugnant pour étouffer ses caquètements hystériques. À ce moment, la lumière baissa et le cortège de vanu-pieds devint un défilé d'ombres qui se succédaient le long du sentier creusé dans le sol par le passage d'innombrables souliers. Je comptai dix hommes en tout, une bande de coupe-jarrets qui devaient terroriser les districts autour de la commune de Totnes. Qu'ils fussent des criminels et des malfaiteurs prêts à tout, la vilaine collection de couteaux et de poignards passés dans leur ceinture l'attestait. Tous, je l'aurais parié, étaient disposés à tuer tant pour le plaisir que pour le gain, et ils auraient expédié sans scrupules de vie à trépas n'importe quel malheureux qui se serait trouvé sur leur chemin. Quant à moi, un colporteur chargé d'argent et de marchandises, si d'aventure ils me repéraient, j'étais un homme mort.

Quand le dernier malfaiteur fut sorti de mon champ de vision, je restai immobile pendant un bon moment, osant à peine respirer : un traînard pouvait encore surgir au galop pour rattraper ses diaboliques complices. Malgré l'appréhension, j'étais conscient de la paix profonde des bois et j'observai la colonnade des fûts, les fourrés dont les ronces s'étendaient jusque dans la rivière et, plus bas, le miroitement des eaux de la Harbourne qui clapotaient placidement sur leur lit de galets. Une fois certain que les voleurs n'étaient plus à portée de voix, j'offris mes remerciements à la Vierge qui m'avait protégé, je regagnai le sentier et repris ma route. Car, à condition qu'il ne puisse appeler ses camarades à l'aide, l'éventualité de tomber sur un coquin isolé ne me troublait pas. Comme les lecteurs de mes premières chroniques le savent, ma taille et ma corpulence suffisaient à m'assurer la victoire dans un combat au corps à corps.

Cela faisait deux mois que j'avais pris la route et marchais vers le sud. J'étais parti de Bristol, devenue mon domicile après les événements de l'an précédent. J'y avais passé l'hiver dans le cottage de ma belle-mère, Margaret Walker, d'où j'avais rayonné pour vendre ma bimbeloterie dans les villages environnants, veillant aussi à la consoler pour le mieux de la

perte de ma femme, sa fille unique. En cela, j'étais grandement aidé par Élisabeth, ma fille, un bébé dont la naissance avait causé la mort prématurée de sa mère. Mon plus profond regret, que ressent encore le vieil homme de soixante-dix ans que je suis aujourd'hui, était d'éprouver si peu de chagrin de la perte de Lillis. Mais je la connaissais depuis moins d'un an quand elle était morte. Je ne souhaitais pas m'établir et seules les circonstances m'avaient forcé à l'épouser ; si Dieu, dans Sa Sagesse, n'avait pas décidé de la reprendre, il est possible que nous aurions été heureux ensemble, encore que j'en doute. Lillis était trop possessive, et j'étais trop impatient de reprendre la grand-route dès que les nuits raccourcissaient et que s'allongeaient les beaux jours du printemps, pour que nous soyons parvenus à une réelle harmonie domestique.

Ma belle-mère était beaucoup plus apte à m'accepter tel que j'étais ; elle ne cacha pas qu'elle aurait aimé que je vive à Bristol et que je l'aide à élever l'enfant, mais n'essaya pas de me retenir quand, bien avant Pâques, je lui annonçai mon départ.

— Je reviendrai au début de l'hiver, lui dis-je en embrassant ses joues tannées, à l'instant de hisser ma balle sur mes épaules. Je vous confie Élisabeth.

Elle acquiesça et je calmai ma mauvaise conscience en lui laissant assez d'argent pour qu'elle puisse abandonner son métier de fileuse, si elle le souhaitait. Elle m'accompagna jusqu'au seuil du cottage et me regarda partir en direction de la porte de Redcliffe mais, tout en sachant qu'elle me suivait des yeux, j'étais incapable de maîtriser mon pas bondissant, dans la joie de la liberté retrouvée.

Je marchai vers le sud, en vendant mes marchandises dans les villages de la côte et les hameaux du Somerset et du Devon, où mes affaires allèrent rondement, leurs habitants ayant été sevrés de visiteurs et de nouvelles pendant les longs mois d'hiver. On me traita royalement, comme il convient au premier messenger du printemps, et l'on m'offrit maintes fois repas et logement gratuits. Je leur portais en retour toutes les nouvelles de leurs voisins que je recueillais attentivement au cours de mes déplacements. Je pus même les informer des bruits qui avaient atteint Bristol juste avant que je quitte la ville : le roi Édouard

avait soutiré de l'argent au Parlement réticent et rassemblait ses troupes en vue d'envahir la France. Pour finir, je rentrai dans les terres, à travers les territoires désolés du Dartmoor, et descendis jusqu'à la péninsule luxuriante qui s'étend au sud et à l'est de Plymouth. Les Hams, comme disaient nos ancêtres saxons, sont une région de hautes terres lumineuses et de mystérieux vallons ombreux qui égalent certainement tout ce que l'on trouve dans l'ensemble de la chrétienté. C'est ainsi que, par lentes étapes, j'arrivai au hameau situé à l'embouchure de la Dart ; puis je suivis la rive méridionale de la rivière jusqu'à Bow Creek et aux rives de la Harbourne, affluent de la Dart ; là j'écoulai un flot d'articles auprès des épouses et des filles de Tuckenhay, un hameau isolé, aussi avide de nouvelles que les localités déjà traversées pendant ce voyage.

Le lendemain, un dimanche, je m'étais reposé ; j'avais passé à la belle étoile une nuit prématurément chaude et m'étais levé avant l'aube pour me laver à grande eau le visage et les mains dans l'eau cristalline de la Harbourne. Très loin au-dessus de ma tête, la dernière étoile d'un blanc bleuté comme le givre luisait entre les branches, puis elle s'évanouit à son tour avec l'arrivée du jour. Et le premier chant d'oiseau fusait d'un arbre voisin quand j'aperçus la bande de hors-la-loi qui avançaient en tapinois sur le sentier. À ma rencontre.

J'étais affamé quand j'atteignis Bow Bridge. Je m'assis au bord de l'eau, posai ma balle sur le sol et en sortis le croûton de pain de froment et la tranche de fromage de chèvre qu'une femme de Tuckenhay m'avait donnés la veille au souper. Elle m'avait généreusement servi et, prudent, j'en avais gardé pour le matin suivant car je connais d'expérience les réactions de mon estomac vide au réveil. Sur le bord opposé de la rivière, les bois s'élevaient en pente raide. L'escalade s'annonçait rude, si bien qu'ayant terminé mon en-cas, je m'étendis sur l'herbe et fermai les yeux quelques minutes ; telle était du moins mon intention. Quand je les rouvris, le soleil était très haut par-dessus l'horizon et la journée s'annonçait aussi chaude que la précédente. Un homme qui traversait le pont, une hache sur l'épaule, me sourit en me souhaitant le bonjour. Il était suivi de

près par deux autres bûcherons, dont le premier portait une serpe et le second une bêche qu'il balançait d'une main vigoureuse. Nous étions en avril, me rappelai-je, et le travail ne manquait pas dans les bois : abattre des arbres avant que le sol soit trop meuble pour que les charretiers puissent les débarder, les écorcer pour les tanneries et reboiser.

Je sautai sur mes pieds et appelai le dernier homme qui attendit, avec un rien d'impatience, me sembla-t-il, que je ramasse ma balle et le rejoigne. Mais il avait un bon sourire, qui disparut quand je parlai des hors-la-loi.

— Misère de misère ! soupira-t-il avec amertume. Tu parles si on les connaît ! Ça fait des mois qu'ils nous terrorisent par ici. Le shérif et son *posse*¹ les cherchent depuis bien avant Noël mais sans succès. Ils chassent de nuit et le jour ils se terrent. Ils ont des refuges introuvables à moins de connaître les forêts sur le bout des doigts. Ce qui, bien sûr, n'est le cas de personne. La plupart de nos enclos sont situés à un ou deux miles de l'orée de la forêt. Je me demande quelles fermes et quelles propriétés ils ont pillées la nuit dernière, ces démons !

— Pourquoi ne pas monter la garde la nuit ? demandai-je.

— Quelques imprudents s'y sont risqués, maître, fit-il en haussant les épaules. Mais ces coquins sont trop nombreux et ce sont des salauds de tueurs. Un homme qui les a bravés a été transpercé par sa propre fourche, un autre a eu le bras coupé. Pis encore, ils ont tué deux enfants. Depuis, on se cache la tête sous la couverture la nuit et on espère que, s'ils attaquent nos biens, on ne les entendra pas. Mieux vaut être dépouillé de tout et vivre pour raconter l'histoire que d'être un héros mort.

J'opinaï de la tête et prédis avec une jovialité forcée :

— La justice les attrapera un jour.

— Peut-être bien, grommela l'homme, sceptique. Je crois plutôt qu'ils vont se transporter dans une autre partie du comté et disparaître aussi soudainement qu'ils sont arrivés. C'est compréhensible, je pense. Pas un membre du *posse* ne veut risquer sa peau sans nécessité et ces sauvages n'ont aucun

¹ Petit groupe d'hommes armés, rassemblés par le shérif en cas d'urgence. (N.d.T.)

scrupule à tuer. Tu as été encore plus avisé que tu ne pensais de ne pas te frotter à eux. Même un grand gars comme toi, ils t'auraient haché menu. Mais si tu vas à la ville, tu peux déclarer ce que tu as vu à un des gardes, qui le dira au maire, qui passera l'information au shérif. Comme ça, tu auras fait ton devoir.

— Je le ferai, lui dis-je, et je lui souhaitai le bonjour.

Je n'étais pas à la moitié du pont qu'il me rappelait :

— Colporteur !

Je me retournai, l'air interrogateur. Le bûcheron souriait :

— Attention à toi ! Les femmes des villages sont descendues en force par ici.

Je devais avoir l'air très bête car il ajouta avec impatience :

— C'est le lundi de Quasimodo !

Plus d'une semaine s'était déjà écoulée depuis Pâques ! Il semblait bien que j'avais perdu la notion du temps. Je levai la main :

— Merci de m'avoir averti, l'ami ! J'ouvrirai l'œil ! Est-ce que tu t'es déjà fait coincer ?

Il secoua la tête :

— J'ai fait un grand détour mais, à cette heure, il n'y a plus moyen de les éviter. Elles se lèvent toutes aux aurores le jour des Gages². Sûr que je me ferai moi aussi prendre avant la nuit !

Mais il parlait avec gaieté, comme un homme qui attend impatiemment l'épreuve.

— Et, bien sûr, dis-je, toi et les hommes, vous pourrez vous venger demain !

Un regard de rapace luisait dans les yeux du bûcheron quand il prit congé :

— Je peux pas passer toute la journée à causer. Le travail attend. Je te souhaite bonne chance aux mains des femmes, fit-il avec un clin d'œil. Un beau grand gars comme ça ! Une fois

² Jour des Gages (*Hock Day*) : fête anglaise de vieille tradition, célébrée à la Quasimodo. Les passants étaient enlevés et ligotés jusqu'à ce qu'ils aient acheté leur liberté par un gage. Les femmes s'emparaient des hommes le lundi ; le mardi, c'était l'inverse. (*N.d.T.*)

qu'elles t'auront piégé, elles te laisseront pas filer facilement. Je crois bien deviner le genre de gage qu'elles vont exiger de toi !

Son gros rire résonnait encore après qu'il eut disparu dans les bois. Le soleil, qui chauffait déjà sérieusement, laissait présager un de ces jours d'avril parfois plus étouffants que ceux du plein été, tellement le temps est capricieux sur cette île. J'entamai l'escalade du versant devant moi ; les arbres s'espaçaient et devenaient moins gros le long du sentier puis il n'en demeura qu'un ou deux qui bordaient le chemin défoncé. Ayant rempli ma balle auprès d'un navire qui mouillait dans la rade de Dartmouth, j'étais lourdement chargé et j'avancais tête basse, attentif à l'endroit où je mettais les pieds pour ne pas trébucher ou me tordre une cheville. J'avais heureusement un solide bâton, ma fidèle « cape de Plymouth », comme on appelle dans la région cette sorte d'arme, si bien que j'arrivai sans ennui au bout de l'escalade. Néanmoins, j'étais fatigué quand je parvins au sommet et mon attention s'était relâchée...

Tout à coup, quelque chose entrava mes jarrets et je m'affalai tête la première dans la boue. Je restai là quelques secondes, le souffle court, essayant de rassembler mes esprits et me demandant ce qui m'était arrivé. Je me posais toujours cette question quand des hurlements de rire retentirent et je me découvris environné de femmes. Tout ce que je pouvais en voir, à plat ventre, c'était l'ourlet de leur jupe et leurs chaussures. Je réussis à me mettre à quatre pattes, péniblement conscient du ridicule de ma position et tout bouillant de rage. J'avais été pris aux jarrets et devais à présent payer un gage. Je fis glisser ma balle de mon épaule et me levai, en m'étirant de toute ma hauteur qui à l'époque, avant que les douleurs dues aux rhumatismes ne me tassent, dépassait six pieds. C'était une très grande taille, plus grande qu'elle ne paraîtrait aujourd'hui, la jeune génération ayant pris plus de hauteur, et rares étaient les hommes que j'ai croisés dans ma vie dont la stature égalait la mienne. (Exception faite évidemment du géant blond qu'était le roi Édouard, grand-père de notre roi Henri.)

J'entendis une des jeunes femmes reprendre son souffle, tant elle était étonnée, et la plus âgée de toutes, une grand-mère édentée, glousser de rire.

— Dieu nous préserve ! C'est Goliath en personne qui nous arrive. Eh ben, maître colporteur, tu connais les règles. Tu dois nous payer un gage.

Toutes les femmes – il y en avait bien une demi-douzaine – faisaient cercle autour de moi. Elles retirèrent la corde qu'elles avaient liée à deux arbres en travers du sentier et qui m'avait flanqué par terre. On la noua lâchement autour de mes poignets.

— J'ai de la marchandise plein ma balle, annonçai-je vivement. Des aiguilles, du fil, des rubans, des dentelles et une longueur de brocart de soie sortie de la cale d'un navire de commerce portugais en rade de Dartmouth. Vous pouvez vous servir.

La vieille femme se remit à glousser :

— Ces jolies filles, elles peuvent s'offrir ces menues gâteries, mon trésor, avec l'argent qu'leurs vaillants amis leur donnent. Mais un splendide jeune gars comme toi, il a sûrement mieux à proposer.

Je sentais la rougeur envahir mon visage, pour le plus grand plaisir de ces dames, semblait-il. J'ai souvent observé ça au long de mon existence : alors qu'une femme seule n'est que rougeurs et modestie virginales, les femmes qui chassent en meute peuvent être plus rades et grossières que les hommes. Celle qui semblait la plus jeune – elle avait des joues rondes comme des pommes et, à mon avis, quatorze ou quinze ans – s'écria en pouffant de rire :

— D'mandons-lui les lacets d'sa braguette !

Ma rougeur s'aggrava encore. Instinctivement, je reculai d'un pas pour protéger ma personne, ce qui déclencha une tempête d'hilarité chez mes ravisseuses.

— C'est qu'il est pudibond ! s'exclama une jolie jeune fille aux larges prunelles couleur de bleuet et dont une mèche de cheveux, égarée hors de son bonnet, avait la couleur du blé mûr. Un gaillard long comme une cheminée ! Et qui rougit !

— Tout ce que j'ai dans ma balle ! proposai-je de nouveau en désespoir de cause.

La grand-mère pointa vers moi un index crochu et réprobateur :

— C'est la Quasimodo, colporteur ! Tu connais les règles aussi bien qu nous. Demain, ce s'ra le tour des hommes d'exiger des gages, aujourd'hui c'est à nous. Si Janet ici présente elle veut les lacets d'ta braguette, c'est son droit.

De nouveau elle me régala de son sourire édenté, jouissant manifestement de mon embarras.

Avec force ricanements et coups de coude dans les côtes, mes bourreaux se rapprochaient insidieusement de moi. Je me tortillais en essayant de libérer mes mains de la corde qui liait mes poignets derrière mon dos mais les liens serrés légèrement n'en étaient pas moins bien noués. Si je prends mes jambes à mon cou, me dis-je, en plus d'enfreindre les règles et les traditions de la Quasimodo, il me faudra abandonner ma balle et mon bâton qui pourront être considérés comme le butin légitime des femmes.

L'une d'elles, qui s'était tenue un peu en retrait des autres et souriait sans partager leurs rires tonitruants, vint soudain à ma rescousse. Elle s'avança entre moi et ses compagnes, les bras écartés pour me protéger.

— Allez ! Ça suffit ! protesta-t-elle en riant. Réclamez un gage et laissez partir ce pauvre garçon ! Nous avons bien ri. Maintenant, passons aux gages. Je pense qu'un baiser à chacune pourrait faire l'affaire. Si vous êtes d'accord. Granny Praule, eu égard à votre âge, vous passez la première.

Il y eut bien quelques protestations : « Non, Grizelda ! C'est de la triche ! », mais la plupart des filles semblaient satisfaites de cette solution. Granny Praule pressa ses lèvres sèches et flétries sur les miennes et, dans mon soulagement, je lui fis un gros baiser bruyant qui provoqua un nouveau gloussement. Elle me tapa familièrement le bras.

— Sapristi ! s'écria-t-elle en esquissant une gambade. T'es un bon garçon, colporteur. V'là bien trente ans qu'on m'a pas baisée ainsi ! Tu me rappelles ma jeunesse, des souvenirs que j'croyais oubliés. Du temps où j'étais jolie fille. Eh oui ! T'as peut-être bien du mal à l'croire aujourd'hui mais les hommes me tournaient autour comme des abeilles autour d'un pot de miel.

Les autres femmes s'avancèrent l'une après l'autre pour réclamer leur dû, dont certaines, fort effrontées, se tenaient très près de moi quand elles posaient leur bouche sur la mienne. Ma bienfaitrice, celle qu'on appelait Grizelda, vint la dernière. En la voyant de près, je me rendis compte qu'elle était moins jeune que la plupart de ses camarades. Je lui donnai dans les trente printemps ; c'était une belle femme, aux traits fermes et aux yeux brun foncé. Elle avait aussi le teint hâlé ; s'il s'était agi d'un homme, j'aurais été tenté de dire basané, mais sa peau était trop fine et délicate pour cela. Sa carnation et ses prunelles me rappelaient celles de Lillis et j'en conclus que ses cheveux, soigneusement dissimulés sous une coiffe d'un blanc de neige et un capuchon de lin bleu, étaient sombres. Là s'arrêtait la ressemblance. Au physique, Grizelda était plus grande et plus solide que ma défunte femme. Elle était aussi, sans conteste, dans la force de l'âge, telle que Lillis ne l'aurait jamais atteinte ; en dépit de ses vingt printemps, elle avait toujours l'air d'une adolescente.

Après avoir délié mes poignets, deux femmes remettaient prestement en place le piège à l'intention du prochain étourdi qui passerait tandis que les autres retournaient se dissimuler dans les buissons. Toutes, à l'exception de Grizelda qui faisait ses adieux. Ses amies protestaient mais elle secoua la tête en riant :

— Le travail m'attend : le fromage à faire, la poule à nourrir. La pauvre bête n'est pas sortie du poulailler ce matin. Je me suis levée tellement tôt.

Elle se tourna vers moi :

— Maître colporteur, si tu veux m'accompagner jusqu'à ma demeure, je te protégerai des prochaines quasimodistes que tu pourrais rencontrer et je leur dirai que tu as déjà payé ton gage. Je m'appelle Grizelda Harbourne, ajouta-t-elle.

— Et moi Roger, dis-je, et j'accepte volontiers votre offre. Peu m'importe de tomber dans les mains de vos consœurs quasimodistes si elles sont du même genre que vous et vos compagnes.

Des petits cris de joie saluèrent le compliment mais ils furent rapidement réprimés car la plus jeune – Janet, si ma mémoire

est bonne – annonça qu’un autre mâle grimpait le sentier. Je chargeai ma balle sur mon dos et offris mon bras à Grizelda Harbourne.

Nous contournâmes le minuscule village d’Ashprington et traversâmes un pan de forêt avant de déboucher dans une clairière. Là, un cottage bas, d’un seul étage, occupait le cœur d’une petite propriété composée d’une parcelle plantée de blé et de légumes, d’un poulailler, d’une porcherie et d’un champ où broutait une vache.

Le cottage était peu meublé : une table sur une paire de tréteaux, deux bancs recouverts d’un morceau de tapisserie et alignés contre les murs, un foyer central entouré d’une batterie de cuisine. Au fond de la salle, une autre pièce de tapisserie, défraîchie et reprise, dissimulait mal un lit dont les pieds dépassaient de quelques pouces sous la garniture.

J’eus un petit sursaut de surprise quand, Grizelda m’ayant prié d’entrer, je franchis le seuil. À vrai dire, je n’avais aucune raison de m’étonner ; le cottage, typique de la région, était exactement ce qu’on devait s’attendre à trouver dans n’importe quelle petite propriété. Mais le maintien de mon hôtesse, son ton autoritaire lorsqu’elle s’était adressée aux autres femmes et le coup d’œil un peu dédaigneux qu’elle promena sur son intérieur me disaient qu’elle avait connu des temps meilleurs et était accoutumée à un environnement plus raffiné.

— As-tu mangé ? demanda-t-elle en désignant de la main un banc plaqué contre le mur.

— J’ai pris du pain et du fromage au bord de la rivière, il y a une heure de ça. Ce qui restait de mon dîner d’hier soir.

Elle sourit d’un air entendu.

— Un peu court pour un grand châssis comme toi. Si tu as un moment, je t’offre un vrai petit déjeuner. Il y a de la bière, du pain et du lard salé. Mais, si tu préfères, je peux te faire cuire des œufs.

— Les œufs me changeraient agréablement, dis-je. Pouvez-vous aussi me donner un pot d’eau chaude pour que je puisse me raser ?

— Il y a de l’eau qui chauffe dans le chaudron sur le feu, dit-elle, en attrapant un pot de fer sur une étagère. Tiens, sers-toi.

Pendant que tu te rases, je vais ramasser les œufs et délivrer ma pauvre pondeuse.

Elle sortit et je pris mon rasoir dans ma balle. Je cherchais un objet sur lequel l'aiguiser quand je remarquai un cuir à rasoir qui pendait à un crochet derrière la porte. Je me demandai qui pouvait être son propriétaire car c'était bien la seule trace d'une présence masculine dans le cottage. Je plongeai le pot dans l'eau bouillante, passai sur mon menton un morceau de savon noir que j'emportais toujours avec moi et entrepris de faire disparaître ma barbe de la nuit. Je commençais tout juste quand Grizelda reparut dans l'embrasure de la porte.

Elle tendit les deux mains :

— Voilà les œufs, dit-elle, mais la poule a disparu. La porte du poulailler a été forcée et il y a des plumes sur le sol. J'ai bien peur qu'elle ait été volée.

CHAPITRE II

Je finis vite de me raser pour suivre Grizelda jusqu'au poulailler ; là, je m'accroupis pour l'examiner de plus près. Grizelda avait raison : on avait forcé le loquet de bois et une traînée de plumes blanches s'étalait à côté. Je regardai la vache qui broutait avec placidité, puis le cochon qui fouillait en grognant le fumier de sa porcherie.

— Vous avez de la chance, maîtresse Harbourne, que seule votre poule ait disparu. Ils ont dû tomber par hasard sur votre propriété au retour d'une expédition. Ils n'avaient plus le temps et ils étaient trop chargés pour s'embarrasser davantage. Sinon, vous auriez perdu aussi votre porc et votre vache.

— Ils ? questionna Grizelda, les sourcils froncés. De qui parles-tu, maître colporteur ?

— Des hors-la-loi qui, si j'ai bien compris, sèment la terreur dans le district depuis des mois. Vous êtes sûrement au courant des ravages qu'ils font.

Elle devint très pâle et porta une main vers son cœur, comme pour en apaiser les battements. Ses yeux s'étaient dilatés.

— Les brigands, tu veux dire ! Je n'y avais pas pensé. J'étais persuadée que c'était un chapardeur de chez nous car, mis à part le vol de Félice, il n'y a pas d'autres dégâts. Bien sûr, j'ai entendu parler de ces hommes, mais ils massacrent le bétail et déterrent des plantations entières. Et même ils assassinent, ajouta-t-elle en frissonnant. Rien de tout ça n'est arrivé ici. On n'a volé que ma petite poule. Pourquoi penses-tu qu'ils ont commis ce vol ?

Je lui racontai brièvement ma rencontre très matinale avec les hors-la-loi.

— L'un d'eux portait une poule sous le bras. Il lui avait ligoté le bec pour l'empêcher de caqueter.

— Ils vont la tuer ? demanda Grizelda qui luttait contre les larmes.

Je me redressai, détendis mes jambes qui étaient pleines de crampes et souris :

— Je ne crois pas, dis-je, rassurant. Si telle était leur intention, ils lui auraient tordu le cou avant de l'emporter et ne se seraient pas donné la peine de la museler. Ils ont besoin d'une pondeuse. J'imagine que les hors-la-loi apprécient les œufs autant que les citoyens qui la respectent.

De nouveau je regardai autour de moi, examinant la petite clairière égayée par l'herbe printanière et cernée par les bois ombreux.

— Je vous le répète, vous avez eu beaucoup de chance. Ils ont dû tomber sur votre cottage alors qu'ils ployaient déjà sous le poids de leur butin. L'un d'eux a entendu piailler la poule et s'en est emparé impulsivement. Je suis désolé. Elle va vous manquer.

Grizelda hocha lentement la tête :

— Félice était une petite compagne et aussi un gagne-pain. Je vendais ses œufs au marché de Totnes et les raclures du poulailler aux blanchisseuses de la ville comme décolorant. Comme tu le sais, les déjections d'oiseaux sont une excellente lessive.

Son regard préoccupé croisa le mien et elle frissonna :

— Je n'arrive pas à croire que ces démons maraudaient cette nuit autour de mon cottage où je dormais sans me douter de rien. Rien que d'y penser, j'en tremble.

J'hésitai, nullement désireux de m'engager mais en même temps fort inquiet à l'idée qu'elle puisse dormir seule ici. Ayant découvert par hasard sa propriété, les brigands reviendraient selon toute vraisemblance pour s'emparer de la vache et du cochon qu'ils avaient été contraints de laisser derrière eux.

À contrecœur je proposai :

— J'ai l'intention d'aller vendre ma camelote à Totnes aujourd'hui mais, si vous le souhaitez, je peux revenir à la tombée de la nuit. Si vous pouvez me fournir de la fougère et une couverture, je m'arrangerai très bien du plancher pour y coucher. J'ai l'habitude.

Un sourire étira les coins de sa bouche et elle m'effleura le bras :

— Tu es très aimable, maître colporteur, mais je n'ai pas besoin de faire appel à toi. J'ai une amie à Ashprington. Elle et son homme nous abriteront, moi et mes bêtes, si je le leur demande.

Je poussai un soupir de soulagement que je croyais discret. Mais, ayant saisi le regard entendu et moqueur des yeux brun foncé, je rougis légèrement et insistai :

— Je vous en prie, s'ils peuvent vous héberger, profitez-en cette nuit, et quelques autres encore.

— Dès que tu seras parti, j'irai voir mes amis. Et maintenant, laisse-moi préparer ton petit déjeuner. On va manger les derniers œufs que m'a laissés Félice...

Sa voix tremblait un peu ; elle pivota vivement sur ses talons et se dirigea vers le cottage.

J'allais la suivre quand je fus subitement cloué sur place. Si j'avais été un chien, mon poil se serait hérissé. Grizelda s'arrêta, tourna la tête et demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Comme je ne répondais pas, elle revint sur ses pas et répéta sa question :

— Mais enfin, qu'est-ce qu'il y a ?

En guise de réponse, je secouai la tête pour lui commander le silence et scrutai la lisière des bois mais, à l'exception des coups lointains d'un pic-vert, tout était calme et silencieux. Prudemment, je m'avançai jusqu'à l'orée de cette obscurité peuplée de fûts puis, à pas feutrés, m'engageai entre les troncs couverts de lierre, où bâillaient des trous assez profonds pour qu'une chouette puisse y nicher... C'est alors que, du coin de l'œil, je détectai un mouvement suspect. Je m'avançai dans cette direction, me maudissant d'avoir laissé mon gourdin au cottage quand j'étais sorti avec Grizelda pour inspecter le poulailler.

Le maigre escogriffe qui venait à ma rencontre portait un couteau dont je vis briller la lame quand il le brandit, prêt à frapper. Grizelda qui arrivait en courant se mit à crier en le voyant, ce qui détourna très à propos l'attention de mon adversaire et me donna le temps de lui attraper le poignet d'une

poigne de fer et de lui tordre le bras derrière le dos. L'homme hurla de douleur et le couteau tomba de ses doigts brusquement paralysés. Je lâchai l'homme et me baissai rapidement pour prendre possession de l'arme avant qu'il puisse la récupérer. Puis, tandis qu'il frottait toujours son poignet endolori, je le pris à la gorge, le retenant de force de mon autre bras serré contre son corps.

— Retournez au cottage et apportez-moi de quoi l'attacher, ordonnai-je à Grizelda.

Sans bouger d'un pouce, elle protesta :

— Je connais cet homme. Ce n'est pas un hors-la-loi, si c'est ça que tu penses. Il s'appelle Innes Woodsman et ça fait des années qu'il couche à la dure dans les bois alentour. Du vivant de mon père, il faisait des petits travaux sur la propriété contre un abri et ses repas en hiver. Lâche-le, colporteur. Il est inoffensif.

— Un homme qui porte un couteau pareil n'est jamais inoffensif, répondis-je en désignant du menton la lame inquiétante que j'avais passée dans ma ceinture.

Grizelda releva résolument la tête.

— Néanmoins, je lui dois une faveur. Je te serais reconnaissante de le libérer et de ne parler à personne de cet incident... Pour me faire plaisir, ajouta-t-elle d'un air de défi.

Avec une vive répugnance, je relâchai mon prisonnier.

— Très bien. Pour vous faire plaisir... dis-je. Mais je garde le couteau. Cet homme est trop porté à l'utiliser contre les étrangers.

— J'veux mon couteau d'chasse, grinça Innes Woodsman, la voix mauvaise. Y m'sert pour tuer l'lapin et aut'bestioles.

Je le regardai avec horreur. La perception de la proximité du mal qui m'avait averti de sa présence persistait sans rien perdre de sa force. Je ne pouvais m'en défaire.

— Si c'est un couteau de chasse, pourquoi as-tu essayé de me tuer avec ?

Une expression sournoise creusa le maigre visage raviné par les intempéries. L'homme ne répondit pas.

— Il a dû penser que c'était moi, m'informa tranquillement Grizelda. Bien entendu, il ne m'aurait pas touchée, ajouta-t-elle

rapidement en guise d'explication. Il souhaitait me faire peur, c'est tout. Il m'en veut.

— Et vous voudriez que je le libère ! m'exclamai-je, abasourdi. Ce coquin doit être déféré au shérif et jeté en prison.

— Non. Il a des raisons de m'en vouloir et ce serait injuste de le faire emprisonner, dit-elle avec fermeté, fixant l'homme d'un regard dur. C'est la dernière fois que je fais preuve d'indulgence, Innes. Je suis à bout de patience. Si tu ne t'en vas pas d'ici, si tu ne me laisses pas tranquille, je suivrai le conseil de maître colporteur et je déposerai une plainte contre toi.

Elle pencha la tête de côté et, dans un rai de soleil qui perçait entre les branches, je découvris avec surprise un détail que, curieusement, je n'avais pas remarqué jusqu'alors : le pâle tracé d'une vieille cicatrice qui courait de son sourcil droit jusqu'au milieu de sa joue.

— Je ne pense pas que ce soit toi qui aies volé ma poule ? reprit-elle.

Innes Woodsman cracha grossièrement :

— Faudrait m'payer cher pour que j'touche à c't'oiseau efflanqué !

— D'accord, acquiesça Grizelda, je te crois. Mais rappelle-toi ce que je t'ai dit. File d'ici ou je mets ma menace à exécution. Cette fois, je suis décidée.

— J'partirai pas d'là sans mon couteau, répondit-il d'un ton maussade.

— Rends-le-lui, colporteur, je te prie, dit Grizelda en se tournant vers moi. Il le lui faut pour s'en tirer.

Malgré mes graves appréhensions, je m'exécutai. Elle me remercia d'un sourire et, quand l'homme eut disparu parmi les arbres, elle prit mon bras et le pressa.

— Et maintenant, retournons au cottage, que je te fasse cuire ces œufs.

J'avais vidé mon assiette et la raclai soigneusement avec une croûte de pain noir. Les œufs battus, épaissis sur le feu dans la graisse d'un morceau de bacon, avaient un goût délicieux. Assise à mes côtés sur le banc que j'avais tiré jusqu'à la table, Grizelda

poussa vers moi une assiette de gâteaux d'avoine et un pot de miel :

— Maintenant que ton estomac est un peu calé, je voudrais te poser une question. Comment savais-tu qu'Innes était là tout près dans les bois ? De l'endroit où tu étais devant le poulailler, tu ne pouvais ni le voir, ni l'entendre, je le sais.

J'étendis du miel épais et doré sur un gâteau d'avoine et mordis dedans avant de répondre.

— J'avais... Je sentais que le mal était quelque part, à portée de main, répondis-je à contrecœur, pratiquement sûr qu'elle allait me regarder avec méfiance ; mais elle n'en fit rien.

— Tu es voyant ? demanda-t-elle.

Je pris une autre bouchée de gâteau d'avoine, essuyai du revers de la main le miel qui coulait sur mon menton et jetai un regard furtif vers la porte ouverte, comme si je craignais que quelqu'un ne nous écoute.

— Non, pas vraiment, dis-je à voix basse. Mais, de temps en temps, je rêve, et dans certaines circonstances, comme ce matin, j'ai l'impression d'être menacé. Est-ce que ça vous paraît... hérétique ?

Elle secoua la tête :

— Moi, je n'ai pas le don, mais ma mère l'avait, un peu. Elle n'en a jamais parlé à personne, sauf à moi, de peur d'être marquée au fer comme les sorcières.

Pendant le silence qui suivit, je croquai un autre gâteau d'avoine. Après avoir avalé la dernière miette, je déclarai :

— Et maintenant, à mon tour de poser une question. Pourquoi ce scélérat vous en veut-il ?

Je crus un instant qu'elle allait refuser de répondre ; ou me dire que ce n'était pas mes oignons et que casser la croûte chez elle ne me donnait pas le droit de mettre le nez dans ses affaires. En fait, je pense qu'elle en fut très tentée car elle pinça les lèvres et son regard dubitatif m'observait sous ses paupières baissées. Néanmoins, elle se laissa fléchir, ouvrit tout grand les yeux et sourit.

— Quand mon père est mort il y a cinq ans, j'ai autorisé Innes Woodsman à vivre ici en échange de son travail sur la propriété ; je n'étais pas du tout sûre de bien faire. Comme je te

l'ai dit, il avait aidé mon père pendant ses dernières années et il savait comment tournait la propriété. Moi-même, je n'y avais pas vécu depuis mon neuvième anniversaire, soit peu après la mort de ma mère. Innes se croyait établi dans la place pour le restant de ses jours, c'est bien compréhensible, je pense. De fait, je l'y aurais sans doute laissé, bien tranquille, serait-ce simplement parce que j'étais trop paresseuse pour me débarrasser de la propriété.

Elle piocha un gâteau d'avoine dans le plat et se mit à le grignoter distraitement. Son visage s'était soudain assombri et elle reprit d'un ton morne :

— Au moins... Peut-être que ce fut vrai pendant un temps, mais ces dernières années...

Sa voix s'éteignit, son regard s'évada loin derrière moi ; elle s'abîma dans ses pensées, bien loin d'ici.

— Ces dernières années ? répétais-je, quand il me fut impossible de contenir plus longtemps ma curiosité.

Grizelda sursauta :

— Désolée, colporteur, je rêvassais. Où en étais-je ?

— Au moment où vous avez laissé Innes Woodsman s'installer ici comme locataire parce que vous étiez trop paresseuse pour vous défaire de la propriété et que...

— Ah ! oui, reprit-elle sur un ton délibérément plus dégagé. Eh bien, je pense que j'ai dû faire comme toi l'expérience d'une prémonition ou de quelque chose d'approchant. C'était presque comme si je savais qu'un jour je devrais revenir ici.

— Ce que vous avez fait.

— Oui. Il y a trois mois, je me suis vue dans l'obligation de le faire, dit-elle en m'adressant un sourire forcé tandis que le léger tremblement de sa voix indiquait une émotion retenue. J'ai donc expulsé Innes Woodsman et je crains de ne pas m'y être prise avec beaucoup de ménagements. Je n'étais pas d'humeur très... accommodante à l'époque. Il s'est trouvé privé du logis qu'il en était venu à considérer comme acquis, et forcé une fois de plus de dormir à la belle étoile.

Visiblement, elle se sentait coupable de ce qui s'était passé et je m'empressai de la réconforter dans la mesure de mes moyens.

— Mais la propriété vous appartient, comme elle appartenait à votre père ? questionnai-je, en posant mes coudes sur la table. Elle ne fait pas partie du fief d'un seigneur ?

— Que dois-je répondre : oui ou non ? Oui à la première question ; non à la seconde.

Cette fois, son sourire était spontané.

— Alors, dis-je, encourageant, vous étiez dans votre droit. Vous n'avez rien à vous reprocher dans cette affaire.

Elle secoua la tête sans cesser de sourire :

— Comme je te l'ai déjà dit, j'aurais pu traiter Innes de façon plus humaine et faire preuve de plus de considération pour sa triste situation.

Elle se leva pour aller tirer un mazer³ de bière à la barrique située dans un angle.

— Vous êtes trop sévère envers vous-même, répondis-je. Rien de ce que vous auriez pu dire ou faire ne l'aurait empêché de vous garder rancune. Tout bien considéré, c'était probablement plus gentil de lui parler franchement que d'essayer d'adoucir ce qui était désagréable à entendre.

Elle se mit à rire, revint vers la table et posa le breuvage devant moi. Puis, debout à l'extrémité de la table, elle me regarda boire.

J'avais plus soif que je ne pensais et vidai le mazer d'un trait avant de m'essuyer la bouche.

— C'est une bonne bière, dis-je quand j'eus fini.

Grizelda prit le pot pour le remplir.

— Sois tranquille, m'assura-t-elle, par ici, personne ne te servira de la bière médiocre. Et pas non plus de la *sallop*⁴ !

D'un œil critique, elle fit le tour de la pièce avant d'enchaîner :

— Cet endroit peut paraître ce qu'il est, colporteur, une mesure. Mais j'ai connu des temps meilleurs.

Le ton était ironique mais aussi un peu amer. Je répondis gentiment :

³ Pot en bois d'érable, généralement sculpté. (N.d.T.)

⁴ Bière très raide. (N.d.T.)

— Une mesure ? Sûrement pas ! Croyez-moi, je connais la question. J'en ai vu des mesures au cours de mes randonnées.

Sans répondre, elle alla jusqu'à la porte et regarda dehors pendant que je vidais mon second mazer. De profil, elle semblait un peu plus âgée qu'elle ne paraissait vue de face mais, quoi qu'il en soit, c'était une belle femme. Je me sentais gagné par les manifestations intimes du désir que je combattis de mon mieux. J'étais veuf de trop fraîche date pour coucher avec une autre femme ; ç'aurait été trahir la mémoire de Lillis de le faire si rapidement. La continence que je m'imposais apaisait ma conscience mais ne m'empêchait pas de désirer Grizelda Harbourne.

Consciente que je l'observais, elle tourna à demi la tête pour me regarder puis, au bout d'un moment, revint vers la table en esquissant un sourire, comme si elle avait deviné mes pensées.

— Je dois te remercier, colporteur, dit-elle.

— Je n'ai rien fait, protestai-je en secouant la tête. J'aurais fait davantage si vous m'aviez autorisé à agir selon mon idée. Woodsman serait à présent sous bonne garde, dans la prison du château.

— Ce n'est pas à cela que je pensais, dit-elle en jouant avec les extrémités frangées de la ceinture qui lui ceignait la taille. Je t'ai raconté certaines choses qui ont sûrement éveillé ta curiosité, mais tu as refréné ton désir de poser des questions et je t'en suis reconnaissante. Je n'ai pas eu la vie facile. Certains événements...

L'émotion lui coupa la parole et sa voix se brisa. Il lui fallut un moment pour retrouver son contrôle.

— Il s'est passé des choses trop douloureuses pour que je puisse en parler. Et les derniers mois ont été les plus noirs de tous.

Elle avait beaucoup pâli et je craignis un instant qu'elle ne s'évanouisse. Je me levai vivement, prêt à la soutenir si elle s'affalait, mais mon secours ne fut pas nécessaire. Elle se reprit presque immédiatement, un peu honteuse de sa faiblesse. Quand les couleurs reparurent sous sa peau hâlée, je remarquai de nouveau la cicatrice sur le côté droit de son visage, la ligne fine et claire qui descendait du sourcil à la joue. Ayant saisi la

direction de mon regard, elle effleura du bout des doigts la cicatrice.

— Je suis tombée d'un arbre quand j'étais gamine et me suis ouvert le visage contre une branche. Un incident banal qui ne veut pas se laisser oublier.

— Ce n'est pas ce que j'appellerais un incident banal. Vous auriez pu vous casser le cou !

Elle haussa les épaules.

— J'étais jeune, pas plus de treize printemps. On tombe en souplesse à cet âge, les os ne sont pas encore faits. Mais tu as raison, j'aurais pu me blesser beaucoup plus gravement. Cependant, tout ce que m'a rapporté mon imprudence, c'est cette cicatrice qui, je m'en flatte, se voit très peu.

— C'est vrai, dis-je en la regardant avec admiration. Vous êtes une belle femme. Vous ne m'avez sûrement pas attendu pour l'apprendre. Mais, pardonnez cette question : pourquoi ne vous êtes-vous jamais mariée ? Je ne peux croire que les hommes du district soient aveugles au point que pas un ne vous ait courtisée.

Ma témérité ne lui avait pas déplu car elle émit un profond rire de gorge. Mais ce fut d'un ton caustique qu'elle répondit :

— À combien s'élève ma dot, maître colporteur ? Qui voudrait de moi ?

— Vous avez cette propriété. À mon avis, elle devrait tenter beaucoup d'hommes.

Je vis aussitôt que je l'avais offensée et me rappelai son mépris pour ce cottage, qu'elle qualifiait de mesure, et son allusion aux « temps meilleurs » qu'elle disait avoir connus. Je me rendis compte alors qu'elle aspirait à un mariage brillant et n'avait que faire de s'établir avec un valet de ferme ou un bûcheron ; ni même, peut-être, avec un respectable commerçant. Faute d'une demande flatteuse, elle préférait un célibat dans la dignité.

Il y avait encore bien des choses que j'ignorais sur Grizelda Harbourne et bien des questions que j'aurais aimé lui poser, mais je n'en avais ni le temps ni le droit. Je ramassai ma balle et mon bâton.

— Il faut que je parte, dis-je. J'ai déjà abusé de votre temps et je dois être de bonne heure à Totnes. Mais avant de partir, je veux que vous me promettiez d'aller chez vos amis à Ashprington leur demander l'hospitalité pour quelques nuits. Après ce qui vient d'arriver, vous ne devez pas rester seule ici.

— Tu crois vraiment que je risque d'être volée de nouveau cette nuit ?

J'opinaï silencieusement du chef et elle eut un sourire résigné.

— Très bien. Et pour te montrer combien je te suis reconnaissante de ta sollicitude, je t'accompagne un bout de chemin. Il se peut qu'il y ait encore des quasimodistes dans la campagne. Tu pourrais bien te faire prendre encore une fois !

— Et vous ne pensez pas qu'un grand gars comme moi est capable de se relever tout seul ? demandai-je en riant.

— Tu t'es remis debout de façon délicieuse tout à l'heure, répondit vivement Grizelda. Et tu avais l'air fort à l'aise à plat ventre sur le chemin...

Subitement, son air narquois devint songeur et elle poursuivit :

— Seuls devant plusieurs femmes, les grands types comme toi perdent leur assurance. Du temps de ma jeunesse, j'ai ficelé bien des hommes à la Quasimodo et c'était toujours les petits gars qui s'en sortaient le mieux, donnant autant qu'ils obtenaient et s'amusant follement pendant le gage. N'oublie pas ce que je te dis : quand ce sera le tour des hommes demain, les petiots seront au premier rang.

Elle lisait en moi, découvris-je, et j'en étais déconcerté. J'avais tendance à perdre mon aplomb auprès des jeunes femmes, c'est vrai, mais j'espérais l'avoir bien dissimulé. Je me consolai en songeant que très peu de gens étaient aussi perspicaces que Grizelda Harbourne et que les circonstances de notre première rencontre avaient été embarrassantes pour moi.

Je fis un dernier effort pour la dissuader de m'accompagner car elle devait être fatiguée après s'être levée si tôt. Tout en riant, elle balaya mes craintes.

— Je suis comme mon père, j'ai une constitution robuste. De plus, j'aime marcher, si bien que ce ne sera pas une pénitence de t'accompagner un moment.

Elle était si déterminée que je cédaï de bonne grâce et nous partîmes ensemble en direction de Totnes.

— Comment allez-vous vous débrouiller sans votre poule ? demandai-je.

— J'achèterai des œufs à mes voisins. Ou alors je vais dépenser quelques groats⁵ de mes économies durement gagnées pour m'acheter une autre pondeuse. Mais aucune ne remplacera ma chère Félice.

Nous ne devions pas rencontrer d'autres quasimodistes mais nous entendîmes à distance des éclats de rire et des voix de femmes qui s'esclaffaient quand un homme sans méfiance tombait dans leurs rets. Puis, une fois franchie l'orée du bois, il n'y eut plus que le bruissement des feuilles quand une brise vagabonde les agitait. Grizelda connaissait à merveille les layons secrets de la forêt, ceux où les faines dorées sont nombreuses, où le brouillard vert des jeunes feuilles de hêtre faisait une ombre légère dont nous étions seuls à profiter.

Nous débouchâmes tout à coup sur la butte dénudée qui domine Totnes. Dégringolant la colline, la ville s'étalait devant nous puis, débordant ses murs, elle s'étendait vers les marais soumis aux marées et les quais de chargement de la Dart, très loin au-dessous de nous. À notre droite, le château se dressait sur sa motte et l'on distinguait au-delà les principaux monuments de la ville : le prieuré bénédictin de St Mary, l'hôtel de ville et les demeures des grands bourgeois, tous enserrés par des murs, un fossé, et par des fortifications en terre qu'une palissade avait peut-être coiffées autrefois. Plus loin encore, il y avait d'autres maisons, des moulins, les prés et les vergers du prieuré. Les rues bourdonnaient d'activité et j'en fus tout réjoui. J'allais faire de bonnes affaires ici, sur la place du marché et en frappant aux portes. Vue de la butte, la ville semblait florissante.

⁵ Ancienne pièce de monnaie britannique qui valait quatre pence. (N.d.T.)

— Je te quitte ici, me dit Grizelda. Tu descends la colline et tu passes la porte de l'Ouest. Elle est près du foirail qu'on appelle le Rotherfold. À moins que tu ne préfères suivre South Street qui te conduira au sud de la porte de l'Est, dans la partie de la ville qui n'est pas fortifiée.

Elle se dressa sur la pointe des pieds et déposa un baiser sur ma joue.

— Bonne chance, colporteur !

Je n'étais pas remis de ma surprise qu'elle avait fait demi-tour et s'éloignait. Avant qu'elle disparaisse dans les bois dont nous sortions, je lui criai :

— Dieu soit avec vous !

Si elle m'entendit, elle n'en manifesta rien et ne se retourna même pas. Je la suivis des yeux jusqu'à ce que le bleu de sa jupe se fonde parmi les arbres puis, hissant ma balle un peu plus haut sur mon dos, j'entamai la descente de la colline.

CHAPITRE III

Dans son *Historia Britonum*, Geoffroi de Monmouth⁶ nous dit que Brutus, fils de Sylvius et petit-fils d'Énée le Troyen, fonda Totnes et donna son nom à toute l'île britannique, mais il y a certaines choses pour lesquelles j'ai toujours demandé le droit au doute. D'un autre côté, l'ayant constaté de mes yeux, je suis parfaitement d'accord avec qui me dira que Totnes est une ville riche et florissante et qu'elle a bâti sa fortune sur la laine. Tous les artisanats liés à ce produit : pressage, foulage, filage, tissage, teinture, sont amplement représentés dans et hors ses murs ; et quoique d'autres professions s'épanouissent ici, la toison du mouton du Devonshire est la vraie responsable de son air de prospérité générale. Mais peut-être devrais-je dire « était » car je ne suis pas retourné dans cette ville depuis bien des années.

Or, à ma connaissance, une chose au moins a changé. En ce printemps de 1475, le château appartenait toujours à la puissante famille Zouche, dont les membres étaient d'ardents partisans de la maison d'York, si bien que l'ambiance de la ville était aussi yorkiste. Pendant le séjour que j'y fis, je n'ai jamais entendu murmurer contre le roi Édouard ou son jeune frère, le prince Richard. De nos jours, cependant, ce flibustier de lancastrien, Sir Richard Edgecombe de Cotehele, est seigneur de Totnes et nomme les connétables du château.

Mais je digresse... Je suivis la direction indiquée par Grizelda et pénétrai dans la ville par la porte de l'Ouest, proche du marché aux bestiaux. Un toucheur de bœufs me précédait qui conduisait deux de ses bêtes à l'abattoir et je lui demandai à quelle autorité je devais m'adresser pour faire savoir où j'avais

⁶ Prélat et écrivain gallois (1100-1155), auteur d'une *Histoire des rois de Bretagne* écrite en latin. (N.d.T.)

vu les hors-la-loi. Il énuméra les noms de plusieurs gouverneurs de la ville, qui transmettraient mon information au maire, lequel déciderait si elle était suffisamment importante pour être rapportée au shérif.

— Mais si tu veux profiter du commerce de la matinée, conseilla mon informateur en désignant ma balle, tu devrais remettre à plus tard les problèmes de la ville. Les femmes vont sortir de bonne heure aujourd'hui. La plupart sont debout depuis l'aube et ont empoché des gages ; elles doivent être d'humeur à dépenser. Si tu as du ruban bleu dans ton bagage, garde-m'en un bout, ajouta-t-il. Ma femme ferait des folies pour un ruban bleu. Je m'demande bien pourquoi ! Difficile de trouver plus laid visage entre ici et l'autre côté du Dartmoor. Si tu veux qu'on entende ton boniment, continua-t-il charitablement, saisis-toi d'une place en face du prieuré, près de l'hôtel de ville.

Je remerciai et m'éloignai mais il me rappela :

— Pour ton autre affaire, essaie donc Thomas Cozin. C'est le garde du quartier du Puits aux sangsues. Il te prêtera une oreille attentive sans te poser trop de questions embarrassantes, du genre : Pourquoi n'as-tu pas essayé de t'emparer à toi seul de cette bande de ruffians ?

Il cligna de l'œil amicalement et je ris de bon cœur. Mon astucieux toucheur de bétail avait une bonne connaissance des embûches qui nous guettent lors de nos rapports avec l'autorité. Je réitérai mes remerciements et m'éloignai à grandes enjambées, laissant derrière moi le pilori, les abattoirs et une enfilade de maisons et de boutiques prospères pour déboucher sur un vaste espace, bordé d'un côté par l'hôtel de ville et proche de la porte de l'Est. Une petite foule de vendeurs y offraient déjà des pâtés et des pieds de porc chauds, des bottes de joncs et des poteries. Un ménestrel malmenait une gigue sur sa cornemuse et trois jongleurs distrayaient les badauds dont les poches étaient déjà vides mais qui n'étaient pas pressés de rentrer si tôt chez eux pour dîner.

Par un très heureux hasard, nul autre colporteur n'était encore arrivé pour déballer ses articles. J'avais le champ libre ; j'ouvris ma balle et déployai son contenu. Il ne tenait plus qu'à

moi de drainer l'attention des femmes. Je vendis force aiguilles, fil, lacets et autres objets usuels aux ménagères et aux petites vieilles ; mais, parmi les femmes jeunes et frivoles, c'était à qui dépenserait le plus en rubans, broches, pattes en cuir de couleur pour leurs ceintures et mouchoirs de lin blanc garnis de dentelle de Honiton.

J'avais vendu plus de la moitié de mon stock quand je vis venir vers moi un petit groupe de femmes dont les visages tendus exprimaient leur intérêt pour ma camelote. Un examen plus attentif me persuada qu'il s'agissait d'une mère et de ses trois filles tant elles se ressemblaient par leur vivacité naturelle et leur air de bonne santé. Toutes étaient rondelettes comme des lutins, toutes avaient les mêmes manières, délicates et raffinées, qui les situaient plus haut que le commun de la foule. Néanmoins, elles n'étaient pas nobles ; une seule servante les accompagnait, munie d'un panier, et leurs vêtements étaient de camelot garni d'écureuil, pas de fourrure doublée de ruban de taffetas. Voici, devinai-je, et ce n'était pas un exploit, la famille d'un riche bourgeois.

Tandis qu'elles tournaient autour de moi, riant et bavardant, je notai qu'il ne devait guère y avoir plus de seize printemps entre la mère et son aînée, une jeune fille tout près d'être femme et très consciente du fait, à en juger par les œillades provocantes qu'elle distribuait à tous les hommes à portée de ses pétillants yeux noisette. J'en recevais ma part, moi aussi, mais refusai fermement de les lui retourner, préférant accorder à sa mère toute mon attention et remerciant sincèrement le Ciel que Joan – ainsi l'appelaient ses sœurs – n'ait pas fait partie du groupe de quasimodistes aux mains desquelles j'étais tombé ce matin. Les deux plus jeunes filles, Elisabeth et Ursula, s'intéressaient moins au sexe fort, exception faite de leur père que, d'après leurs propos, elles considéraient comme le pourvoyeur de toutes les bonnes choses de la vie.

— Mère, je peux avoir cette broche ? Elle est si jolie ! Je suis sûre que père aimerait que je la porte, vous ne croyez pas ?

— Oh ! Mère ! Regardez cette poupée. Père sera sûrement content si vous me l'achetez.

— Mère, j'ai besoin d'un nouvel étui à aiguilles. Regardez celui-ci fait d'ivoire, assez grand pour en contenir au moins une demi-douzaine. Si j'explique à père que j'en ai vraiment besoin, il sera d'accord pour que vous me l'achetiez.

— Mère, ce fichu de linon irait très bien au col de ma robe de lainage vert. Hier encore, père se plaignait qu'elle soit un peu austère.

Sans trop se soucier des demandes de ses filles, leur mère s'affairait pour son compte personnel et opérait un tri parmi mes articles. Sa petite main blanche voltigeait avidement au-dessus de ma balle ouverte, papillonnant d'un objet à l'autre, effleurant le premier, caressant le suivant, incapable de s'arrêter sur l'objet le plus enviable. Cette aimable bourgeoise ne craignait pas non plus une réprimande maritale pour ses habitudes dispendieuses tandis qu'elle choisissait rubans et dentelles, deux belles pattes de ceinture en étain martelé et une paire de gants d'Espagne. Mais le véritable objet de son désir était une longueur de soie brochée ivoire qui, comme les gants, provenait des cales du navire de commerce portugais mouillé en rade de Dartmouth. Elle la tripotait, la palpait, mais quand je lui eus dit le prix, elle hésita pour la première fois, comme si pareil achat pouvait mettre à trop rude épreuve la tolérance de son époux.

— Achetez-la, mère, la pressait sa seconde fille, Élisabeth, celle qui portait le même nom que ma fille et que notre reine. Père a fait remarquer l'autre jour que vous aviez besoin d'une nouvelle robe, n'est-ce pas, Joan ? Et si jamais il rechigne à la dépense, je suis sûre qu'oncle Oliver sera enchanté de vous l'offrir. Il se demandait hier comment il pourrait vous remercier de votre hospitalité. Ça fait presque trois semaines qu'il séjourne chez nous.

Mais sa mère hésitait toujours.

— Je suis sûre que tu as raison, chérie, mais je ne peux trop présumer de la générosité de ton oncle, ni du bon vouloir de ton père. Il est si beau, soupira-t-elle, en caressant le brocart. Regarde comme il chatoie dans la lumière.

Elle réfléchit un moment puis se décida.

— Colporteur, dit-elle, quand tu quitteras le marché après le dîner, veux-tu être assez aimable pour apporter chez moi cette longueur de soie, afin que mon mari puisse la voir et juger de sa qualité ?

— Je le ferai avec plaisir, répondis-je, si vous me donnez votre adresse.

Elle fit un geste de sa main délicate, surchargée de bagues.

— Là, tout près, en montant la colline. Demande le garde de district Thomas Cozin. Tout le monde connaît notre maison.

Elle parlait avec l'assurance d'une personne consciente de sa position dans la ville. J'avais d'ailleurs observé que la plupart des passants les saluaient respectueusement, elle et ses filles, en s'inclinant ou en leur faisant une révérence.

— Thomas Cozin ? répétai-je en la regardant attentivement. Le garde du quartier du Puits aux sangsues ?

— Tu as déjà entendu parler de lui ? demanda-t-elle d'un ton satisfait.

Je lui dis en deux mots dans quelles circonstances et elle fronça les sourcils ; ils se rencontrèrent presque au-dessus de son nez fin et retroussé.

— Les hors-la-loi auraient encore fait un raid la nuit dernière ? Oh ! mon Dieu ! Ils sont devenus un tel danger dans le district ! dit-elle à mi-voix pour que ses filles ne puissent entendre. Tout le monde a peur qu'ils s'enhardissent et trouvent moyen de s'introduire par la partie haute de la ville pendant la nuit. On ferme les portes du coucher du soleil jusqu'au carillon de l'angélus mais, tu as dû le voir, à certains endroits, nous sommes défendus par un simple fossé et des fortifications en terre. Des malfaiteurs déterminés parviendront à s'infiltrer, j'en suis sûre. Et ils sont capables de meurtre ! La preuve est déjà faite, conclut-elle en frissonnant.

— Deux enfants, m'a-t-on dit.

Incapable de parler, maîtresse Cozin fit « oui » de la tête, avant de reprendre d'une voix sourde :

— Deux innocents, deux petits saints innocents qui à eux deux n'avaient pas douze printemps.

Elle posa la main sur mon bras et cette démonstration de familiarité à l'égard d'un commerçant disait assez l'ampleur de sa détresse.

— Il faut absolument que tu dises à mon mari tout ce que tu as remarqué des hors-la-loi, colporteur. Le moindre détail peut être inestimable.

J'en doutais fort car le jour était grisâtre et, au bout du compte, ce n'étaient jamais que des hommes comme tant d'autres. Aucun n'avait le pied bot ou la bosse monstrueuse sur le dos qui les auraient distingués des citoyens respectueux des lois. Néanmoins, comme je m'étais engagé à me rendre dans la demeure des Cozin, je ferais mon devoir et dirais au garde ce que j'avais vu.

— Je passerai chez vous après l'heure du dîner, promis-je. Au train où vont les choses, ma balle sera vide avant ça.

Une légère pression s'exerça sur mon poignet lorsque, brusquement consciente de l'inconvenance de son comportement, maîtresse Cozin me libéra.

— Je vais annoncer ta venue à mon mari. Venez, les filles, ajouta-t-elle plus fort, nous partons. Mettez vos achats dans le panier de Jenny. Ursula ! Élisabeth ! Dépêchons-nous ! Joan, s'il te plaît, finis de traîner !

À regret, l'intéressée s'arracha à la contemplation d'un jeune homme qui écoutait le ménestrel, me gratifia au passage d'un regard de braise sous ses cils et suivit à contrecœur sa mère et ses sœurs qui partaient. Je rougis et détournai vivement les yeux. Maîtresse Cozin se retourna pour me crier :

— N'oublie pas, colporteur !

Puis mère et filles prirent la grimpette qui escaladait la colline, la fidèle Jenny dans leur sillage.

Bien avant que le soleil atteigne le zénith, j'avais vendu l'essentiel de ma marchandise et je pensai à mon dîner. Des heures et des heures s'étaient écoulées depuis que j'avais pris mon petit déjeuner dans le cottage de Grizelda et mon appétit, toujours excellent, me disait qu'il était temps de me mettre en quête de nourriture. J'achetai deux tourtes à la viande dans une boutique, plus une flasque de bière, et je revins sur mes pas vers

la porte de l'Ouest. De là, je suivis le chemin qui conduisait au bas de la colline et je passai devant le foirail, la source d'eau thermale de la ville, le Puits aux sangsues, l'hôpital des lépreux de la Madeleine pour m'arrêter dans les prés qui bordent le quai St Peter, près de l'ancien domaine de Cherry Cross. Là, non loin du cours tranquille de la Dart et de la digue qui avait assaini les marais soumis à la marée au sud de la barbacane, j'assouviss ma faim dévorante et réfléchis à mes aventures de la matinée.

Tant d'événements s'étaient succédé depuis que j'avais ouvert les yeux au creux d'une haie juste avant la pointe du jour que je devenais méfiant. Je soupçonnais Dieu de Se mêler une fois de plus de mes affaires afin de m'utiliser comme Son instrument divin pour combattre le mal. Car, depuis que j'avais renoncé au noviciat quatre ans et demi plus tôt, juste après la mort de ma mère et au mépris de ses vœux, j'avais été précipité dans une série d'aventures qui, à mes risques et périls, débouchèrent sur l'arrestation de criminels traduits en justice pour leurs forfaits. Il me fut démontré que je disposais d'un talent particulier pour résoudre les énigmes et débrouiller les mystères qui déroutent les autres. Depuis longtemps déjà, j'avais accepté l'idée que tel était le moyen choisi par Dieu pour me châtier d'avoir abandonné la vie religieuse. Oh ! non ! Je n'y avais pas docilement consenti ! Je ne m'y dévouais pas corps et âme ! J'étais fâché avec Dieu et je Lui avais dit sans détour que je trouvais déloyal de Sa part de S'immiscer ainsi constamment dans ma vie. Je soutenais qu'il n'y avait aucune raison pour que je Lui obéisse et que j'avais droit à une existence tranquille, exempte de complications. Il écoutait avec compassion. Il écoute toujours ainsi. Et j'étais toujours perdant.

Je buvais lentement ma bière en contemplant les lointains, de l'autre côté de la rivière, là où les contours des collines patinées s'estompaient dans la brume tamisée de l'après-midi. Peut-être, après tout, me trompais-je, car jusqu'à présent rien n'était survenu qui nécessitât mes talents particuliers. Je n'avais pas l'impression que l'on attendait de moi que je poursuive en solitaire une bande de dangereux hors-la-loi ; cette tâche exigeait simplement la persévérance obstinée du shérif et de son *posse*, et beaucoup de chance. Pourtant, je n'arrivais pas à me

libérer de l'impression lancinante que j'avais laissé passer quelque chose ; une injonction de Dieu Qui avait encore besoin de moi.

Je me relevai, échangeai quelques plaisanteries avec les ouvriers qui chargeaient de balles de drap un navire à quai et repris le chemin par lequel j'étais venu. J'étais à la hauteur de l'hôpital des lépreux – un bâtiment imposant, flanqué d'une chapelle et d'un logement qui, à mon avis, devait bien recevoir une demi-douzaine de malades – et me dirigeais vers le chemin qui le sépare du Puits aux sangsues quand j'entendis le tintement d'un harnachement et le bruit sourd de sabots qui annonçaient l'approche d'un cavalier. En tournant la tête, je vis un grand alezan, aux crins de même couleur que la robe, dont les yeux brillants me jetèrent un regard impérieux quand j'entrai dans son champ de vision. La lumière chatoyait comme du bronze liquide sur sa robe luisante et sur ses muscles puissants. Un animal superbe, qui avait dû coûter une fortune à son propriétaire.

Mon attention se porta sur le cavalier, dont le bas du visage disparaissait sous une barbe brun foncé très fournie. Son équipement élégant et opulent comprenait des bottes d'équitation rouges en cuir souple, un court manteau de velours rouge doublé de zibeline et un couvre-chef de velours noir, orné d'une broche : un rubis scintillant entouré de perles. L'homme était fortuné, de toute évidence, et cependant je décelai chez lui une certaine nervosité, comme s'il n'avait pas l'habitude de contrôler une monture aussi fougueuse. Ses rênes trop courtes bridèrent le cheval et il n'était pas bien en selle. Je suivis des yeux sa descente hasardeuse jusqu'au bas de la colline, en direction du pont qui enjambe la Dart au pied de la barbacane. Puis j'escaladai la pente vers la porte de l'Ouest et rentrai dans la ville.

Comme maîtresse Cozin me l'avait annoncé, je trouvais sans difficulté sa maison familiale. La première personne questionnée me désigna aussitôt ledit bâtiment, situé à l'ombre du prieuré, et m'avertit que la famille était chez elle. Les voisins s'intéressaient manifestement aux allées et venues des Cozin, ce

qui renforça mon impression première qu'il s'agissait de notables.

La maison avait deux pièces en façade et deux en hauteur. Je découvris un passage de côté, d'où partait l'escalier très raide qui montait à l'étage supérieur ; il menait à une cour au-delà de laquelle étaient les cuisines et, plus loin, les étables, les ateliers et les réserves. N'ayant pas trouvé d'entrée de service, je pris mon courage à deux mains et frappai vigoureusement à la porte d'entrée.

Jenny, la petite domestique que j'avais vue le matin derrière sa maîtresse, répondit à mon appel. Elle me conduisit dans la grande salle du premier étage où la maîtresse de maison était assise au milieu de ses filles. Cette pièce avait été agrandie sur la rue où elle était soutenue par des piliers, privilège pour lequel les propriétaires devaient payer un droit élevé. Tout ébahi d'être si bien accueilli, je me tenais embarrassé dans l'embrasure de la porte, le cou rentré dans les épaules comme il m'arrive souvent pour éviter que le sommet de mon crâne frôle le plafond. Les deux plus jeunes filles pouffèrent de rire, aussitôt rappelées à l'ordre par leur mère.

— Je t'en prie, colporteur, assieds-toi, m'invita maîtresse Cozin en désignant un tabouret. Mon mari et son frère seront là dans un instant. En attendant, montre-moi le brocart. Tu l'as toujours, n'est-ce pas ? Tu ne l'as pas vendu ? questionna-t-elle, le regard empli d'inquiétude.

— Non, bien sûr que non, la rassurai-je en le sortant de ma balle et le posant sur mon avant-bras d'où il se déploya comme une cascade.

Elle poussa un soupir de soulagement et la porte derrière moi s'ouvrit. Son mari et son beau-frère entrèrent. Je me levai si impétueusement que je trébuchai, tant j'étais surpris et désireux de ne pas le paraître.

Thomas et Oliver Cozin étaient jumeaux et aussi semblables que deux épis de blé. Ma surprise pourtant était moins due à leur ressemblance qu'au fait que ni l'un ni l'autre ne pouvaient être d'aucune manière rapprochés des quatre charmantes et pétulantes jeunes femmes assises autour de moi. Thomas Cozin était beaucoup plus âgé que sa femme, c'était l'évidence ;

j'appris plus tard qu'il devait avoir alors dans les quarante-cinq ans, car son frère et lui disaient fièrement à qui voulait l'entendre qu'ils étaient nés à l'époque où la sorcière, dite la Pucelle, avait été faite prisonnière par les Bourguignons près de Compiègne. À première vue, les jumeaux n'étaient pas des personnages hauts en couleur : cheveux gris, yeux gris, vêtements gris. Tous deux étaient très minces, se tenaient un peu voûtés et l'on percevait la forme de leur crâne sous leur peau délicate et parcheminée. Ils avaient l'air un peu poussiéreux, un peu desséchés. J'aurais volontiers parié qu'un mariage de convenance avait associé Thomas et son alerte et séduisante épouse ; dans mon arrogance juvénile, j'étais incapable de les imaginer comme un couple amoureux.

Mon erreur fut immédiatement dissipée. Avec un bel ensemble et des petits cris de bonheur, les quatre femmes volèrent vers les jumeaux et les installèrent dans les meilleurs fauteuils ; même Joan, l'égoïste, se hâta de leur verser du vin. Les deux hommes s'épanchèrent aussi chaleureusement, embrassant les joues et enlaçant les tailles gracieuses de leurs bras osseux. J'appris grâce à leurs propos qu'ils s'étaient séparés après le dîner, soit depuis un peu plus d'une heure, et leur démonstration d'affection me parut encore plus admirable. De ma vie, j'avais rarement rencontré famille aussi tendrement unie que celle-ci.

— Ah ! voici le colporteur ! remarqua Thomas Cozin avec un sourire encourageant, après avoir bu une gorgée de vin. Je crois que tu as quelque chose à me dire à propos des hors-la-loi. Nous y viendrons sitôt que la partie essentielle de tes affaires ici sera réglée.

Ses yeux gris pétillaient d'amusement et il se tourna vers sa femme :

— Alice, ma chère, je suppose que voici le brocart que vous avez tant envie de me montrer.

Elle caressa la soie en inclinant la tête de façon charmante :

— Je sais que ça représente une forte somme, Thomas, mais c'est beaucoup moins cher que ce qu'on le paierait ici, à Totnes.

— Ou à Exeter, intervint Oliver Cozin. C'est une très belle pièce de tissu et, maintenant que je l'ai vue, j'aimerais vous

l'offrir, ma très chère sœur, afin de vous exprimer ma gratitude pour ces trois semaines passées chez vous.

Une discussion de bon aloi s'ensuivit entre lui et son frère pour savoir qui paierait le brocart ; j'y mis fin en suggérant que chacun d'eux pourrait y contribuer pour moitié.

— La sagesse de Salomon, commenta Thomas Cozin, souriant.

— La sagesse d'un vieillard sur les épaules d'un jeune homme, renchérit son frère.

L'affaire s'étant réglée à la satisfaction de tous, Alice et ses filles emportèrent le brocart pour l'examiner de plus près dans l'intimité de sa chambre et je demurai seul avec les hommes auxquels je décrivis ma rencontre matinale. Quand j'eus terminé, Thomas Cozin me remercia poliment ; mais il était d'avis que cela ne valait pas de déranger le maire ou le shérif.

— Tu en as trop peu vu, maître colporteur, pour que ton récit soit vraiment utile.

J'acquiesçai de la tête :

— C'est aussi mon impression, Votre Honneur. Je ne vous dérangerai pas plus longtemps.

Je saisis ma balle et rangeai les deux anges⁷ d'or dans la bourse de ma ceinture que je bouclai soigneusement.

— Je vous souhaite le bonjour, dis-je en me levant.

— Un moment, colporteur.

C'était Oliver Cozin qui m'interpellait et posait sur moi le regard perspicace de ses yeux gris.

— As-tu l'intention de passer la nuit à Totnes ?

Je fis signe que oui.

— Où penses-tu coucher ?

— Au prieuré, s'ils ont de la place pour moi dans la salle des hôtes. Sinon, ajoutai-je en haussant les épaules, n'importe où : sous une haie ou dans une grange, à condition qu'il y fasse sec et chaud. Ou même dans un fossé pourvu qu'il ne soit pas plein d'eau. J'ai dans ma balle un bon manteau de ratine qui me protège des intempéries.

⁷ Monnaie émise par Philippe VI en 1341, à l'effigie de l'archange saint Michel. (*N.d.T.*)

Oliver Cozin jeta un bref coup d'œil à son frère ; question et réponse s'échangèrent silencieusement entre eux. Puis il demanda :

— Que dirais-tu d'une maison pour toi seul ?

Je le regardai, perplexe, et il poursuivit :

— Oh ! non ! Ne te fais pas d'illusions. Je ne t'offre pas le luxe. Il s'agit d'une maison vide depuis deux mois, livrée à la poussière et aux araignées. Je suis notaire et elle appartient à un de mes clients pour qui je cherche une propriété dans les environs. Je l'ai reçu ce matin et il m'a dit son inquiétude concernant son domicile précédent, la maison en question, qui demeure inoccupé malgré ses démarches pour lui trouver un locataire. En temps normal, cela ne le dérangerait pas mais il craint que ces hors-la-loi qui vagabondent dans le district n'entrent en ville et ne pillent ses biens.

— Dans ce cas, pourquoi ne l'habite-t-il pas lui-même ?

— Colporteur, tu acceptes ma proposition ou tu la refuses. Le reste ne te regarde pas.

Le ton du notaire était nettement plus vif. J'hésitai. La perspective de passer la nuit dans une maison confortable et meublée, à mon entière disposition de surcroît, était tentante. Quelque chose pourtant me mettait vaguement mal à l'aise et mon instinct m'enjoignait de refuser.

— Mais je quitterai Totnes demain matin, ergotai-je. À quoi servirait que je garde la maison une seule nuit ? Les hors-la-loi pourront s'y attaquer demain. De plus, qui vous dit que vous pouvez me faire confiance ? Je pourrais filer en emportant ce qui me plaît chez votre client.

C'était un affront à la clairvoyance d'Oliver Cozin.

— Tu me prends pour un imbécile, incapable de reconnaître un homme honnête quand j'en vois un ? Quant à ton autre question, une nuit vaut mieux que rien du tout. Comme l'a dit le grand saint Martin, la moitié d'un manteau vaut mieux que pas de manteau du tout.

Je jetai un coup d'œil sur Thomas Cozin, debout près de son frère ; les deux silhouettes grises étaient si semblables qu'il me semblait y voir double pour avoir bu trop de bière. À présent, les deux visages étaient dénués d'expression, encore que peut-être

un soupçon d'inquiétude brillât dans les yeux de Thomas. Il n'était pas aussi versé que le notaire dans l'art de dissimuler ses émotions.

Étais-je en train de me faire des idées ? Après tout, ils s'étaient contentés de m'offrir un agréable logis pour la nuit. Ce serait vraiment bête de refuser, même si je ne croyais pas une seconde à l'irruption des hors-la-loi dans la ville. Pareille éventualité n'avait de réalité que dans l'imagination enfiévrée des citadins.

— Très bien, dis-je. J'accepte, et je vous remercie.

CHAPITRE IV

Ce fut Oliver qui me conduisit à la maison au nord des abattoirs, de l'autre côté de High Street, là où elle s'infléchit vers la porte de l'Ouest. Il ouvrit et me précéda à l'intérieur, avançant avec précaution dans le couloir pavé de pierre et couvert de poussière. L'odeur de renfermé lui fit froncer le nez.

— Je pense qu'il serait bon que je te montre la configuration des lieux, dit-il à contrecœur en poussant une porte sur sa droite. Voici la grande salle du rez-de-chaussée où mon vieil ami et client, Sir Jasper Crouchback, menait la plupart de ses affaires ; le bureau de la comptabilité est derrière. L'escalier qui part de cet angle conduit à la grande salle à l'étage et aux grandes chambres à coucher qu'il est inutile de surveiller car, si les hors-la-loi viennent, ils pénétreront sûrement par le rez-de-chaussée. Suis-moi. Je vais te montrer la cuisine et les remises.

Nous parcourûmes le couloir jusqu'à la solide porte de chêne verrouillée et barricadée à laquelle il aboutissait. Grâce à ma grande taille, je pus l'aider à tirer les verrous ; puis, en pesant de toutes mes forces sur la poignée de fer du loquet, je réussis à dégager le battant de bois ; gonflé par suite d'une récente période pluvieuse, il était bloqué dans son encadrement. Nous débouchâmes dans une cour pavée, enserrée de tous côtés par de hauts murs de pierre. Devant nous s'élevait un autre corps de bâtiments dont l'étage supérieur était relié au précédent par une galerie de bois ; couverte d'un toit et soutenue par des entretoises, elle courait sur toute la longueur du mur de droite.

La cuisine que me montra Oliver Cozin ressemblait à toutes celles où j'avais été introduit : une table au centre, le tonneau à eau, des étagères portant les poêles, les pots et autres ustensiles de cuisine, et des fours construits dans l'épaisseur de la cheminée de brique. Une échelle donnait accès aux chambres et au quartier où couchaient les domestiques, et la porte que nous

passâmes nous conduisit aux ateliers, poulailler, porcherie et écurie. Celle-ci avait des stalles pour deux chevaux et, de même que les autres dépendances, était protégée par de hauts murs ; on y accédait par une ruelle qui courait entre la maison et le bâtiment voisin. Une porte de chêne cloutée de fer dissuadait les importuns.

Après que j'eus bien regardé, nous rebroussâmes chemin.

— Je suggère, dit le notaire, que tu couches dans la grande salle du rez-de-chaussée et que tu gardes une chandelle allumée toute la nuit pour qu'on puisse l'apercevoir, si nécessaire, à travers les fentes des volets. Comme tu l'as vu, les dépendances sont vides et les voleurs, quand ils l'auront découvert, en concluront naturellement que la maison n'est pas habitée et se hasarderont jusqu'à l'entrée. Une chandelle allumée pourra les dissuader de pénétrer par la force.

— Et s'ils ne se laissent pas dissuader, que suis-je censé faire ? demandai-je, ironique.

Le notaire me toisa de bas en haut.

— Un grand gars comme toi doit être capable de se défendre seul. Il en a probablement l'habitude. Tu portes aussi un bon gros gourdin et je suppose que tu sais t'en servir.

Je le fixai :

— Ces hommes sont des tueurs, m'a-t-on dit. Je vois mal de quelle utilité serait un gourdin face à eux.

Il y eut un silence et Oliver Cozin grimaça :

— Il m'est avis, colporteur, que tu es un homme de bon sens et plus intelligent que ton nom ne le donne à penser. Pas plus que moi tu ne crois que les hors-la-loi vont franchir les défenses de la ville. Les individus de ce genre n'aiment pas les espaces clos qui ne permettent pas de s'enfuir. Mais mon client, maître Colet, qui n'est pas un homme intelligent – une nuance de mépris altéra la voix du notaire – et que l'hystérie générale a gagné, craint pour sa propriété, si bien que je fais ce que je peux, même s'il s'agit seulement d'une nuit.

Je fronçai les sourcils :

— Il me semblait que vous aviez dit que cette maison appartenait à votre vieil ami, Sir Jasper Crouchback.

— Autrefois, elle était à lui, répondit Oliver en inclinant la tête. Mais il est mort voici cinq ans et elle est aujourd'hui la propriété de son gendre, maître Eudo Colet.

Son ton et ses manières empreints de retenue m'avertissaient que mieux valait ne plus poser trop de questions mais je ne pus me retenir de pousser un peu plus loin mon enquête.

— Même si ce maître Colet et son épouse, la fille de Sir Jasper, ne sont pas tentés de rester dans leur maison jusqu'à l'achat d'une autre propriété, il ne doit sûrement pas manquer de locataires qui seraient très désireux de l'occuper pour eux. En fait, un tel arrangement leur ferait gagner de l'argent. Alors, pourquoi sont-ils contraints de s'en remettre aux bons soins d'un voyageur de passage ?

Le notaire s'efforçait de son mieux de paraître franc et ouvert mais ses yeux trahissaient son inquiétude.

— Mon client est veuf et il ne souhaite pas louer la maison. Il veut la vendre. Ce sont les ravages perpétrés par les hors-la-loi qui ont subitement suscité son appréhension.

— Ceci ne répond pas à ma question, dis-je en secouant la tête. Si maître Colet, pour des raisons que j'ignore, ne veut pas vivre ici lui-même, pourquoi ne la vend-il pas immédiatement ?

— Parce qu'il n'a pas encore trouvé d'acheteur. Et maintenant, cela suffit. Tu poses trop de questions et cette affaire ne te regarde pas. Tu logeras gratuitement pour la nuit. Point final !

J'inclinai docilement la tête et, comme un hôte courtois, je l'accompagnai jusqu'à la porte d'entrée. Sur le point de franchir le seuil, il hésita puis se retourna carrément.

— Maître Colet est... un gros client, dit-il d'un ton guindé. Un client que j'aimerais satisfaire. Si bien que je me demande... – il fit un effort délibéré pour sourire dans l'espoir que sa requête paraîtrait aussi naturelle que possible – ... si tu voudrais rester dans cette maison en qualité de pensionnaire jusqu'à samedi prochain. Ce jour-là, je partirai pour Exeter et tu feras ce que tu voudras. Quant à moi, je me serais montré désireux, le temps de mon séjour, de répondre aux désirs de maître Colet et d'échapper à ses reproches.

Et de palper des honoraires encore plus consistants que ceux dont tu l'as déjà délesté, pensai-je, tout en déclarant :

— Il faut que j'y réfléchisse un peu avant de donner ma réponse. Je n'avais pas l'intention de séjourner plus d'une nuit à Totnes.

— Si c'est une question d'argent, je peux... je peux m'arranger pour te payer une petite somme.

— Pour l'instant, ma bourse est pleine à ras bord, maître Cozin, fis-je en secouant la tête. Toutefois, voyez-vous, c'est le printemps et la route m'appelle. Rester enfermé entre quatre murs, c'est bon pour l'hiver, quand le vent souffle du nord et qu'on dérape sur la neige et sur le verglas. Mais dès qu'arrive le dégel et que les arbres bourgeonnent, j'aime retrouver la grand-route. Pourtant je vous promets que je vais penser à votre proposition et vous ferai connaître ma décision demain matin.

C'était au tour du notaire de se contenter de ma réponse. Après un moment de silence, il dit :

— Tu es un homme honnête. J'avais raison de te faire confiance. Très bien. J'attends ta réponse demain. Tu sais où me trouver, chez mon frère. J'accepterai ta décision quelle qu'elle soit, sans essayer davantage de te convaincre.

Je le regardai s'éloigner jusqu'à ce qu'il disparaisse à un tournant, puis je rentrai et fermai la porte derrière moi. Les cloches du prieuré se mirent en branle pour annoncer les vêpres ; j'avais encore deux heures avant la nuit. Bien assez de temps jusqu'au couvre-feu pour sortir plus tard m'acheter de quoi manger et de la bière. D'ici là, malgré les propos dissuasifs d'Oliver Cozin, je souhaitais explorer mon domaine éphémère. Mais d'abord, j'avais besoin de m'asseoir et de réfléchir tranquillement. Je retournai dans la grande salle où je dépoussiérai le vaste fauteuil sculpté avec la manche de ma tunique et je m'assis, la tête penchée en arrière pour ne pas me laisser distraire par l'environnement. Les yeux fixés sur le plafond noirci par la fumée, que les toiles d'araignées festonnaient de plissés de gaze grise, j'examinai ma situation présente.

Aurais-je été jusqu'alors totalement serein, ce dernier entretien avec le notaire aurait éveillé mes soupçons : quelque chose n'allait pas. Jamais un propriétaire ou son agent n'offre à un locataire de le payer pour vivre dans sa maison ; c'était là une proposition apte à mettre cul par-dessus tête tout le monde des affaires immobilières. Cela posé, d'autres éléments m'intriguaient. En dehors du fait qu'il était présentement tracassé par une attaque possible des hors-la-loi, pourquoi le veuf Eudo Colet ne souhaitait-il pas habiter ici ? Et pourquoi le zélé maître Cozin était-il incapable de trouver un natif de la ville désireux de l'obliger ? N'y avait-il aucun voisin prêt à dépêcher son fils ou un domestique pour remplir le rôle de gardien ? Et pourquoi ne se manifestait-il aucun candidat impatient d'acheter une si belle demeure, ne serait-ce que dans l'intention de la louer ?

En réponse à ces questions, une conclusion s'imposait. Un événement s'était déroulé dans cette maison, un événement de nature à inspirer à chacun, y compris à son propriétaire, une répugnance ou une peur intense à l'égard de ce lieu. Ne voyant réellement pas d'autre explication à ces faits, je décidai de profiter du jour pour l'explorer sans attendre. Je quittai mon fauteuil pour aller prendre mon gourdin laissé près de ma balle dans le corridor.

Je connaissais déjà la grande salle du rez-de-chaussée, d'où le défunt Sir Jasper Crouchback gérait ses entreprises commerciales. Elle avait de l'allure avec ses murs lambrissés, ses fauteuils sculptés, sa grande table, sa belle cheminée au manteau ouvragé et son sol dallé de pierre. Je notai aussi un buffet dont les étagères exhibaient sans doute autrefois l'argenterie et les étains de la maison, mais dont les portes béantes ouvraient aujourd'hui sur des planches tapissées de poussière. L'escalier en colimaçon, qui menait à l'étage supérieur, était équipé d'une rampe délicatement ouvragée qui facilitait l'ascension. Dans l'ensemble, la décoration de la pièce visait surtout à faire impression.

En revanche, le bureau de la comptabilité répondait strictement à l'usage qu'on en attendait. Il avait l'air encore plus à l'abandon, comme s'il n'avait pas servi depuis longtemps. Une

table, un banc, deux tabourets et un buffet massif, que fermaient une serrure rouillée et une chaîne, composaient le mobilier ; le sol de terre battue ne portait pas trace de jonchées moisies, ni d'autres vestiges d'une occupation récente. Les murs étaient gris-vert mais je ne pus déterminer s'ils étaient tout simplement sales ou si leur teinte était due à un badigeon de chaux, mêlée de potasse et de soufre. Rien d'intéressant, donc.

Je me rendis dans la cour que les rayons du soleil couchant habillaient d'une pâle couleur dorée. La galerie couverte lançait de fines ombres obliques en travers du sol où des coussinets de mousse, les tiges élancées des orties et celles velues de la roquette des jardins se forçaient un passage entre les pavés inégaux. Le puits et la pompe se dressaient près de la porte de la cuisine que j'ouvris avec ma clé. Comme il ne s'y trouvait rien que je n'avais déjà vu en compagnie de maître Cozin, je grimpai par l'échelle jusqu'à la resserre et au quartier des domestiques. J'y fus accueilli par l'odeur de renfermé, d'humidité et de délabrement propre à la maison ; la nudité des planchers où ne demeurait pas trace de mobilier renforçait l'impression que personne n'avait couché là depuis quelques mois. Les murs avaient été blanchis à la chaux et leur teinte rosée était sûrement due au rouge de l'oxyde ajouté au badigeon.

Une porte dans le mur du fond conduisait à la resserre où un faible parfum de pomme atténuait des effluves moins plaisants. Ces pièces aussi étaient vides, à l'exception d'un sac de blé dans un coin. Des dents aiguës en avaient perforé la toile et une rigole de grains courait sur le plancher. Une souris tourna vers moi ses yeux luisants quand j'entrai ; d'un vif coup de queue, elle détala sur ses griffes minuscules et disparut dans un trou. Dans l'angle opposé à celui où j'étais se trouvait une autre porte que j'ouvris : elle donnait sur la galerie qui reliait les deux corps de bâtiments composant l'ensemble.

Je descendis à la cuisine, fermai la porte de l'intérieur et revins à la réserve d'où je sortis sur la voie couverte et dont je fermai méticuleusement la porte derrière moi. Les planches craquaient et branlaient sous mon poids tandis que je suivais toute la longueur du mur de la cour et j'étais bien content de pouvoir m'appuyer à la main courante. Néanmoins, la structure

semblait en état et ne menaçait pas de s'effondrer. À l'autre bout, une porte donnait accès aux chambres à coucher et à la grande salle à l'étage du corps principal.

La pièce où je me trouvais était manifestement la chambre d'honneur à en juger par le lit à baldaquin, garni de tentures de soie bleue. Le dessus-de-lit en damas vert était drapé sur un matelas de duvet d'oie ; sur les murs peints courait un motif complexe, rouge et blanc, qui était certainement l'œuvre fort coûteuse d'un habile artisan. Il y avait deux coffres à vêtements finement sculptés dont l'un portait un candélabre d'étain à six branches où demeuraient fichés des bouts de chandelles de cire pure ; des joncs et des fleurs séchées que le temps avait brunis parsemaient encore le plancher. Un rideau tiré en travers d'un angle dissimulait deux pots de chambre et un baquet.

Cette pièce ouvrait sur un passage étroit, court, sombre et sans aération qui m'offrait le choix entre deux portes. J'ouvris celle qui menait vers le devant de la maison et me trouvai dans la grande salle du premier étage d'où partait l'escalier en colimaçon qui descendait au rez-de-chaussée. Des tapisseries fanées et usées par le temps, dont les couleurs avaient dû jadis rutiler comme des bijoux, ornaient les murs. Leur matériau pourtant était intact et, grâce aux connaissances que j'avais acquises au cours de mes voyages, je savais qu'elles venaient de France. L'une d'elles illustrait l'histoire de Tobie et de l'ange Raphaël qui se présente comme Azarias ; une autre montrait Judith brandissant la tête tranchée et sanguinolente d'Holopherne et la troisième l'histoire de Gédéon triomphant des Madianites. Les poutres du plafond étaient peintes d'écarlate, de bleu et de vert, et leurs extrémités sculptées représentaient des saints. La vaste cheminée de pierre et son foyer étaient encore plus richement décorés que ceux du rez-de-chaussée. En fait, la table, les fauteuils, les tabourets et les buffets étaient d'un art très supérieur à ceux d'en bas. Deux tapis jetés sur le parquet et les fenêtres vitrées dans le haut étaient d'autres indices de richesse et de luxe.

Ayant tout examiné à loisir, je passai dans l'autre chambre à coucher, meublée dans le même style que sa voisine, mais le couvre-lit et les tentures du baldaquin étaient de lin écru et le

matelas que j'examinai de près rempli de bourre ; une aiguière et une cuvette étaient posées sur un coffre à vêtements et du bougeoir sortait un bout de chandelle à mèche de jonc. Un lit à roulettes nanti d'une pailleasse, d'un drap de lin grossier et de couvertures rugueuses était aligné contre le lit à baldaquin, preuve qu'une deuxième ou une troisième personne avait partagé la chambre, très certainement une servante. La fenêtre était garnie de parchemin huilé, fixé par des clous au châssis de bois, et l'un des volets, plaqué contre le mur, menaçait de se détacher de ses gonds. Une pièce que l'on avait aménagée sans grand soin et à l'économie.

Quand je fis demi-tour pour repartir, une latte craqua sous mes pieds et le bruit me fit sursauter. Je me rendis compte pour la première fois du silence sinistre de cette maison déserte. Le frisson de la peur parcourut mon échine et je me mis à transpirer, conscient de la présence du mal. Il était là, dans cette pièce, il me cernait. Mes cheveux se hérissèrent sur ma nuque et ma peau prit l'apparence de celle des oies. J'étais en même temps brûlant et glacé. Mes jambes faiblissaient sous moi, j'avais l'impression de ne plus pouvoir respirer, j'étais tout près de défaillir...

La terreur passa. Appuyé contre la porte, les mains moites, je respirais néanmoins normalement et la pièce semblait elle aussi parfaitement normale. Il n'y avait rien ni personne ici, hormis moi, et j'étais très honteux d'avoir cédé à la panique. J'avais faim, voilà tout : cela faisait des heures que j'avais avalé mes tourtes sur le quai St Peter et mon estomac criait famine. M'étant repris en main, je revins à la grande salle et descendis au rez-de-chaussée. J'avais vu tout ce qu'il fallait de mon logis temporaire et, mis à part l'assaut très improbable des hors-la-loi, il n'y avait rien dont s'effrayer. Je décidai que l'expérience que je venais de vivre dans la chambre à coucher était ni plus ni moins due à une faiblesse purement physique de l'affamé que j'étais.

Cependant, la question de savoir pourquoi personne ne voulait habiter cette maison n'était toujours pas résolue. Les gens de Totnes éprouvaient une aversion pour cette demeure et je n'en avais pas trouvé la raison. Peut-être qu'en allant à

l'auberge du coin, j'obtiendrais quelque information. Je fermai les volets, verrouillai toutes les portes puis partis en quête de l'hôtellerie la plus proche.

Je la découvris calée au pied du mur du château ; une maison à la façade étroite et d'apparence peu hospitalière, mais la botte de feuilles vertes dressée au bout d'un mât au-dessus de l'entrée indiquait que le tenancier vendait de la bière et de quoi manger. J'entrai. Quand mes yeux se furent accoutumés à la pénombre, je vis la longue table au milieu de la salle, des bancs rangés le long des murs et une banquette à haut dossier devant le foyer central où quelques bûches ronflaient. À part moi, il n'y avait que deux clients car l'heure du couvre-feu approchait et tous les citoyens, après avoir barricadé portes et fenêtres contre l'attaque possible des hors-la-loi, devaient être confortablement installés autour de leur feu. Je tirai un tabouret près de la table et appelai le patron.

Comme il arrive souvent dans les districts ruraux, l'auberge était tenue par une femme. Surgie du fin fond de la taverne, elle s'avança vers moi ; d'après son odeur, elle venait de la brasserie. À première vue, je lui trouvai l'allure d'une brave mère de famille – impression de courte durée. Ses yeux noirs et rusés, perdus dans des plis de chair blafarde, eurent tôt fait de me classer dans la catégorie des clients qui dépensent sans souci tant ils ont besoin d'être copieusement restaurés. Elle était donc tout affabilité, mais ses bras musculeux et ses poings serrés qui avaient les dimensions et l'aspect d'un jambon étaient autant d'avertissements : c'était elle la patronne et mieux valait s'en souvenir.

— De la bière, dis-je, du pain et du fromage. Et beaucoup de tout.

Elle opina de la tête en m'examinant d'un œil de connaisseur.

— M'est avis qu'un grand pendentif comme toi pourrait s'arranger d'un peu de bacon bouilli froid. Et de quelques gousses d'ail juteuses, les premières de la saison.

— Pourquoi pas ? dis-je en souriant. Dans mon lit solitaire, personne ne se plaindra de mon haleine.

La tenancière leva les sourcils et poussa un petit grognement :

— Un lit solitaire... Dis-moi, c'est toi qui l'as voulu ! Y manque pas de filles par ici qui sauteraient sur l'occasion de te tenir chaud si seulement tu t'donnais la peine d'lever ton petit doigt. Si j'avais vingt ans de moins, moi je le ferais.

Une plaisanterie gaillarde suivit cette déclaration et elle s'éloigna en gloussant.

Quand elle revint, j'étais son seul client. La taverne devait être trop petite pour faire hôtellerie. Apparemment, il n'y avait pas d'hôtes à demeure, en dehors d'elle et du garçon au visage chevalin qui venait de m'apporter ma bière et s'éloignait silencieusement.

— Mon fils, dit-elle, en haussant les épaules et pointant le menton dans la direction où il s'était évanoui. Un misérable chien, comme on en voit pas souvent. Mais j'ai besoin de lui. Je peux pas trimballer toute seule les barriques. Et maintenant, mange.

Elle posa devant moi une écuelle de bois et tira un autre tabouret jusqu'à la table, près de moi.

— Mange, et raconte-moi qui t'es et d'où tu viens. C'est toujours un plaisir d'faire connaissance d'un étranger.

Si bien qu'entre deux bouchées de pain et de fromage, d'ail et de jambon, le tout arrosé de bière forte, je lui narrai un court résumé de ma vie. Depuis que j'avais pris la route, j'étais devenu expert en la matière car il semblait que j'éveillais infailliblement la curiosité des gens. Puis, pour la troisième ou quatrième fois depuis ce matin, je rapportai les nouvelles du roi Édouard qui se proposait d'envahir la France. Sur quoi, elle cracha sur le plancher couvert de sciure avant de faire remarquer que les hommes étaient nés stupides et que, malheureusement, jamais ils ne devenaient plus avisés.

— Toujours à s'battre, comme des gosses. À s'entretuer pour des broutilles. Les femmes devraient s'mêler davantage du gouvernement des choses, maître colporteur, on verrait alors le bon sens l'emporter.

Voyant que je rechignais à la suivre sur ce terrain, elle exhiba dans un sourire sa denture ébréchée et changea de sujet.

— Où vas-tu dormir cette nuit ? Au prieuré ?

— Bien mieux que ça ! répondis-je après avoir dégluti. On m'a offert une maison pour moi tout seul.

Et je lui racontai les circonstances, tout en raclant avec soin les derniers morceaux de nourriture dans mon écuelle. Quand je relevai les yeux, elle me dévisageait d'un air bizarre.

— Pas possible ! Alors, maître Eudo Colet, il a pas l'intention de revenir, hein ? Même pas pour protéger ses biens ?

De nouveau elle cracha vigoureusement, ayant choisi cette fois pour cible une petite bûche qui fumait dans l'âtre. La salive siffla et grésilla.

— Y a pas de quoi s'étonner, reprit-elle. Le meurtre, c'est une chose mauvaise qu'on aime pas qu'elle vous effleure. Mais la mort des enfants, elle est encore plus odieuse. Et quand on commence à parler de sorcellerie...

Elle s'arrêta brusquement en soulevant ses lourdes épaules. Je la regardai, horrifié.

— Personne ne m'a rien dit... J'ai entendu parler de deux enfants massacrés par les hors-la-loi. Mais ce n'est pas d'eux que vous parlez, n'est-ce pas ?

— Non, mais c'était la même chose : un frère et une sœur. Les enfants à Rosamund Crouchback et à son premier mari. Lui, je l'ai jamais vu. Y venait des régions du Nord et après qu'il l'a épousée, ils ont vécu à Londres. Mais quand il est mort, elle est revenue chez son père, en amenant ses petits avec elle. Une fille capricieuse et obstinée, qu'elle était. Toujours. Et quand Sir Jasper il est mort lui aussi, en lui laissant tout, elle a dit qu'elle s'était mariée une première fois pour son plaisir à lui et que maintenant elle allait s'marier pour son plaisir à elle. Et c'est ce qu'elle a fait ! Elle est repartie à Londres encore une fois – à la marée de la Saint-Barthélemy, ça devait être, y a trois ans d'ça – et elle est restée un mois ou plus, en laissant ses jolis petiots aux soins des servantes. Et quand elle est revenue, elle était mariée à maître Eudo Colet ! Un intrigant qu'avait l'œil sur la fortune facile, c'est moi qui t'le dis. Personne l'aimait, personne en attendait rien de bon. Mais celle qui l'détestait et qui s'en méfiait le plus, c'était la cousine à Rosamund, sa bonne d'enfants, Grizelda Harbourne !

CHAPITRE V

— Grizelda Harbourne ! m'écriai-je en redressant brusquement la tête. Celle qui a une propriété près de la rivière ?

— La même. La propriété qu'était celle de son père, et quand il est mort — c'était pas longtemps après Sir Jasper —, la propriété, elle est passée à Grizelda, m'apprit la tenancière.

Tout à coup, elle fronça les sourcils.

— Et comment que ça se fait que tu la connais, toi ? Tu m'as pas dit que t'étais étranger à notre coin ?

— Elle et ses amies s'étaient levées très tôt ce matin, pour s'emparer des hommes. Je suis tombé entre leurs griffes, ajoutai-je en rougissant. Maîtresse Harbourne m'a pris en pitié et a plaidé pour que je donne moins qu'elles ne demandaient. Un baiser chacune. Ensuite, elle m'a emmené chez elle et m'a donné un petit déjeuner.

Ma mésaventure faisait la joie de mon hôtesse qui s'esclaffa :

— Alors, tu t'es laissé prendre, pauv'nigaud ! Eh ben ! Eh ben ! C'est merveille que tu t'en sois tiré à si bon compte. J'aurais été là, t'aurais pas eu cette chance.

Elle me couvait d'un regard lascif et, entre deux gloussements, se lécha lentement les lèvres. Je devais être cramoyé.

— T'as d'la chance que Grizelda se soit apitoyée sur ton sort. C'est une femme bonne qu'a le cœur tendre. Toujours elle protège les faibles. Les enfants et tous les petits animaux à poils.

Nouveau coup d'œil, malicieux, cette fois :

— Et les grands abrutis forts comme des bœufs.

Son visage vulgaire s'était rembruni :

— C'est pourquoi elle peut pas s'excuser d'avoir abandonné ces deux petits innocents ce matin terrible.

— Quel matin terrible ? demandai-je. Et pourquoi Grizelda devrait-elle être blâmée ? Où était la mère des enfants ?

— Morte ! Morte en couches en novembre dernier, à la Saint-Martin. L'enfant est mort aussi. Son enfant, celui d'Eudo Colet. Si bien qu'il est resté seul avec les petits, Grizelda et les deux domestiques : Agatha Tenter, la cuisinière, et Bridget Praule, la servante. Grizelda, elle est restée chez lui tout l'temps qu'elle a pu. Pour le bien des enfants. Mais lui, toujours elle l'a détesté et, une fois sa cousine morte, c'est devenu du sérieux. C'était que disputes et bagarres du matin au soir, Bridget Praule, elle m'a dit. Au bout du compte, ce matin d'hiver, y a trois mois, le jour où Mary et Andrew ont disparu — la tenancière se signa, m'intimant d'un geste l'ordre de faire de même —, elle était à bout, et ne pouvait plus rien même pour protéger ses chéris. Elle a fait sa malle et ordonné à Jack Carter de l'emmener chez elle à Bow Creek. Elle a laissé les petiots en train d'jouer à l'étage ; deux heures après, ils avaient disparu. En dépit que Bridget Praule et Agatha Tenter, elles ont juré que c'était pas possible qu'ils aient quitté la maison sans qu'on les voie. Les corps, on les a retrouvés six semaines après, tout mutilés, pris dans les branches sur le bord de la Harbourn ; en aval, peut-être un mile plus bas que là où elle se jette dans la Dart.

La tenancière avala quelques gorgées de ma bière. Sa main tremblait si fort qu'elle en renversa sur la table. Son visage cireux luisait de sueur.

— Les hors-la-loi les ont assassinés, reprit-elle en saisissant mon poignet. Mais comment qu'ils ont pu vagabonder si loin sans que personne les voie ? Comment qu'ils ont pu sortir de leur maison quand les deux servantes disent qu'ils sont pas passés par les portes ? Une chose pareille, c'est de la sorcellerie ! Le démon, c'est Eudo Colet ! C'est lui qu'est possédé !

— Il ne semble pas qu'il en ait été accusé. Ni même qu'il ait été arrêté, objectai-je. Et les autorités seraient certainement intervenues s'il y avait la moindre preuve de mauvais traitement de sa part. Où était-il quand les enfants ont disparu ? Quel âge avaient-ils ? Je n'arrive pas à comprendre.

Elle répondit d'abord à ma dernière question.

— Le garçon, Andrew, c'était l'aîné. Six printemps et tout près du septième quand il a été si cruellement abattu. Sa sœur, Mary, douze mois de moins. La plus gracieuse petite âme qu'on puisse espérer voir sous les cieux. Les yeux bleus comme la pervenche et les cheveux couleur de blé mûr. Pour l'apparence, c'était sa mère, mais sans l'obstination. Un vrai petit ange et le frère presque autant, c'était ça les enfants de Sir Henry Skelton, le premier mari à Rosamund Crouchback.

Je me tus. L'expérience m'avait appris que les enfants sont rarement angéliques, même s'ils sont gentils ou placides. Et quand je me rappelais mon comportement à cet âge, j'étais bien convaincu d'avoir été une longue et douloureuse épreuve pour ma pauvre mère : je tombais des arbres, déchirais mes vêtements, volais les pommes et me bagarrais chaque fois qu'on jouait au football dans la rue.

Mon hôtesse larmoyante semblait près de sombrer sous le poids des réminiscences et je la relançai :

— Et le beau-père, Eudo Colet, où était-il quand les enfants ont disparu ?

Il faisait presque noir. Une flamme jaillit de l'arête d'une bûche et les ombres dansèrent. La tenancière se redressa et haussa les épaules.

— Pas chez lui, grogna-t-elle. Il était chez maître Cozin pour des histoires d'affaires. Des affaires ! Qu'est-ce qu'il y connaît aux affaires à part gaspiller l'argent qu'elles rapportent ? Faut que tu comprennes qu'après la mort de Sir Jasper, son associé, Thomas Cozin, il avait fait tout l'nécessaire pour maîtresse Rosamund. Même qu'il l'a fait très bien, à ce qu'on dit : du jour au lendemain, il avait doublé sa fortune ! Si bien qu'y avait pas plus marri que lui quand elle est retournée à Londres épouser un homme dont il connaissait rien. Et qu'il a jamais réussi à rien savoir dessus, alors qu'il a tout essayé pour s'informer, tout comme nous aut'. Un mystère qu'il était, cet Eudo Colet, quand elle l'a ramené ici. Un mystère qu'il demeure aujourd'hui.

— Mais il n'y a pas de mystère sur l'endroit où il était quand ses beaux-enfants ont disparu, l'interrompis-je en douceur. Vous dites qu'il était avec maître Cozin qui, à ma connaissance,

est un bourgeois respecté dans cette ville. S'il se porte garant de son visiteur, je pense que personne ne met sa parole en doute.

La tenancière, qui était allée me chercher un gobelet de bière et s'en servir un, revint s'asseoir à la table. Le tabouret grinça, comme s'il protestait sous son poids. Elle m'adressa une œillade éloquente avant de s'envoyer une bonne rasade, puis s'essuya la bouche avec son tablier.

— C'est pour ça que je dis que c'est d'la sorcellerie, jeta-t-elle, la voix sifflante. Eudo Colet, il a enrôlé le Diable à son côté.

De nouveau, elle se signa. Il était manifeste que je perdrais ma salive à tenter de la faire revenir sur ses préjugés. Aussi, je demandai simplement :

— Il est sûr, n'est-ce pas, que les enfants étaient vivants quand il a quitté la maison ?

— Bridget Praule et Agatha Tenter, elles l'ont juré sous le serment, fit-elle en reniflant. Attention, hein ! D'puis qu'il a fermé sa maison, maître Colet a élu domicile chez Agatha et sa mère, Dame Winifred, de l'autre côté de la rivière. T'en penses c'que tu veux !

Sur le moment, je n'en pensai rien et je repris :

— Il s'est passé combien de temps entre le retour de maître Colet et le moment où on s'est aperçu que les enfants n'étaient plus là ?

— Bridget dit qu'il les a envoyé chercher presque aussitôt. Soi-disant qu'il avait à leur causer. Elle est montée mais... ils n'y étaient pas. Elle a cru qu'ils s'étaient cachés, pour lui faire une niche. Ensuite, elle a cherché partout et elle en a pas trouvé trace. Personne a jamais revu vivants ces deux petits innocents, conclut-elle en larmoyant.

À cet instant, la cloche sonna le premier coup du couvre-feu.

Je me levai ; c'était vraiment à contrecœur.

— Je dois partir, dis-je. J'ai promis à maître Oliver Cozin de surveiller la maison cette nuit et je faillirais à mon devoir si je m'attardais plus longtemps. Dommage ! J'aurais aimé en savoir plus.

La tenancière m'accompagna jusqu'à la porte de sa taverne.

— Te tracasse pas ! J'aurais pas pu ajouter grand-chose à c'que je t'ai dit. C'est un cas de sorcellerie et c'est Eudo Colet qui a tout manigancé. T'as dit que tu connais Grizelda. Si tu veux en savoir plus long, questionne-la. Cette histoire, elle la connaît mieux que tout le monde, elle peut te donner les détails. Tout comme maître Cozin, et son frère, le notaire, qu'est chez lui depuis trois semaines. Oliver, il habite Exeter. C'est lui qu'était ami avec Sir Jasper, et son mandataire, et qui a continué les histoires juridiques de Rosamund depuis la mort de son défunt père. Et qu'a écrit la rédaction de son testament !

Mon hôtesse se frotta le nez d'un air entendu avant de conclure :

— Il se passe pas grand-chose à Totnes que j'en entende pas parler d'une façon ou d'une autre.

Je quittai la taverne. À l'ouest, le soleil avait disparu mais ses derniers rayons coloraient de rouge les nuages. À présent, les portes de la ville étaient bouclées et les hommes du guet prenaient leur lanterne au corps de garde du château avant d'entamer leur première patrouille. J'entrai dans la maison déserte, qui était ma demeure pour la nuit ou davantage, selon mon gré. Une fois la porte refermée derrière moi, le silence retomba, feutré, menaçant. Je n'avais plus aucun doute sur la raison pour laquelle mes pas s'étaient orientés vers Totnes, ni sur ce qu'On attendait de moi. Mais, pour une fois, je n'y trouvais rien à redire et ne tentai pas de discuter avec Dieu. J'avais toujours considéré l'assassinat d'un enfant comme le pire des crimes et n'étais pas près de changer d'avis. À présent que j'étais père, que j'avais tenu mon enfant dans mes bras, senti contre ma poitrine sa tiédeur et respiré son odeur de lait, ce crime me paraissait mille fois plus horrible. La personne responsable de la fuite d'Andrew et de Mary Skelton dans les bois où ils s'étaient perdus, où ils avaient été tués par les hors-la-loi, était aussi coupable de leur mort que la bande de ruffians assassins qui avaient défilé devant moi ce matin.

Je suivis le corridor et traversai la cour ténébreuse jusqu'à la cuisine. Après quelques recherches, je trouvai sur une étagère un bougeoir, les chandelles de suif annoncées par maître Cozin, puis je tâtonnai dans les ténèbres à la recherche d'un briquet ;

sans succès. Je revins donc dans la grande salle et utilisai celui que je porte toujours avec moi dans ma balle. La frêle lueur dorée de la flamme s'étendit lentement à travers la pièce, débusquant dans les recoins des ombres semblables à des bêtes de proie nocturnes aux pattes de velours.

La chandelle d'une main, mon gourdin de l'autre, je montai à l'étage, le cœur battant. À en croire la tenancière, c'était de là-haut que, par un matin d'hiver voilà trois mois, deux enfants avaient quitté leur maison sans que personne s'en aperçoive. Cependant, mes renseignements étaient incomplets et les petits Skelton connaissaient sûrement plusieurs moyens de s'échapper de chez eux sans qu'on les remarque. Tant que je n'aurais pas entendu toute l'histoire de la bouche de Grizelda, je refuserais d'envisager l'idée que la sorcellerie avait quelque chose à voir dans leur disparition. Et même alors je doutais de pouvoir l'accepter car j'avais déjà découvert qu'en ce monde la plupart des vilenies plongent leurs racines dans le cœur et dans les agissements des hommes, sans l'appui de forces externes.

Néanmoins, je ne pouvais oublier l'impression d'être en présence du mal que j'avais ressentie plus tôt dans la chambre à coucher qui avait dû être, je m'en rendais compte à présent, celle de Grizelda et des enfants dont elle avait la charge. Elle était leur nurse, elle avait couché dans le lit à roulettes et c'était dans le confort et l'aisance de la maisonnée des Crouchback qu'elle avait pris goût aux agréments liés à la fortune, comme tant de domestiques avant elle... Mais, au fond, était-elle une domestique ? La tenancière m'avait bien dit qu'elle était la cousine de Rosamund, et Grizelda elle-même m'avait confié qu'elle avait quitté la propriété de son père quand elle avait neuf ans. Une parente pauvre ! Voilà ! Je tenais la réponse ; la fille d'un parent ruiné de Sir Jasper, qu'il avait prise chez lui pour tenir compagnie à sa fille unique. J'étais quasiment certain de ne pas me tromper.

En haut de l'escalier, j'ouvris la porte de la grande salle et me retrouvai dans l'espace étroit qui séparait les deux chambres à coucher. Une sueur glacée coulait le long de mon dos quand je posai mon gourdin contre un mur et soulevai le loquet de la petite chambre où j'entrai. Rien n'avait changé. Qu'avais-je bien

pu imaginer ? Ma respiration redevint plus facile. Mon cœur se calma et le bougeoir cessa de trembler dans mes doigts. Il ne restait rien de la faiblesse et de la panique de l'après-midi.

La chandelle que je levai éclaira le lit à baldaquin et le lit à roulettes, le coffre à vêtements, l'aiguière, la cuvette, la chandelle à mèche de jonc et le volet de guingois sur ses gonds. Je posai le bougeoir par terre, ainsi que l'aiguière et la cuvette pour soulever le couvercle du coffre. Il ouvrait sur un gouffre noir dont montaient des parfums affadis de lavande et de bois de cèdre. Je ramassai ma chandelle et la tins de façon à éclairer l'intérieur du coffre qui m'offrit le spectacle pitoyable de jouets d'enfants entassés.

De ma main libre, j'en retirai tour à tour un cheval de bois à la crinière brune et à la selle cramoisie qui avait dû beaucoup servir car la peinture était très écaillée ; une coupe et une balle, et la ficelle de soie effilochée qui avait dû les relier ; une poupée en bois aux joues rubicondes ; un échiquier et quelques pièces grossièrement taillées ; un petit sac de lin, fermé par une lanière de cuir, contenant les galets polis d'un jeu des cinq cailloux. Au fond du coffre s'étaient deux robes noires qui avaient sûrement connu des jours meilleurs car elles étaient parsemées de taches et de trous. Peut-être, me dis-je, avaient-elles appartenu à Grizelda qui les avait abandonnées quand elle était partie, les jugeant immettables.

Je rangeai tous les objets dans le coffre dont je refermai le couvercle et, en me redressant, je faillis me cogner le crâne contre le plafond. Je jetai un dernier coup d'œil dans la pièce pour m'assurer que rien d'autre n'aurait pu m'aider à y voir plus clair dans le récit de la tenancière ; et surtout que pas un fantôme ne troublait de sa présence l'atmosphère chaude et fétide. La menace que j'avais cru sentir plus tôt dans la journée s'était retirée, laissant derrière soi un calme absolu.

Je revins dans la grande salle. La lune à son troisième quartier s'était levée ; sa clarté filtrait à travers les vitres des fenêtres et s'étalait en tramées argentées sur le sol poussiéreux. Je fermai les volets avant de retourner dans la chambre à coucher principale où je fis de même et m'assurai que la porte sur la galerie couverte était close. Au rez-de-chaussée,

j'entrepris de nouveau une ronde dans la grande salle, le bureau de la comptabilité, la cour sur laquelle donnait la cuisine, puis dans la seconde cour. Pas plus qu'Oliver Cozin, je ne croyais que les hors-la-loi se hasarderaient dans la ville, mais il y a partout des voleurs et une maison vide est en soi une tentation. Maître Colet, pensai-je, avait bien de la chance que sa propriété n'ait pas encore été pillée.

En revenant dans le corps principal de la maison, je fus tenté un instant d'aller coucher à l'étage sur un matelas de duvet plutôt qu'en bas où je n'aurais que mon manteau pour couverture. Mais j'étais pour la nuit le gardien de ce lieu et ne pouvais me permettre de dormir trop profondément. Un confort excessif bercerait mes sens. Je devais choisir l'inconfort pour tenir ma promesse envers le notaire. Un sommeil léger me permettrait de percevoir les bruits inusités. Il y avait dans la cour des lieux d'aisances que j'avais déjà utilisés, aussi je plantai une nouvelle chandelle dans le bougeoir, l'allumai et la posai aussi près des volets que la prudence le permettait. Puis je m'enveloppai de mon brave manteau de ratine et m'installai dans un fauteuil, les pieds sur un tabouret que j'étais allé chercher dans le bureau de la comptabilité. Je fermai les yeux ; autant dire que je dormais déjà.

Ce premier sommeil profond ne dura pas et, comme prévu, je m'éveillai à plusieurs reprises au cours de la nuit. J'en profitai une fois pour aller jusqu'au bout du corridor, ouvrir la porte sur la cour et tendre l'oreille au moindre son qui pourrait troubler le silence de la nuit. Mais tout était tranquille ; pas même un aboiement. Une autre fois, je m'éveillai et je grimpai à l'étage pour scruter par la fente d'un volet de la grande salle la rue déserte. Rien ni personne ne bougeait. Si les hors-la-loi accomplissaient quelque part leurs œuvres diaboliques, ce n'était pas entre les murs et les défenses de Totnes.

Je m'éveillai deux fois encore, avant de tomber dans un somme dont je fus tiré par la lumière rayonnante qui, transperçant les fentes des volets, m'avertit qu'il faisait jour. Je me tirai de mon fauteuil avec un grognement retentissant et, dans la bouche, le goût infect de l'ail de mon souper de la veille. De la chandelle qui avait brûlé toute la nuit, il ne restait qu'un

pouce de suif. Je soufflai la flamme, me dépêtrai de mon manteau, sortis de ma balle rasoir, savon et briquet, ramassai la clé et sortis dans la cour. Là, je me déshabillai et me lavai de mon mieux tout en actionnant la pompe de l'une ou l'autre main. Puis je me séchai en m'ébrouant comme un chien, me rhabillai, puisai l'eau du puits et portai le seau dans la cuisine. Il restait encore du petit bois dans le brasero que je rallumai ; j'y mis une bassine d'eau à chauffer. Puis, en attendant, je réfléchis à ce que j'avais de mieux à faire.

Il fallait que dans la journée j'aie vu Oliver Cozin pour lui dire si j'acceptais son offre de rester dans la maison jusqu'à la fin de la semaine. Mais, avant cela, je voulais revoir Grizelda Harbourne, ce qui voulait dire que j'aurais à couvrir quelques miles jusqu'à sa propriété près de Bow Creek. Et pour cela, il fallait que je me nourrisse : mon estomac qui gargouillait me donnait l'impression que j'allais défaillir. Je ferai donc une pause à la taverne près du château pour acheter mon petit déjeuner. Cette seule idée me faisait saliver.

Je me rasai rapidement et, comme je l'avais appris des Gallois, je me frottai les dents avec de l'écorce de saule ; j'en cueillais en chemin chaque fois que l'occasion se présentait pour avoir toujours dans ma poche un morceau d'écorce fraîche. Ma toilette terminée, je revins vers la salle de devant ; je cachai ma balle, m'assurai que tout était en ordre, fermai la porte de la rue derrière moi et glissai la clé dans ma poche. Puis je dirigeai mes pas vers la taverne du château.

Grizelda plantait des poireaux dans son enclos, derrière la palissade de son jardin, quand je débouchai dans la clairière, mais je ne vis ni la vache, ni le porc. La porcherie et le champ étaient vides et je sentis un pincement d'inquiétude. Les hors-la-loi seraient-ils revenus la dévaliser ? Ou avait-elle été assez avisée pour laisser ses bêtes chez ses amis ?

J'avais dû faire du bruit, ou alors elle avait senti ma présence car elle se redressa soudain, et regarda dans ma direction, protégeant ses yeux de sa main contre le soleil matinal. Quand elle me reconnut, sa bouche charnue et généreuse m'adressa un sourire de bienvenue.

— Colporteur ! Qu'est-ce qui te ramène ici de si bonne heure ?

— J'ai besoin de vous parler. Mais dites-moi d'abord : où sont vos bêtes ?

— Chez mes amis, dans leur propriété près d'Ashprington. J'y suis allée hier soir, comme tu me l'avais conseillé, et j'y ai conduit Betsy et Snouter qu'ils hébergent dans leur étable, un bâtiment robuste ; un voleur avisé y regarderait à deux fois avant de s'y attaquer. Ils vont rester là-bas un ou deux jours au moins, jusqu'à ce que je me lasse de traîner des seaux de lait de chez eux à chez moi.

— On n'a touché à rien pendant votre absence ?

— Tout était à sa place. Et je suis rentrée très tôt, avant le lever du soleil, pour éviter les quasimodistes, fit-elle en souriant avec coquetterie. Je pensais que tu pourrais être embusqué avec d'autres lascars, dans l'espoir de prendre ta revanche !

Je secouai la tête et revins à mon propos.

— À votre place, je laisserais les bêtes là où elles sont aussi longtemps que vos amis voudront bien les garder. Ce matin, le bruit court dans toute la ville que les hors-la-loi étaient de nouveau en vadrouille la nuit dernière, de l'autre côté de la rivière, vers Berry Pomeroy. Néanmoins ils pourraient revenir par ici. Le maire a de nouveau envoyé un message au shérif, à Exeter, si j'ai bien compris, et on n'exclut pas qu'un *posse* arrive demain dans le Sud. Mais ces bandits sont aussi rusés qu'ils sont dangereux. À mon avis, à moins d'un coup de chance, on ne les prendra pas. Pourtant, s'ils sont épuisés, ils se déplaceront peut-être vers un autre territoire qui leur offrira des proies fraîches. Cela fait maintenant un bon bout de temps qu'ils sont par ici. Patientez un peu et ils vont tout simplement disparaître.

Grizelda sourit et m'invita chez elle.

— As-tu mangé ?

— Oui, et de bon cœur, répondis-je en entrant à sa suite dans le cottage. Bacon bouilli, œufs brouillés, gâteaux d'avoine avec du miel, le tout préparé par mon amie, la tenancière de la taverne près du château.

— Jacinta ! Mais je la connais. Une brave femme, quoique très portée à fourrer son nez dans les affaires des autres, commenta Grizelda qui semblait surprise. Mais alors, tu as

passé la nuit à Totnes. J'avais cru comprendre que tu reprenais la route dès hier... Où est ta balle ? demanda-t-elle en fronçant les sourcils. Que s'est-il passé ?

Je m'assis sur un banc, calai mon dos contre le mur tandis qu'elle emplissait un gobelet de sa délicieuse bière épaisse et brune à laquelle la germandrée – j'en avais repéré dans son potager – donnait un goût âpre et soutenu.

— J'ai passé la nuit dans la maison d'Eudo Colet, dis-je en tendant la main pour prendre le gobelet.

Elle sursauta si fort qu'elle répandit de la bière. Ses yeux bruns s'étaient agrandis.

— Qu'est-ce que tu fichais là ? demanda-t-elle, horrifiée.

Je lui racontai ma rencontre avec maîtresse Cozin et ses filles ; ma visite chez elle ; l'offre que m'avait faite Oliver Cozin de jouer les gardiens pour une nuit ; la proposition suivante de rester gardien plus longtemps ; enfin, ma conversation avec la tenancière de la taverne près du château.

— Celle que vous appelez Jacinta, précisai-je, bien qu'elle ne m'ait pas dit son nom.

— Autrement dit, tu es venu pour entendre toute l'histoire, dit Grizelda en s'asseyant près de moi sur le banc.

Elle avait l'esprit vif, ce qui me dispensait de lui expliquer le pourquoi de mes agissements.

— Si vous voulez bien me la dire, répondis-je.

Elle réfléchit un moment, le visage sérieux, presque menaçant, et je me demandais ce qui se passait dans sa tête. Puis elle haussa les épaules :

— Oui, pourquoi pas ? Si ça t'intéresse de l'entendre... Mais je te préviens : je ne détiens pas la clé du mystère, j'ignore ce qui est arrivé à Andrew et à Mary après qu'ils eurent quitté la maison ce jour fatal.

Ses lèvres pincées tiraient un trait mince et dur dans son visage que voilait la tristesse.

— Quant aux événements qui ont conduit à leur disparition, je peux t'en dire autant que tu veux car ma vie et celle de Rosamund se sont entrelacées dès notre enfance.

CHAPITRE VI

— Mon père, dit-elle, était un parent éloigné de Lucy, la femme de Sir Jasper Crouchback, et le lien du sang était assez fort entre eux pour lui valoir l'appellation de « cousin ». Sir Jasper en était pénétré et fit ce qui était en son pouvoir pour aider mes parents quand ils furent dans la gêne. Il usa de son influence auprès du châtelain pour nous obtenir cette propriété et pour qu'il soit écrit dans le bail qu'elle resterait en notre possession pendant deux générations, que l'héritier soit garçon ou fille.

« Lucy Crouchback mourut à la naissance de Rosamund. C'était leur premier enfant et Lucy ne devait guère compter plus de dix-neuf printemps. Ce fut un coup sévère pour Sir Jasper qui s'était marié tard puisqu'il avait quinze ans de plus que sa femme, peut-être seize. Bien entendu, chacun s'attendait à ce qu'il se remarie pour avoir le fils désiré, mais il n'en fit rien. Il demeura veuf le restant de ses jours et prodigua tout son amour et son argent à Rosamund. Tu imagines le résultat : une enfant têtue et gâtée, qui n'en faisait jamais qu'à son idée et manipulait son père.

— Vous parlez d'elle sans malveillance, l'interrompis-je. On dirait que vous l'aimiez, malgré ses défauts.

Grizelda sourit.

— Bien sûr, je l'aimais. Et elle m'aimait, du moins il me plaît de le penser. Évidemment, il nous arrivait de nous disputer, parfois même avec rudesse. À quoi bon mentir ! Pourtant c'était tout juste ce qu'on peut attendre de deux gamines qui grandissent ensemble dans la même maison, partagent les mêmes jouets et le même lit. Mais je vais trop vite... Ma mère est morte quand j'avais neuf ans. Rosamund en avait cinq et, en dehors de son père, elle avait pour seule compagnie la vieille nurse de la famille. Sir Jasper a offert à mon père de le libérer

du souci de m'élever en me prenant chez lui, en ville, pour être la compagne de Rosamund. Je pense que mon père fut content de me laisser partir bien que je fusse encore une enfant. Le pauvre homme ne connaissait rien à l'art d'élever les filles. À dire vrai, je crois que les femmes n'ont jamais cessé d'être un mystère pour lui.

Elle riait.

— Et vous ? Vous en aviez envie ?

— Au début, non. Je me souviens avoir pleuré, avoir supplié mon père de ne pas m'envoyer là-bas. Mais il répondait que c'était pour mon bien et, au bout du compte, je savais qu'il avait raison. En partageant la vie de Sir Jasper et de Rosamund, j'ai reçu l'amitié d'une personne de mon sexe et connu un genre de vie que j'avais jusqu'alors seulement entrevu.

— Sir Jasper était un homme très riche, dis-je sur le ton du constat. Comment a-t-il bâti sa fortune ?

La tête penchée de côté, Grizelda me regarda pensivement.

— As-tu quelque idée de ce qu'est le commerce du drap ?

Je terminai ma bière et posai le gobelet vide sur le banc.

— Ma belle-mère est fileuse et vit dans la communauté des tisserands de Bristol. Et son père a été tisserand une bonne partie de sa vie. Alors oui, on peut dire que je connais un peu le commerce du drap.

— Alors, tu dois savoir ce que sont les cardés.

— J'en ai entendu parler mais toujours sur un ton méprisant. Ce sont de méchantes pièces de drap rugueux, tissé avec la laine de moutons de qualité médiocre dont la toison est considérée comme indigne d'entrer dans la fabrication du drap fin anglais.

— Tu as si bien appris ta leçon que tu peux la réciter par cœur, dit Grizelda en riant. Mais tout le monde ne méprise pas les cardés, tu sais, et on les vend très bien à l'étranger, en particulier aux Bretons. Bien des fortunes de Totnes se sont faites en Petite Bretagne⁸, celle de Sir Jasper Crouchback parmi

⁸ La Petite Bretagne, par opposition à la Grande, l'Angleterre, a été peuplée entre 440 et 560 ap. J.-C. par la majorité des Bretons chassés d'Angleterre par les conquérants germains – Angles, Saxons et Jutes – après le départ des Romains. (N.d.T.)

d'autres. Depuis des années, ses navires et ceux de Thomas Cozin partis du port de Totnes franchissaient la mer Étroite⁹ et en revenaient ; et cela dure toujours, bien que l'entreprise soit à présent gérée uniquement par maître Cozin. Cet homme très honorable veille d'ailleurs à ce que les investissements de Sir Jasper dans l'affaire continuent de rapporter à ses héritiers. Quand Rosamund est morte en couches à la Saint-Martin, portant l'enfant mort-né d'Eudo Colet, elle était encore plus riche que son père ne l'avait été.

— Et son mari est aujourd'hui l'unique propriétaire de cette fortune ? Évidemment, c'est la loi ! Mais revenons un peu en arrière. Parlez-moi du premier mariage de votre cousine.

— De Sir Henry Skelton ? Si tu veux. C'était un gentleman de la chambre du roi Édouard. Il avait des terres dans le Yorkshire, mais comme il était veuf et avait un fils, c'est à ce fils que ses biens sont revenus lorsqu'il fut tué. Sir Henry et Rosamund étaient mariés depuis un peu plus de deux ans seulement. Ils s'étaient rencontrés quand Sir Jasper nous avait emmenées toutes les deux à Londres il y a... oh ! neuf ans, je dirais. Rosamund venait d'avoir dix-huit ans et j'en avais quatre de plus.

Elle me fit un joli clin d'œil :

— Je te vois jongler avec les chiffres, colporteur ! Tu me fais pitié. Je préfère te dire que je suis née l'année où feu le roi Henri épousa la Française, Marguerite d'Anjou. Ce qui, d'après mes calculs, me fait trente printemps.

Je tentai de paraître surpris par cette information mais elle était trop futée pour se laisser duper par mon étonnement feint.

— Reconnais que c'est l'âge que tu me donnais, fit-elle en riant. Non ! Non ! Inutile de protester. Je ne tiens pas à ce qu'on me prenne pour plus jeune que je ne suis.

— Et pourquoi y tiendriez-vous ? m'exclamai-je galamment. Quand on est si belle femme !

Elle redoubla de rire mais elle avait rosi de plaisir. Et je n'avais dit que la vérité. Elle était une très jolie personne.

— Où en étais-je ? murmura-t-elle.

⁹ Aujourd'hui la Manche. (N.d.T.)

— Sir Jasper vous avait emmenées à Londres, Rosamund et vous.

— Ah oui ! Il avait une maison dans Paternoster Row, à l'ombre de St Paul, et nous y passions quelques mois tous les ans. Vois-tu, Sir Jasper avait décidé que Rosamund ferait un beau mariage et il n'y avait pas un homme à Totnes qu'il eût seulement envisagé comme un époux possible pour elle. Elle devait épouser un homme introduit à la cour et jouissant de quelque influence près du roi.

— Alors, Sir Jasper était partisan de la maison d'York ?

— Bien entendu. Il lui avait prêté serment d'allégeance.

— Et ce Sir Henry Skelton était, je présume, exactement le type d'homme qu'il souhaitait pour votre cousine. Mais qu'en était-il de ses sentiments à elle ?

— Je ne l'ai jamais entendue s'opposer à cette volonté de son père, fit Grizelda en haussant les épaules. Tu me diras que c'est chose naturelle de la part d'une fille de devoir, mais Rosamund, je l'ai dit, pouvait être à l'occasion têtue et capricieuse. Néanmoins, en l'occurrence, elle se montra parfaitement docile. À ton avis, pour quelle raison ?

— Pour la raison que je tiens de ton amie Jacinta : ta cousine a dit qu'elle s'était mariée la première fois pour faire plaisir à son père mais qu'elle se marierait la seconde fois pour son propre plaisir.

Contrariée, Grizelda fit la moue :

— Cette femme est trop bavarde. Non qu'elle ne puisse avoir raison, bien que, personnellement, je n'aie jamais entendu Rosamund exprimer pareil sentiment. Elle ne s'est certainement pas opposée au projet de Sir Jasper pour elle quand le mariage fut combiné, quoique...

Elle hésita, légèrement embarrassée.

— Quoique ? répétais-je.

Grizelda prit mon gobelet vide et se leva pour aller le remplir, de sorte que je ne voyais que son dos.

— Je pense que ce mariage, qui dura si peu, a pu être une déception pour ma cousine. Rosamund avait une nature... passionnée et une fois... une fois ces sensations éveillées, elle eut besoin d'un homme passionné pour les assouvir.

Grizelda épongea les traînées de bière sur la table, essuya le dessous du gobelet et revint s'asseoir, évitant mon regard.

— Comme je te l'ai dit, Sir Henry Skelton avait plusieurs années de plus qu'elle. Il était veuf et, d'après ce que j'ai pu observer, il ne manifestait pas un attachement excessif à sa femme. C'est peut-être pourquoi Rosamund a laissé ses... ses appétits l'emporter sur sa raison quand elle s'est remariée. À ce moment-là, il n'y avait plus personne pour la modérer ou pour approuver son choix.

— Je comprends, dis-je avec sympathie, en lui prenant le gobelet des mains.

— Eh oui, c'est ainsi, reprit Grizelda après une profonde inspiration. Heureusement peut-être pour Rosamund, leur vie commune fut de courte durée. Mon petit Andrew naquit l'année qui suivit le mariage, début mai, et Mary treize mois plus tard, mais à ce moment, Sir Henry était déjà mort.

— De quoi est-il mort ?

— Il a été tué alors qu'il défendait ses terres dans le Nord, deux mois environ avant la naissance de Mary. Je ne me souviens pas de tous les détails, mais c'était au commencement des graves troubles de l'automne, quand le comte de Warwick s'est emparé du roi et l'a gardé prisonnier au château de Pontefract. Pendant les fêtes de Noël, le bruit avait couru que tout n'allait pas pour le mieux entre le roi Édouard et le comte, mais personne n'arrivait à y croire. Ils étaient si proches parents et s'étaient si longtemps comportés comme des frères de sang.

— Je me souviens, acquiesçai-je.

Je venais alors d'entamer mon noviciat et les nouvelles de ces événements troublants avaient percé les saintes murailles de l'abbaye, soulageant mon ennui et me distrayant de ma conviction grandissante que, malgré les vœux de ma mère, je ne supporterais jamais la vie religieuse.

— C'était le début de l'itinéraire qui a conduit Warwick dans le camp des lancastriens puis, moins de deux ans plus tard, à sa mort à Bamet Field.

— Tu te souviens plus nettement que moi des événements. Mais je sais que ce printemps-là, avant la captivité du roi, des insurrections avaient éclaté dans le Yorkshire parce que le fils

aîné de Sir Henry a sommé son père d'y retourner pour protéger ses biens. Sir Henry s'est fait tuer au cours d'une escarmouche avec les rebelles.

— Vous êtes restée à Londres chez votre cousine tout le temps qu'elle a été mariée ?

— Je m'occupais du petit Andrew, repartit Grizelda avec dignité. J'étais sa nurse.

Je ne fis pas de commentaire mais il m'apparaissait avec évidence que les relations entre les deux femmes avaient été altérées par le mariage de Rosamund. Elles ne pouvaient plus être sur un pied d'égalité et Grizelda, sans fortune et sans dot, avait été reléguée dans un rôle de subordonnée. Mes pensées devaient transparaître sur mon visage car elle reprit paisiblement :

— C'était très important à mes yeux que l'on ait encore besoin de moi. Il aurait été si facile de me réexpédier à mon père, mais Rosamund voulait que je reste. D'ailleurs, en privé, rien n'avait changé entre nous. Nous étions toujours des amies et nous nous confions l'une à l'autre.

— Puis, après la naissance de Mary, vous êtes rentrées dans le Devon vivre avec Sir Jasper.

— Tu es bien sûr de toi ! On dirait que Jacinta t'a copieusement renseigné. Mais oui, tu as raison. Nous sommes rentrées chez nous et j'en ai d'abord été heureuse. Je n'aimais pas Londres, une ville sale, bruyante et encombrée. Il y passe plus de voitures chaque jour que tu n'en vois durant six mois à Totnes. Ici, pendant plus d'un an, nous avons mené une vie heureuse et rangée. J'avais la servante, Bridget Praule, pour m'aider à m'occuper des enfants. Tu as vu sa grand-mère hier matin, la vieille quasimodiste.

— Pour ça, je m'en souviens ! m'exclamai-je. Qu'est-ce qui a mis fin à cette période paisible ?

— La mort de Sir Jasper, une mort subite la veille de la Fête-Dieu, il était dans le bureau de la comptabilité et parlait à son clerc quand, subitement, il s'est affalé par terre avec un gémissement terrible. Quand on l'a relevé, il était mort. Deux mois plus tard, ce fut mon père qui mourut, d'un rhume trop longtemps négligé qui a entraîné une fièvre violente ; elle l'a

emporté en quelques jours. J'aurais dû revenir à notre propriété à ce moment-là, comme le devoir me le dictait, mais Rosamund m'a suppliée de rester et de continuer à m'occuper des enfants. Ils me connaissaient et ils m'aimaient, disait-elle, et je les connaissais et les aimais aussi. Et, en effet, avec toute ma partialité, je dois admettre qu'elle n'était pas une bonne mère. Elle était naturellement trop égoïste et indolente.

« Donc je suis restée. Comme tu le sais déjà, j'ai laissé Innes Woodsman tenir la propriété pour moi ; en contrepartie, il était logé gratuitement. La vie a continué ainsi deux ans encore. Les prétendants à la main de Rosamund abondèrent pendant cette période, comme on pouvait s'y attendre. Elle était veuve, riche et jeune et, grâce à maître Thomas Cozin, sa fortune croissait toujours. Mais aucun candidat ne faisait l'affaire. Aucun n'était l'homme qu'elle espérait. Et voilà qu'à la fin de l'été, il y a trois ans de cela, elle décida de faire un séjour à Londres, chez d'anciens voisins de Paternoster Row : Ginèvre Napier et son mari, Gregory. Lui est orfèvre, il a une boutique dans West Cheap, entre Foster Lane et Gudrun Lane.

— Mais vous et les enfants ne l'avez pas suivie ?

— Non. Rosamund s'ennuyait. Elle rêvait de distractions et de changements. Elle se plaignait de vieillir avant l'âge. Il se trouva qu'en août un couple âgé et respectable qui habite de l'autre côté de la rivière, de vieux amis de Sir Jasper, partit pour Londres afin de rendre visite à une fille mariée qui vivait dans Bread Street Ward ; Rosamund les accompagna. Elle était censée revenir avec eux trois semaines plus tard mais, quand maître Harrison et son épouse vinrent la chercher pour le voyage de retour, Rosamund leur dit que Ginèvre l'avait instamment priée de prolonger son séjour auprès d'elle et de son mari, et qu'elle prendrait ses dispositions pour revenir à Totnes par ses propres moyens. Tel fut le message qu'ils transmirent, non sans inquiétude, car je crois qu'ils se sentaient responsables d'elle. Ils n'avaient pas trop bonne opinion non plus de Ginèvre Napier ; c'est du moins ce qui me sembla d'après la façon dont ils parlaient d'elle. Mais ils ne pouvaient rien y faire. Rosamund n'avait à rendre compte à personne de ses faits et gestes.

Grizelda soupira, fit une pause et reprit :

— Elle n'est pas revenue avant octobre, à la fin du mois puisqu'elle est arrivée l'avant-veille de la Toussaint, dans une splendide tapisserie, dont l'intérieur était garni de coussins de velours et les fenêtres également fermées de velours pour protéger les voyageurs du froid. Elle n'était pas seule. Un homme descendit derrière elle. Les enfants coururent à sa rencontre pour l'accueillir. « Mes chéris, dit-elle en s'inclinant pour les embrasser, voici votre nouveau père, le nouveau mari de maman, maître Eudo Colet. »

Un silence profond s'abattit sur le cottage, au point que me parvenait le gazouillis des oiseaux dans les arbres qui cernaient la clairière. J'entendis aussi les grognements d'un troupeau de porcs que leur propriétaire conduisait dans la forêt pour y fouiller à la recherche de faines et de truffes. Puis une voix masculine lança « Bonjour » et Grizelda répondit. Et le silence retomba, encore plus dense.

Mon imagination s'était emparée avec ardeur de la scène évoquée par mon interlocutrice : la tapisserie s'arrêtait devant la porte, les chevaux soufflaient de la buée dans l'air froid de l'hiver, les deux enfants surexcités se jetaient sur leur mère absente depuis si longtemps et qui revenait vers eux. Je voyais Rosamund – du moins telle que je la recréais – descendre de la voiture et se pencher pour les étreindre. Et, derrière elle, la silhouette imprécise d'un inconnu qui descendait de voiture avec nonchalance.

— Et ensuite, que s'est-il passé ? ai-je enfin demandé.

— Rien, répondit Grizelda d'un ton brusque. Qu'aurait-il pu se passer ? Elle l'avait épousé et il avait le contrat de mariage pour le prouver. C'était notre nouveau maître, le beau-père des enfants. Nous ne pouvions qu'accepter la chose.

— Mais vous ne l'aimiez pas, dis-je tranquillement, car elle semblait ne rien vouloir ajouter.

— Je l'ai détesté sitôt que je l'ai vu, admit-elle d'une voix sourde mais véhémence.

— Vous deviez bien avoir une raison, la relançai-je après un autre silence.

Grizelda changea de position et s'adossa contre le mur. Elle sembla se détendre tout à coup, comme si elle était soulagée de pouvoir parler ouvertement à un inconnu qui l'écoutait avec sympathie.

— C'est bien là l'ennui : je n'avais aucune raison de détester Eudo Colet, mis à part une méfiance instinctive. Dès le premier instant, quelque chose en lui m'a soufflé qu'il était d'ascendance paysanne. Oh ! le jeune homme avait belle apparence dans les riches vêtements que, sans aucun doute, Rosamund lui avait offerts. Mais il s'y sentait mal à l'aise. Il n'avait pas l'habitude de tels raffinements et se pavanait, alors qu'un gentleman, habitué depuis toujours à porter une mise élégante, n'y aurait pas songé. Même chose quand il montait à cheval. Bien entendu, il tenait dessus mais il avait la main lourde sur la bride et le mors blessait la bouche de sa monture. Il devait être accoutumé à des chevaux plus robustes, des bêtes de somme, et les superbes chevaux de l'écurie de Rosamund le déconcertaient.

— Vous le voyiez comme un intrigant qui en voulait à la fortune de votre cousine ?

— Exactement. Comment aurais-je pu le considérer autrement ? D'autant que ni Rosamund ni lui ne parlaient jamais de sa jeunesse à lui, de ce qu'il avait fait avant qu'ils se connaissent. Qui était-il ? D'où venait-il ? Ils partageaient jalousement ce secret. Je te l'ai déjà dit, maître Cozin lui-même n'a rien pu découvrir sur ses antécédents, bien qu'il ait dépêché deux domestiques à Londres pour mener l'enquête. Rosamund était hors d'elle, furieuse quand elle l'apprit, et ce fut l'origine d'une brouille de plusieurs mois entre eux. Mais elle avait besoin de Thomas pour gérer ses affaires et, quand elle fut assurée qu'il avait fait chou blanc, elle lui a pardonné.

— Et le frère de maître Cozin, le notaire ? A-t-il lui aussi mené des recherches ?

— C'est bien possible. Pour ma part, je pense que c'est probable, mais je ne l'ai jamais entendu dire. Rosamund ne se confiait plus à moi. Je crains d'avoir montré trop ouvertement mon aversion pour Eudo. Je pensais à part moi qu'elle aurait souhaité que je les quitte et revienne vivre ici mais je lui étais trop utile auprès de ses enfants. Tant que j'étais là pour prendre

soin d'eux, elle n'avait pas à se casser la tête à leur sujet et elle disposait librement de son temps. Avec son mari.

— Et entre eux deux, comment ça se passait-il ?

— Au début, tout alla pour le mieux. Elle en était folle, murmura Grizelda rougissante. Eudo Colet lui donnait... ce qu'elle attendait d'un homme. Il lui fournissait... ce dont nous parlions. De ce point de vue, il était tout ce que Henry Skelton n'était pas. Mais avec le temps, les désaccords naquirent entre eux. Car, à mon avis, elle était beaucoup plus éprise de lui qu'il ne l'était d'elle, ce qui confirma mes soupçons : il l'avait épousée pour son argent. Dans ces conditions, il était naturel que ses yeux s'égarèrent parfois sur d'autres femmes. Mais je ne crois pas qu'il l'ait impudemment trompée, ajouta Grizelda à contrecœur.

— Et les enfants ? Était-il gentil avec eux ?

— Ni gentil ni méchant, dit-elle en haussant les épaules. Quand il était forcé de s'apercevoir de leur présence, il était poli mais, tout comme Rosamund d'ailleurs, la plupart du temps, il les ignorait. Dans la mesure où je suffisais aux besoins de Mary et d'Andrew, il n'y avait pas de raisons pour que leur mère et Eudo aient grand-chose à voir avec eux.

Ce fut alors que j'intervins pour poser une question suscitée par un souvenir tenace.

— À quoi ressemble-t-il, cet Eudo Colet ?

Grizelda prit tout son temps avant de me répondre :

— Les cheveux sombres et le teint bistre. Les yeux noisette, un nez légèrement crochu, des lèvres pleines, une barbe brun foncé, très foisonnante. Il est d'un an plus jeune que Rosamund et de cinq ans plus jeune que moi.

— Alors, je l'ai vu ! m'exclamai-je, triomphant. Hier, au début de l'après-midi. Je revenais en ville après avoir mangé mon dîner en contrebas du quai de St Peter lorsque j'ai rencontré un cavalier près de l'hôpital des lépreux. Il montait un alezan qu'il conduisait maladroitement. Un homme barbu, richement vêtu.

— Eudo, certainement, acquiesça Grizelda. Où allait-il ?

— Nous ne nous sommes pas parlé. Il descendait la colline et se dirigeait vers le pont.

— Alors, il retournait à son logis actuel. Depuis qu'il a quitté la maison, après le meurtre des enfants, il séjourne chez Agatha Tenter et sa mère.

— C'est ce que Jacinta m'avait dit. Le fait lui paraît important.

— Important ? répéta Grizelda qui redressa la tête. En quoi serait-ce important ?

— Sur ce point, elle ne s'est pas expliquée davantage mais je crois deviner qu'elle soupçonne une forme d'affection entre maître Colet et Agatha Tenter. Vous avez dit vous-même qu'il avait l'œil baladeur. N'aurait-il pu s'attarder sur la cuisinière ? Après tout, ils ont vécu nuit et jour sous le même toit.

Grizelda se mordilla la lèvre.

— Je n'ai jamais remarqué une attirance de ce genre, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'ait pu exister. Agatha n'a qu'un an de plus que moi et elle n'est pas encore gâteuse ! fit-elle en coulant vers moi un regard malicieux et tout à fait consciente d'aller à la pêche aux compliments. C'est aussi une belle femme, pour qui aime les cheveux roux et les silhouettes plantureuses.

Je me contentai de hocher la tête et de sourire. Pourtant, et je n'oserais affirmer que c'était tout à fait par hasard, je me rapprochai un tantinet de Grizelda sur le banc. Elle tressaillit mais ne fit aucune tentative pour rétablir une distance entre nous.

— Je vous ai fait perdre le fil de votre récit avec toutes mes interruptions, m'excusai-je. Votre cousine est morte en couches, m'avez-vous dit, et les choses ont dû bien changer.

— Oh ! oui ! Rosamund s'était aperçue qu'elle était enceinte en février dernier et le bébé était attendu pour la Saint-Martin environ. Curieusement, ses deux premières grossesses avaient été pénibles mais la naissance d'Andrew comme celle de Mary furent faciles. Pour son troisième enfant, ce fut l'inverse. Elle le porta gaillardement et joyeusement pendant les neuf mois, en compagnie d'un Eudo empressé, qui ne la quittait pas des yeux. Rendons-lui justice, je n'ai jamais vu un homme aussi ravi à l'idée de devenir père ; sans pouvoir me défaire de l'idée qu'il voyait l'enfant à venir comme un moyen d'étouffer les rumeurs et les commérages qui, après deux ans, allaient encore bon train à son sujet. Et puis, pour finir, tout se gâta, et il perdit non

seulement son fils mais aussi sa femme. Toutefois, conclut Grizelda, cynique, la mort de Rosamund faisait de lui un homme très riche.

— Pas plus qu’il ne l’était quand il l’avait épousée, devenant ainsi son seigneur et maître, fis-je observer.

Grizelda plissa le nez.

— Je ne crois pas qu’il avait bien réalisé jusqu’alors que tout ce qu’elle avait était à lui ; pour moi, c’était une autre preuve de sa naissance roturière. Il se laissait trop aisément impressionner par le pouvoir de l’argent et par des gens tels que les hommes de loi. En revanche, après la mort de Rosamund, tout changea. Il commença à prendre conscience de sa fortune.

Les traits amènes de Grizelda s’étaient durcis.

— Malheureusement pour lui, l’association entre Sir Jasper et Thomas Cozin s’était légalement dissoute à la mort du premier. Toutefois, par pure bonté d’âme, Thomas avait continué de partager les bénéfices de l’entreprise avec la fille de son vieil ami. Mais, à peine les funérailles célébrées et Rosamund conduite en sa dernière demeure, Thomas annonça qu’il avait l’intention de mettre fin à cette pratique. Dès lors, acheva Grizelda en baissant la voix jusqu’au murmure, je commençai à m’inquiéter pour la sécurité des petits dont j’avais la charge.

CHAPITRE VII

Le soleil était haut dans le ciel à présent et les ombres qui couraient sur le sol de terre battue raccourcissaient au fur et à mesure qu'il approchait du zénith. Il faisait chaud, trop chaud pour le début d'avril ; l'expérience m'avait enseigné que la chaleur précoce présageait souvent un été humide et frisquet. J'avais faim ; l'heure du dîner était largement passée, mais j'étais beaucoup trop impatient d'entendre la fin du récit de Grizelda pour l'interrompre en réclamant à manger. Par chance, elle y pensa d'elle-même. S'étant levée, elle défripa sa jupe de brocatelle bleue, celle qu'elle portait la veille, et déclara avec autorité :

— Il est l'heure de dîner. Je peux t'offrir du pain et du fromage, des pommes et des gâteaux d'avoine. Et bien sûr, de la bière, ma bière pour laquelle tu sembles avoir un penchant.

J'acceptai tout avec enthousiasme, excepté la bière. Grizelda brassait un breuvage très fort et j'en avais assez bu. Ma tête commençait à tourner. Elle remplit pour moi un gobelet d'eau à la barrique située à l'extérieur, près de la porte du cottage, puis proposa que nous aussi, nous nous installions dehors pour profiter du soleil. Assis sur le banc de pierre qui courait sur la longueur du mur orienté au midi, nous mangeâmes l'excellent pain que Grizelda cuisait et parfumait de graines de nielle, du fromage, fabriqué par ses soins avec le lait de sa vache, des gâteaux d'avoine sucrés au miel et des petites pommes flétries de la récolte de l'automne dernier que lui avait données un voisin. L'eau de pluie de la barrique était froide et rafraîchissante ; pendant les périodes de sécheresse, me dit-elle, quand sa réserve s'épuisait, elle était obligée d'aller tirer son eau dans la rivière, avec un seau.

— Un sacré travail, commenta-t-elle avec une petite grimace. Mais, heureusement, je suis robuste. Et j'ai de la chance : depuis

mon retour au cottage en janvier, je n'ai eu à le faire que deux fois.

— Je vous promets de remplir la barrique à ras bord avant de partir. C'est bien le moins que je puisse faire pour vous remercier de votre patience.

— C'est un plaisir pour moi, répondit-elle. Vois-tu, ça me soulage de pouvoir parler de ces événements à quelqu'un qui ne connaît ni les protagonistes, ni leur histoire et qui, de ce fait, n'expose pas sa théorie personnelle, ce qui m'écarterait de mes propres pensées quand je raconte. Cela m'aide à me remémorer avec plus de clarté comment les épisodes se sont déroulés.

Le dîner terminé, baignés par la gloire tranquille du matin, nous contemplâmes un moment en silence l'herbe printanière émaillée de primevères et les arbres de la forêt qui frissonnaient dans la brise avec un petit bruit de pluie. Puis je lui demandai de reprendre, de m'expliquer pourquoi elle avait été si inquiète pour la sécurité des enfants après la mort de leur mère.

Grizelda baissa les yeux et contempla ses mains, longues, fortes et habiles, des mains laborieuses, posées l'une sur l'autre dans son giron. Après un moment de réflexion, elle redressa la tête et, regardant droit devant elle, elle parla :

— Je pense que c'est le testament de Sir Henry Skelton qui m'avait mise mal à l'aise. J'étais à Londres avec Rosamund et son père quand il fut établi au printemps 1469, juste avant que Sir Henry parte combattre les rebelles dans le Nord.

« C'est Sir Jasper qui insista pour que des dispositions soient prises en faveur de Rosamund et des enfants, au cas où son gendre disparaîtrait, et pour que les volontés de Sir Henry soient fixées par écrit devant témoin. Sir Jasper déclara qu'il avait vu trop de litiges qui ne profitaient à personne si ce n'est aux hommes de loi, faute de preuves écrites de l'intention des donateurs. Le manoir dans le Yorkshire reviendrait naturellement au fils aîné de Sir Henry, mais ce dernier, extrêmement riche, avait assez d'argent en réserve pour Andrew et pour Mary qui, à l'époque, n'était pas encore née. Sir Jasper a fait venir Oliver Cozin d'Exeter pour qu'il représente Rosamund pendant tous les chipotages légaux ; et, crois-moi, ils ont duré longtemps.

« Pour finir, cependant, il fut convenu que les revenus des différentes entreprises dans lesquelles Sir Henry avait des participations subviendraient aux besoins des enfants du second mariage. Mais maître Cozin n'en était pas satisfait et désirait beaucoup conserver une somme aussi considérable dans la famille de son client. Supposons, a-t-il dit, que les enfants meurent avant Lady Skelton, l'un ou l'autre ou les deux. Que va-t-il se passer dans ce cas ? Pourquoi l'argent reviendrait-il à leur demi-frère qui est déjà abondamment pourvu ? L'argent placé sur Andrew et sur l'enfant attendu devait revenir à Rosamund ou – l'esprit des hommes de loi étant si tortueux qu'ils prévoient toutes les éventualités – si elle mourait avant eux et qu'eux mouraient encore mineurs, à son parent le plus proche. Et après beaucoup de chicaneries juridiques encore, il gagna la bataille. Cette disposition fut introduite dans le testament de Sir Henry.

— Une clause qui doit comporter bien des dangers cachés, dis-je. À mon avis, tout au moins.

— Au mien également, affirma Grizelda avec un sourire amer. Mais ceci, maître colporteur, c'est parce que nous sommes des gens simples, nous qui vivons parmi d'autres gens simples et sommes accoutumés à leurs défauts. Nous comprenons l'avidité et la cupidité de nos frères humains. Mais si tu es un notaire qui vit dans la tour d'ivoire de la loi, obsédé par les dommages, les malversations et autres pratiques semblables, quelle possibilité as-tu de comprendre ce qui se passe dans le monde autour de toi ? D'après ses propres lumières, maître Oliver Cozin a bien agi pour son client, et Sir Jasper était fort content. Un soir, au souper, il s'est vanté devant nous tous que personne dans le royaume, pas même le roi, n'avait un notaire aussi habile que le sien.

« Et, pour reconnaître à Sir Jasper et à maître Cozin leur dû, je suppose que ni l'un ni l'autre ne pourraient être blâmés de ne pas avoir prévu le mariage de Rosamund avec un homme tel qu'Eudo Colet. Car je n'ai pas besoin de te faire observer, maître colporteur, qu'une fois Rosamund décédée, seule l'existence des enfants se dressait entre lui et un ajout très substantiel à sa fortune.

— Je vous ai dit hier que je m'appelle Roger, l'interrompis-je. À présent que nous nous connaissons mieux, peut-être pourriez-vous utiliser mon prénom.

— Très bien, dit-elle avec un sourire, à condition que tu promettes de m'appeler Grizelda.

— Tu as ma parole ! Voilà qui est bien ! Mais, dis-moi, Grizelda, étais-tu en train de me faire entendre que tu soupçonnes Eudo Colet de meurtre ?

Elle haussa les épaules et ouvrit tout grand les mains :

— Il était le seul à qui leur mort profiterait. Et comme je te l'ai expliqué déjà, il était devenu beaucoup plus avide depuis la mort de Rosamund. L'argent pour l'argent, ça commençait à l'exciter !

— Mais... dis-je en hésitant, peu désireux de charger un homme d'un crime si horrible sans avoir plus de preuves de sa culpabilité qu'il ne m'en avait été donné jusque-là, il semble que rien ne vienne à l'appui de cette accusation de meurtre. À moins que tu n'adhères à l'accusation de sorcellerie portée par Jacinta.

J'avalai une longue gorgée d'eau pour évacuer de mon cerveau les brumes de la bière qui s'y seraient attardées.

— Parle-moi du jour où ils disparurent, repris-je. Dis-moi tout ce que tu te rappelles.

Grizelda renversa la tête contre le mur du cottage et ferma les yeux pour les protéger du soleil.

— Eudo Colet et moi ne nous sommes jamais entendus. Il n'a pas pu ignorer un instant l'aversion que je lui portais ; de même Rosamund, dont les sentiments pour moi se sont nettement refroidis. Notre intimité s'est envolée et nous sommes devenues comme des étrangères l'une envers l'autre. Mais je t'ai déjà raconté tout ça. Après la mort de ma cousine, la maisonnée était dans le désarroi, tu l'imagines facilement, pourtant une fois le premier choc passé, maître Colet a clairement exprimé son désir que nous demeurions tous dans la maison. En ce qui me concerne, il se serait volontiers débarrassé de ma personne s'il l'avait pu, mais Andrew et Mary étaient trop attachés à moi, et lui n'avait pas d'affection pour eux. Je lui étais encore utile ; et

moi-même, je m'étais juré que rien ne me ferait abandonner mes trésors.

« Les choses pourtant ne cessaient d'empirer entre nous. Maître Colet et moi avons eu des discussions terribles à propos des enfants. Plus d'une fois, j'ai dû les protéger de son courroux car – elle soupira – je ne peux nier qu'ils étaient souvent très impertinents à son égard. Ils ne l'aimaient pas plus que moi ; ils avaient toujours été très désobéissants et se moquaient bien de ses ordres. Du vivant de Rosamund, il ne s'en souciait pas trop, il estimait que c'était à elle de les dresser. Mais ensuite, il n'y avait plus que moi entre lui et leur... je crains de ne pouvoir le dire autrement : leur méchanceté. Mais je savais à quel point ils étaient malheureux, combien leur mère leur manquait, et je les défendais de mon mieux, souvent en faisant dévier sur moi la colère de maître Colet, jusqu'à ce qu'il ait eu le temps de s'apaiser un peu.

« Noël menaçait d'être une époque difficile, mais une sorte de trêve prévalut entre nous tous, si bien que les fêtes, qui arrivèrent très vite après la mort de Rosamund, ne furent pas gâchées. Cependant une fois passée la fête des Rois, une fois que les pluies et les vents cinglants de janvier nous eurent condamnés à nous claquemurer dans la maison, ce fut comme si toutes les rancunes que nous avions tues et qui s'étaient aigries pendant la Nativité explosaient et vomissaient, telle la plaie d'un lépreux qui se déchire.

« C'était un vendredi, au milieu du mois, et j'étais allée prier au prieuré. Je me souviens qu'il se mit à neiger doucement quand je rentrai chez nous. J'avais faim, et très envie de mon petit déjeuner. Sitôt dans la maison, j'ai entendu des voix furieuses qui venaient de la grande salle de l'étage ; Eudo Colet rugissait et les enfants hurlaient de peur. Blotties au pied de l'escalier, hagardes, Bridget et Agatha se demandaient si elles devaient ou non intervenir.

« Je les ai bousculées et me suis précipitée en haut comme une furie. Oui ! je l'admets volontiers, c'était de la folie de ma part ; j'aurais dû reprendre mon sang-froid avant de m'attaquer à maître Colet. Je ne me rappelle plus aujourd'hui avec précision ce que nous nous sommes dit, mais c'était assez pour

me faire sentir que je ne pouvais rester une heure de plus dans cette maison. J'ai crié à Bridget de courir chercher Jack Carter car j'avais immédiatement besoin de ses services. Puis j'ai fait ma malle même si déjà, avec les enfants accrochés à ma jupe qui m'implorait de ne pas partir, je regrettais ma décision hâtive. Mais c'était trop tard. Eudo Colet ne m'aurait jamais autorisée à rester dans la maison, l'aurais-je vraiment voulu.

« À ce moment-là, Bridget était revenue avec Jack et son chariot, et le calme s'était fait. Mary et Andrew avaient épuisé leurs larmes. À la façon impitoyable qu'ont les enfants de dédaigner leurs chagrins comme ceux de leurs aînés, ils s'étaient mis à jouer ensemble et semblaient presque heureux. Jack Carter descendit ma malle et la hissa sur son chariot. Après avoir fait mes adieux à Agatha et à Bridget, je suis montée près de lui et il m'a conduite... jusqu'ici.

Elle eut un sourire désabusé.

— J'allais dire chez moi, mais après tant d'années, ce n'était plus chez moi. Juste un toit et quatre murs pour m'abriter.

— Et ce fut la dernière fois que tu as vu les enfants ? demandai-je le plus doucement possible car je sentais sa détresse et ne voulais pas l'éprouver plus qu'il n'était besoin.

Elle fit signe que oui et un bon moment passa avant qu'elle fût assez sûre de sa voix pour reprendre :

— La nouvelle que Mary et Andrew avaient disparu m'est parvenue le lendemain. Agatha Tenter m'a fait porter un mot par Jack Carter qui devait revenir par ici. Je lui ai aussitôt demandé de me conduire à Totnes quand il repartirait pour savoir par moi-même ce qui s'était vraiment passé.

— Qu'as-tu découvert ? demandai-je en prenant machinalement la dernière pomme dans laquelle je mordis.

— La maison était sens dessus dessous, comme on aurait pu s'y attendre. Agatha éperdue et blafarde, Bridget pleurant toutes les larmes de son corps. La ville aussi était en ébullition. La moitié de la population battait la campagne à la recherche des enfants ; l'autre se bousculait dans la grande salle et devant la porte, donnant maints conseils et posant mille questions. Du moins, c'est ce qui me sembla. Robert Broughton, le maire, était

là, ainsi que maître Thomas et un huissier qui était descendu du château pour se joindre à l'enquête.

— Quel a été le résultat de toutes ces recherches ? Ton amie Jacinta m'a dit que maître Colet n'était pas chez lui quand les enfants ont disparu, qu'il était chez Thomas Cozin qui, probablement, s'est porté garant pour lui.

Avec une réticence manifeste, Grizelda acquiesça.

— C'est exact. Apparemment, il était sorti aussitôt après le petit déjeuner, et Bridget et Agatha ont juré toutes les deux qu'à ce moment-là les enfants étaient encore à l'étage. Elles ont juré aussi que ni Andrew ni Mary n'avaient pu sortir sans que l'une d'elles les ait vus. Bridget faisait la poussière et cirait la grande salle du rez-de-chaussée, et Agatha était à la cuisine où elle préparait les légumes et la viande pour le dîner. Malgré le froid, elle avait laissé la porte grande ouverte pour évacuer la vapeur des marmites d'eau bouillante. Elle avait donc, et pratiquement tout le temps, sous les yeux la cour intérieure, jusqu'à ce que Bridget vienne en courant lui dire que Mary et Andrew étaient introuvables. Le maître était rentré, il avait fait appeler les petits mais ceux-ci avaient disparu. Elles les ont cherchés dans les réserves, dans les chambres au-dessus de la cuisine, dans la cour extérieure, l'écurie, partout... En pure perte.

« Au début, évidemment, elles se sont dit qu'il devait y avoir une explication simple ; que les enfants s'étaient trouvé une cachette à laquelle personne n'avait songé ou qu'ils s'étaient mis en tête d'effrayer leur beau-père pour se venger de ses scènes comme celle du matin même. Mais, au fur et à mesure que les heures passaient sans qu'ils se montrent, la frayeur grandissait et se muait en panique. Des équipes de voisins ont fouillé les rues et les bâtiments de la ville et, jusqu'à la tombée du jour, la campagne environnante. Au moment où je suis arrivée avec Jack Carter, une nuit s'était écoulée depuis la disparition des enfants et tout le monde commençait à redouter qu'il leur soit arrivé malheur. Les hors-la-loi ravageaient les environs depuis plusieurs semaines. Ils avaient déjà enlevé un enfant au cours d'une de leurs incursions. Comme tu le sais, ça leur arrive. Ils utilisent leurs captifs comme des esclaves et les traînent avec

eux quand ils se déplacent de district en district. Ils sont capables de toutes les infamies.

— Mais, dans le cas présent, ils ont tué leurs victimes. Du moins, c'est ce qui semble.

Grizelda me jeta un coup d'œil aigu. Quand elle tourna la tête, le soleil éclaira le côté droit de son visage, faisant ressortir la fine cicatrice blanche qui descendait de ses sourcils jusqu'à sa joue.

— Tu parles comme si tu avais des doutes sur le sort fait aux enfants, me lança-t-elle d'un ton accusateur.

— N'en as-tu pas toi-même ? ripostai-je. Les gens de Totnes en sont-ils tellement sûrs ?

Elle se mordit la lèvre et son regard se perdit au-delà de la clairière, là où les troncs de hêtres brillaient sous le soleil qui les bigarrait d'argent.

— Je ne peux le nier, répondit-elle, si bas que je dus tendre le cou pour l'entendre, c'était une sacrée chance pour Eudo Colet que les enfants aient été tués comme ils le furent si vite après le décès de leur mère car, avec leur mort, il héritait de l'argent que leur avait légué Sir Henry. Et je n'étais pas la seule dont les soupçons furent éveillés. Nombreux sont ceux qui ont poursuivi longtemps des investigations poussées dans l'espoir de prouver sa culpabilité. Mais, à leur immense déception, j'imagine, ils ont été dans l'incapacité d'ébranler les témoignages d'Agatha et de Bridget. Aucun des vieux amis de Sir Jasper n'appréciait maître Colet et, en ville, il n'était pas non plus populaire. En fait, je pense ne pas être injuste envers lui en te confiant n'avoir jamais entendu dire du bien de lui. Pourtant — Grizelda étendit les mains dans un geste d'impuissance —, rien ne peut être retenu contre lui. Agatha et Bridget ont fermement maintenu qu'il ne pouvait être en rien responsable de la disparition des enfants. Ils étaient en haut quand il avait quitté la maison pour se rendre chez maître Cozin et s'étaient évanouis avant le moment où il rentra. Faute de preuves du contraire, le shérif venu d'Exeter pour mener l'enquête a été contraint de l'innocenter.

— Et personne n'a pensé qu'il aurait pu y avoir collusion soit avec la cuisinière, soit avec la servante ?

— Sans doute que si, repartit Grizelda après un instant de réflexion. Mais, là encore, il n’y avait aucune preuve pour étayer cette hypothèse. Personne n’avait jamais rapproché dans une intention maligne son nom et celui d’une de ces femmes. Et pour être honnête, Roger, je ne crois pas qu’il aurait trouvé Agatha ou Bridget à son goût. Il était plutôt porté sur les jeunes et jolies filles. Bridget est encore jeune mais n’a jamais été jolie, et Agatha est plus vieille que moi de trois ans. De plus, après que l’on eut découvert les corps des enfants au bord de la Harbourne six semaines plus tard, pratiquement tout le monde était convaincu qu’ils avaient été assassinés par les hors-la-loi. Ce qui fut aussi le verdict du coroner.

Je me caressai pensivement le menton avant de rétorquer :

— Conclusion : bien que la cuisinière et la servante aient affirmé que les enfants n’avaient pu quitter la maison à leur insu, ils avaient d’une manière ou d’une autre réussi à le faire.

— Oui, mais vivants, et sans le secours d’Eudo Colet. Si peu disposés qu’étaient la plupart des gens à admettre qu’il n’avait rien à voir dans leur disparition, on finit généralement par conclure que, par suite de leur dispute avec leur beau-père, Andrew et Mary avaient décidé de s’échapper, s’étaient arrangés pour filer sans être vus, avaient fui dans la forêt où ils se perdirent et furent enlevés par les hors-la-loi.

— Mais pourquoi ceux-ci les auraient-ils tués ? demandai-je.

— Peut-être qu’au bout d’un certain temps, mes chéris ont cru pouvoir faire une tentative d’évasion, dit Grizelda dont les yeux s’emplirent de larmes. Ils n’étaient pas commodes à tenir, ces deux petits vauriens ! Ils étaient énergiques et courageux, surtout Andrew.

— Pour parler clair, dis-je en fronçant les sourcils, tu es certaine que maître Eudo Colet n’a rien à voir avec la mort de tes jeunes cousins. C’est bien cela ?

Le silence s’étira entre nous. Au bout d’un long moment, elle acquiesça :

— Je pense que oui. Il faut bien que j’en juge ainsi, tu ne crois pas ? Il n’y a pas d’autre conclusion à laquelle je puisse arriver.

Je ne répondis pas tout de suite mais, au bout d’un moment, je dis prudemment :

— Il peut y avoir une autre explication à laquelle personne n’a songé jusqu’à présent.

J’hésitai avant d’ajouter :

— Ces dernières années, je suis venu à bout de quelques énigmes que d’autres considéraient comme inextricables. Je suis peut-être en mesure de découvrir du nouveau dans cette affaire. Si tu le désires...

Surprise, mon interlocutrice esquissa un sourire incertain, comme si elle avait peine à prendre au sérieux mes prétentions.

— Je ne voudrais pas te créer d’ennuis, protesta-t-elle. Tu voulais reprendre la route demain.

— J’ai gagné beaucoup d’argent à Totnes, dis-je en secouant la tête, assez pour pouvoir vivre plusieurs semaines avant d’avoir à regarnir ma balle. Et, je te l’ai dit, Oliver Cozin s’est offert à m’héberger dans la demeure de maître Colet jusqu’à son départ pour Exeter, samedi. Je pense pour ma part qu’il sera enchanté que j’y demeure aussi longtemps qu’il me plaira. Il semble que le mari de ta cousine ne trouve ni acheteur ni locataire pour cette demeure. Sais-tu pourquoi ? Moi, je crois connaître la raison.

— Bien sûr, admit Grizelda. Les rumeurs de sorcellerie traînent toujours dans la ville. Des gens comme Jacinta, de la taverne du château, sont persuadés qu’Eudo Colet est coupable d’un pacte avec le Diable. Comment leur en vouloir alors que les événements l’ont si bien servi ? La mort des enfants a suivi avec tant d’à-propos celle de leur mère... C’est pour ça qu’il a renvoyé les domestiques et fermé la maison et qu’il s’en est allé loger chez Dame Winifred et Agatha, sur l’autre rive du fleuve. Je ne serais pas surprise d’apprendre qu’il va quitter le district.

— D’après le notaire, ce n’est pas le cas. S’il faut en croire Oliver Cozin, il est en train de négocier pour le compte de maître Colet l’achat d’une nouvelle propriété dans les environs, bien qu’il n’ait pas mentionné exactement où.

Un croassement rauque retentit au-dessus de nos têtes. Une charogne dans le bec, un freux rejoignait son nid dans les arbres. Le soleil glissa sur son plumage noir de jais et frangea d’or ses ailes déployées. Grizelda suivit des yeux l’oiseau jusqu’à ce qu’il disparût puis ramena vers moi son attention.

— Ainsi, dit-elle enfin, Eudo Colet a l'intention de continuer à nous tourmenter. Je pensais qu'il allait s'éclipser et nous laisser pleurer en paix nos morts.

Elle releva le menton et ses mâchoires se contractèrent :

— Tu crois vraiment que quelque chose aurait échappé à notre vigilance à tous ? Et que toi, tu découvrirais ?

— Pour l'instant, je l'ignore, répondis-je. Mais je peux essayer, dans la mesure où j'ai ta bénédiction. Tu es la personne la plus concernée par ces disparitions, à la fois par les liens du sang et ceux de l'amitié. Si je poursuis, c'est toi qui seras la plus atteinte dans tes souvenirs.

Elle pencha la tête en arrière contre le mur et, les yeux fermés, elle réfléchit. Je n'essayai de la convaincre ni dans un sens ni dans l'autre ; la décision lui revenait, à elle seule. Mais j'attendais sa réponse, le souffle court, contrôlant mon ardente curiosité, mon flair de limier déjà tout excité à l'idée de la traque. J'étais si sûr que Dieu, une fois de plus, m'avait conduit selon Sa volonté, que je ne doutais pas vraiment de sa réponse.

Je ne fus pas déçu. Sans ouvrir les yeux, elle consentit :

— Très bien. Si tu peux découvrir du nouveau, tu as ma bénédiction. Mais, je te préviens, je pense que tu vas à l'échec.

Je me penchai en avant, les mains sur mes genoux :

— Peut-être. Mais vous êtes-vous jamais demandé, toi ou les autres, si maître Colet ne s'est pas entendu avec les hors-la-loi pour qu'ils volent les enfants et se débarrassent d'eux au bout d'un certain temps ? Ce sont aussi des choses qui arrivent. À Bristol, on vend toujours aux Irlandais les membres indésirables de la famille. On les vend comme esclaves, bien que l'État et l'Église aient interdit ce commerce il y a plus de deux cents ans.

Grizelda me regardait, horrifiée. Pourtant, elle objecta que le shérif ou quelqu'un d'autre avait certainement envisagé cette éventualité.

— Si quelqu'un l'a fait, on n'en a pas tenu compte à la fin. Car comment les hors-la-loi auraient-ils pu faire disparaître les enfants de la maison sans être vus ? Ou comment un rendez-vous aurait-il pu être arrangé entre les enfants et leurs ravisseurs sans la connivence de Mary et d'Andrew ? Et moi je

peux te dire que les gardiens des portes de la ville ont tous été questionnés avec minutie et aucun d'eux ne se souvient avoir vu deux jeunes enfants seuls. On n'a trouvé personne qui se souvienne avoir aperçu Mary ou Andrew dans ou hors les murs, ce matin-là.

— Mais ils sont sortis, d'une manière ou d'une autre !

Je posai la main sur la sienne, agrippée au bord du banc, et elle ne tenta pas de la libérer.

— Essaies-tu de me dissuader ? Est-ce que tu regrettes ta décision de me laisser poursuivre cette affaire ?

Elle me regarda droit dans les yeux, sourit et secoua la tête.

— Non. Je souhaite seulement que tu mesures les difficultés auxquelles tu vas t'affronter. Je ne voudrais pas que tu penses que les autres ont négligé leurs tâches et n'ont pas considéré avec l'attention voulue les hypothèses les moins probables.

Je souris.

— Autrement dit, tu essaies de mesurer ma vanité avant que je me ridiculise et doive admettre que je ne suis pas plus malin que mes aînés.

— Non ! Non ! protesta-t-elle. Je veux seulement dire que... Oh ! je ne sais plus ce que je veux dire. Tu m'embrouilles.

— Vraiment ? demandai-je en lui caressant la joue.

Elle avait la peau douce et lisse, bien qu'elle fût hâlée par le plein air. Puis, à ma grande surprise, autant qu'à la sienne, je me penchai et la baisai sur les lèvres.

CHAPITRE VIII

— Ceci, dis-je, le souffle court, pour te rendre le baiser que tu m’as donné hier matin.

— Moi ? Je t’ai embrassé ?

Ses yeux bruns étaient moqueurs mais je crus y déceler un soupçon de tendresse.

— Tu as raison, maintenant je m’en souviens. Quand nous nous sommes quittés, reconnut-elle en inclinant la tête comme pour me demander : Quelle réponse veux-tu que je fasse ?

Je n’avais pas de réponse à cette question inexprimée. Grizelda ne ressemblait à aucune des autres femmes que j’avais connues ou dont je m’étais cru amoureux. Jusqu’à présent, il s’était toujours agi de femmes plus jeunes que moi ; or, Grizelda affichait trente ans face à mes vingt-deux printemps et, pour la maturité, elle semblait une sibylle douée d’une sagesse sans âge.

De plus, je me sentais coupable car, à plusieurs reprises, Jacinta et Grizelda m’avaient parlé de Rosamund Colet, mourant en couches à la Saint-Martin, et je ne m’étais pas souvenu alors de ma jeune femme, Lillis, morte dans les mêmes conditions et vers la même époque. Nulle source intarissable de douleur, aucun souvenir cruel ne m’avait mis les larmes aux yeux ni serré la gorge. J’avais tout simplement oublié que j’étais moi aussi un homme dépossédé, demeuré seul avec un enfant sur lequel veiller. Profonde et soudaine, la honte m’envahit.

— Qu’y a-t-il ? demanda doucement Grizelda. Quelque chose te tourmente. Tu as l’air si malheureux tout à coup.

Je ne connaissais pas d’autre femme à laquelle, dans une telle circonstance, j’aurais répondu franchement. Avec Grizelda, il en alla autrement, je sentis que je pouvais lui dire la vérité. Elle m’écouta en silence, en s’écartant un peu de moi, mais sans desserrer l’étreinte de nos mains. Quand j’eus terminé ma confession, elle sourit.

— Ta conscience est trop sensible, mon ami. Personne n'est capable de contrôler ses pensées, pas même le plus discipliné, le plus saint d'entre nous. C'est la façon dont tu traduis ces pensées en actes qui importe et dont Dieu tiendra compte le Jour du Jugement. Ou le Diable, s'il nous arrive de nous retrouver devant lui.

Je me signai bien vite et, de nouveau, elle sourit.

— Tu es un homme bon, Roger. N'exige pas trop de toi-même. Nous devons tous, en certaines circonstances, nous accepter tels que nous sommes.

— Toi aussi ?

— Évidemment !

Elle parlait avec entrain mais le ton était un peu triste.

— Je me suis rendu compte il y a bien des années qu'être jalouse ou envieuse de ceux qui ont plus que moi n'est pas nécessairement un péché. Bien sûr, on m'avait dit que ces sentiments sont mauvais, mais qui le disait ? Ceux qui gardaient jalousement leurs biens et refusaient de partager. Une fois que j'eus compris ça, je fus capable de reconnaître que j'avais des défauts et je pus me condamner moins durement. Et pourtant, tu m'as dit hier que j'étais trop sévère envers moi. Alors, maintenant, c'est moi qui te dis la même chose. Tu n'aimais pas ta femme mais tu as fait de ton mieux pour elle. Tu l'as épousée quand elle était enceinte et je dirais que tu l'as rendue aussi heureuse que possible pendant les quelques mois de votre vie commune. Contente-toi de ça. C'est tout ce que Dieu a le droit d'exiger de toi.

Je la regardai du coin de l'œil, me demandant si j'allais la chicaner sur cette conclusion que tout homme d'Église aurait condamnée comme un blasphème, sachant néanmoins que, si je le faisais, je serais un hypocrite. N'avais-je pas moi aussi ruminé de telles idées parfois ? Aucun prêtre digne de ce nom n'aurait absous les discussions que j'avais avec Dieu et ma façon directe de L'aborder, sans passer par l'intermédiaire de la Vierge ou des saints. Grizelda et moi avions beaucoup d'idées en commun. Peut-être était-ce ce qui m'attirait vers elle.

Je me demandai silencieusement si une nouvelle avance de ma part serait la bienvenue. J'aurais tant aimé qu'elle cesse de

me faire sentir à quel point j'étais jeune et inexpérimenté. J'hésitai et le bon moment me passa sous le nez... Avec un bruit sourd, un projectile s'était abattu à mes pieds. Il aurait aussi bien pu me heurter le front. Ahuri, je ramassai un bout de bois épais et court, dépouillé de ses feuilles et taillé en arme de jet. Un copeau détaché de la branche m'aurait sans doute fait une méchante entaille s'il m'avait atteint. Je vis aussitôt mon assaillant, debout bien en vue de l'autre côté de la clairière. Le projectile à la main, je me levai d'un air menaçant. Innes, après m'avoir observé un instant avec défiance, entama une retraite stratégique dans les arbres.

— J't'ai vu l'embrasser ! cria-t-il. T'y touches plus ! C'est une mauvaise femme !

Les bras ballants, je m'avançai de quelques pas. Il recula encore un peu, attentif et prudent, ne sachant quelle était mon intention. Je démarrai si soudainement qu'il perdit de précieuses secondes avant de réaliser ce qui se passait, et si vite que je fus sur lui avant qu'il ait réellement pris sa course. Je le plaquai au sol, le tenant de force par les poignets pour qu'il ne puisse sortir son couteau.

— C'est la deuxième fois en deux jours que tu essaies de me blesser, l'accusai-je entre mes dents serrées. J'estime que tu me dois des comptes. Qu'en dis-tu ?

Il me regarda avec une haine dont j'étais assez perspicace pour savoir qu'elle s'adressait en fait à Grizelda.

— C'est une mauvaise femme ! répéta-t-il. Y touche pas.

En fait de réponse, je resserrai mon emprise sur ses poignets osseux en m'efforçant d'ignorer l'odeur de sueur, d'urine séchée et de terreau pourri qui, à distance rapprochée, était repoussante.

— Pourquoi calomnies-tu maîtresse Harbourne ? demandai-je.

— Lâche-le, Roger, intervint tranquillement Grizelda qui nous avait rejoints sans que je l'entende venir. Je te l'ai déjà dit : il est inoffensif.

— Je regrette, je ne suis pas d'accord, répondis-je vertement en reportant les yeux sur mon captif. Alors ? Qu'as-tu à dire pour ta défense ? J'attends.

— M'a foutu dehors d'chez moi, fut la réponse hargneuse, entre gémississement et vagissement. Tu m'fais mal aux poignets. J'suis pas bien fort. Si tu fais pas attention, tu m'les brises en deux.

Nullement apitoyé par ses jérémiades, je m'assis à califourchon sur lui, serrant les genoux contre ses hanches décharnées.

— Ce cottage appartient à maîtresse Harbourne qui t'a autorisé gracieusement à l'occuper jusqu'à ce qu'elle-même en ait besoin. Tu devrais la remercier. Lui dire ta gratitude pour les avantages accordés. Non ! Tu l'attaques et tu l'insultes !

Je me penchai plus près encore, affrontant vaillamment son haleine puante.

— Et maintenant, que ce soit clair entre nous ! Si j'entends dire encore une fois que tu as essayé de lui nuire — tu entends, une seule fois —, je te traque et je te rosse jusqu'à ce que tu sois à deux doigts d'en finir avec ta misérable existence.

Je me relevai, le libérant abruptement, et l'observai avec un mépris silencieux pendant qu'il se redressait avec peine et s'enfonçait dans le taillis sans un regard en arrière. Puis je me tournai vers Grizelda :

— Promets-moi de m'avertir s'il revient encore t'embêter.

Elle repartit vers son cottage.

— Tu es bien aimable, dit-elle, mais tu n'as pas à te faire de souci pour moi. Je suis parfaitement apte à veiller sur moi-même.

— Cet homme a un couteau, insistai-je, et il est plein de rancune envers toi. J'aimerais que tu m'autorises à envoyer un avis au shérif. Innes Woodsman n'est pas dangereux seulement pour toi ; il pourrait l'être pour d'autres.

Grizelda secoua résolument la tête.

— Non. Je te l'interdis. Tu me contrarierais beaucoup si tu t'y risquais. Dans l'idée d'Innes Woodsman, je lui ai fait du tort et je refuse d'ajouter à ça l'injure de le faire jeter en prison.

Je voulus protester mais elle s'irrita.

— Non. Je refuse d'en discuter avec toi. Sur ce point, je sais ce que j'ai à faire.

— Hier déjà, tu lui as donné sa dernière chance. Et regarde ce qu'il en fait !

— Roger, si tu tiens à notre amitié, plus un mot sur la question.

Je me rendis compte avec un pincement de cœur que l'entente qui régnait entre nous s'était dissipée et ne pourrait être restaurée. Il était près de midi ; le soleil brillait juste au-dessus de nos têtes et les ombres se réduisaient à presque rien. Il me fallait partir : qu'est-ce donc qui me retenait ici ? Je devais aller chez maître Cozin pour informer maître Oliver que j'acceptais son offre de loger dans la demeure d'Eudo Colet jusqu'à samedi, et plus encore s'il le souhaitait. Peut-être pourrais-je glaner près de lui quelque information si j'étais assez adroit pour introduire mon sujet sans l'effaroucher.

— Je dois partir, dis-je. Passe la nuit chez tes voisins aussi longtemps qu'ils le voudront bien, mais si tu restes chez toi, ferme les volets et verrouille ta porte.

Je me retins de dire que l'homme des bois m'inquiétait beaucoup plus que les hors-la-loi. Grizelda n'était pas d'humeur à l'accepter.

— Ai-je toujours ta permission d'enquêter sur la disparition des enfants ?

— Oui, mais je te répète qu'à mon avis tu cours à l'échec. Car, si pénible que ce soit de l'admettre, je ne crois pas qu'il reste la moindre chose à découvrir. La vérité se résume à tout ce que nous savons déjà. N'est-ce pas Guillaume d'Occam¹⁰ qui nous adjurait de nous livrer au plus petit nombre possible de suppositions quand nous essayons d'expliquer les choses ?

Avant de partir, je tins ma promesse et remplis à ras bord la barrique d'eau de Grizelda. Deux allers et retours de chez elle à la berge de la rivière, en renversant un minimum d'eau, c'était une fichue corvée, même pour l'homme vigoureux et musclé que

¹⁰ Logicien, philosophe et théologien anglais (v. 1285-v. 1349). Auteur d'un *Commentaire sur les sentences de Pierre Lombard* et d'une *Somme de toute logique*. (N.d.T.)

j'étais alors. Tout en trimballant mes seaux, je bénissais les pluies récentes qui avaient empli le fût aux trois quarts.

Sitôt ma tâche accomplie, je partis pour Totnes car le déplacement me prendrait une bonne heure. Mais les miles défilaient sans que je m'en aperçoive car mon esprit était entièrement mobilisé par les révélations de Grizelda. J'admiraïs beaucoup qu'elle ait cité Guillaume d'Occam ; j'avais le plus grand respect pour le vieux docteur *Singularis et Invincibilis* et pour son axiome, *entia non sunt multiplicanda*. Il n'en restait pas moins qu'en de nombreuses occasions j'avais trouvé que la plus simple hypothèse n'était pas nécessairement la bonne. Et Guillaume était dans la tombe depuis plus d'un siècle. Avec l'arrogance de la jeunesse, je décidai que la vie moderne et les hommes qu'elle engendrait étaient infiniment plus évolués et complexes que ce qu'il avait pu prévoir. Bien entendu, aujourd'hui je suis plus sage : je me rends compte que toutes les générations pensent de même.

À l'heure où je franchis la porte de l'Ouest, il faisait si chaud que j'ôtai mon pourpoint de cuir et mon chapeau. Rougeaud et pourvu d'énormes avant-bras nus jusqu'au coude, le gardien de la porte m'accueillit avec jovialité, comme un homme assuré d'une journée placide.

— Tout va bien, l'ami ? demandai-je.

— Tout va bien. Mais ne crois que c'est toujours ainsi. C'est plus souvent fracas et tracas.

— Je m'en doute, dis-je avec mon sourire le plus conciliant. Moi, je n'aurais pas la patience qu'il faut pour un boulot comme le tien.

Flatté, il était tout disposé à bavarder, histoire de chasser un moment l'ennui. La chance allait peut-être me sourire.

— Es-tu le gardien habituel de cette porte ?

— Le plus souvent.

Il s'arrêta, le temps de déloger de la pointe de sa langue les reliefs d'aliment coincés entre ses dents. Quand ce fut chose faite, il reprit :

— J'ai un adjoint pour quand je suis malade et pour les jours de fête, mais c'est un jeune gars naïf et pas trop malin. Alors, je suis de garde le plus possible.

— Tu étais sûrement là ce jour de janvier, quand les beaux-enfants de maître Eudo Colet se sont perdus.

Le gardien leva ses gros sourcils et me regarda d'un air narquois.

— Dis donc, t'as eu tôt fait de dénicher cette histoire ! Je jurerais t'avoir vu hier pour la première fois, quand t'as passé la porte à l'heure du dîner. Tu bavardais avec Tom, le toucheur de bestiaux. Je me rappelle m'être dit que je t'avais jamais vu dans notre coin. Tu es colporteur, si je me trompe pas. Qu'est-ce que t'as fait de ta balle ?

— Elle est là où je loge, répondis-je. Quant à l'histoire des enfants, je la tiens de Jacinta, de la taverne du château. J'ai soupé chez elle hier.

— Oh ! celle-là ! s'exclama le gardien en riant. Elle fourre son nez dans les affaires à tout le monde. C'est son métier qui veut ça, peut-être. Et son malotru de fils qui doit pas être un fameux compagnon. Un misérable, qu'a pas grand-chose à lui dire.

— Je l'ai à peine vu, mais tu as raison, il a l'air plutôt taciturne. Pour en revenir à Andrew et Mary Skelton, leur histoire m'a enfiévré l'imagination. Je suppose que tous les mystères...

— Y a pas de mystère, l'ami, m'interrompit mon interlocuteur, on connaît l'histoire. Les garnements se sont aventurés dans les bois et ils sont tombés dans les mains des hors-la-loi. Voilà toute l'histoire.

J'avais manifestement affaire à un homme que Guillaume d'Occam aurait approuvé.

— Pourtant, d'après la cuisinière, Agatha Tenter, et la servante, Bridget Praule, ils n'auraient pas pu sortir de la maison sans être vus. Mais je suis peut-être mal renseigné.

Le gardien éclata de rire et sa main énorme m'administra dans le dos une claque amicale.

— Elles ont dit ça pour se protéger, l'ami ! Mais qui va croire en la parole de filles écervelées ? Et aussi vrai que t'as le nez planté au milieu du visage et quoi que disent ces deux sottes, les enfants sont bien sortis. Sinon, on n'aurait pas retrouvé leurs corps sur les rives de la Harbourn six semaines plus tard.

— En tout cas, ils n'ont pas quitté la ville par cette porte, ou tu les aurais vus.

— Le fait est que je les ai pas vus. Mais ainsi que j'ai dit à tous les fouineurs civils qui sont venus enquêter, il y avait le nombre habituel de voitures qui entraient et sortaient ce jour-là, toutes bourrées de charges. Et comme je savais pas alors que quelque chose allait de travers, je les ai laissées toutes passer, une fois la taxe payée, sans fouiller les marchandises. Alors, qui peut dire si ces mêmes étaient pas ratatinés entre deux balles de drap qu'on transportait vers les quais ? Ou cachés sous une bâche ?

Le cœur battant, j'examinai sa réponse au problème. Il avait raison ; c'était une possibilité qu'on ne pouvait écarter à la légère, que Grizelda n'avait pas mentionnée, et qui ne m'était pas non plus venue à l'esprit, ce dont je n'étais pas fier. Nous nous étions tous les deux aveuglés en cherchant une explication plus dramatique ; elle à cause de sa haine pour Eudo Colet et moi à cause de mon désir de l'éblouir par mon intelligence.

— Tout de même, persistai-je, vous n'avez pas vu de vos yeux Andrew ou Mary Skelton ?

— Je te l'ai déjà dit, non ? lança le gardien impatienté. Et je peux te dire aussi qu'aucun des autres gardiens les a vus non plus, car on a tous été interrogés ensemble par le shérif au château, dans la salle de garde.

— Ces hommes auraient-ils quelque raison de mentir ? m'enquis-je.

Il me jeta un regard de pitié, comme si j'étais un imbécile, très agaçant mais inoffensif.

— Laquelle vois-tu ? Il n'y avait rien à gagner à nier.

— À moins d'être de mèche avec les hors-la-loi.

J'avais dit à mi-voix ce qui pour moi était une hypothèse, sûrement pas une accusation, mais, l'effet sur mon compagnon fut impressionnant. Sa poitrine se gonfla, atteignant près du double de son volume normal, et sa bonhomie fit place à la fureur. Son bras puissant m'empoigna les épaules.

— Maintenant, écoute-moi bien, colporteur ! Je connais ces hommes depuis toujours. Enfants, adultes, tous on a vécu ensemble. C'est tous des honnêtes gens, des bons citoyens de cette ville qui craignent Dieu, et moi, je laisserai jamais le

premier étranger venu insinuer le contraire sans lui froter les oreilles. Si tu tiens aux tiennes, répète surtout pas ce que t'as dit.

— Tu m'as mal compris, protestai-je vivement. Ce n'était pas ce que je voulais dire. J'étais seulement en train de débayer mon esprit des plus minces possibilités avant de chercher ailleurs une solution.

Le bras qui s'était abattu sur mon épaule desserra un peu son étreinte, sans me libérer toutefois, et le visage rubicond, à deux doigts du mien, n'avait rien perdu de sa hargne.

— Il y a pas de solution à trouver, colporteur. Elle est déjà là, évidente pour tout le monde. Ces deux enfants sont sortis de chez eux, puis de la ville d'une façon ou d'une autre, avec toute l'astuce que les gamins savent appliquer aux sottises. J'apprécie pas maître Eudo Colet plus qu'un autre mais on peut pas le tenir coupable d'un crime qu'il a pas commis seulement parce qu'on l'aime pas. Si c'était le cas, un grand nombre de mes relations et des tiennes, j'ose le dire, finiraient à la potence, à se balancer au bout d'une corde.

— Tu as raison, dis-je d'un ton cordial.

Sur ce, il finit par me relâcher et son visage se rasséréna. J'en profitai pour placer une nouvelle question.

— Tu as parlé de garnements, tout à l'heure, à propos des enfants. À moi, on me les a décrits comme des petits innocents, à deux doigts de la sainteté.

Le gardien rugit de rire :

— La sainteté, tu dis ! J'ai jamais connu d'enfant qui réponde à cette description et je pense que toi non plus. Non, pour ce que j'en ai vu, le jeune Andrew et sa sœur étaient pas meilleurs – pas pires, non plus, note bien – que tous les mômes de leur âge. Quoi qu'il en soit, pas des petits saints. Ceux qui t'ont raconté ça, ils t'ont pris pour un imbécile, mon garçon.

— La patronne de la taverne du château m'a décrit la fille comme un petit ange, et son frère comme à deux doigts de l'être, répondis-je en secouant la tête. Et j'aurais juré qu'elle pensait ce qu'elle disait. Bien sûr, j'avais quelque doute en me rappelant celui que j'étais à cet âge. Mais comme je me souvenais que maîtresse Cozin avait parlé de saints innocents, j'ai pensé que

Jacinta avait peut-être raison, après tout. Et maîtresse Harbourne était toute dévouée à ses petits protégés.

Le gardien me considérait à présent avec curiosité. Son animosité s'était dissipée et ses sourcils touffus étaient si remontés qu'il avait le front tout plissé.

— Sacré colporteur, va ! T'as pas chômé depuis ton arrivée, hein ? T'as fait connaissance avec la moitié de la ville, et cette affaire des jeunes Skelton, on dirait bien qu'elle te hante l'esprit. Mais Jacinta Jessard est une vieille femme larmoyante pour qui tous les bambins avec un brin de manières en plus que son fils disgracié sont des merveilles. Et maîtresse Cozin, c'est une dame douce et charmante qui pense du bien de tout le monde et surtout des enfants, quoiqu'elle ait trois jeunes friponnes auprès d'elle pour lui prouver le contraire. Quant à Grizelda Harbourne, évidemment qu'elle pense que ses chéris étaient parfaits. Du jour où ils sont nés, elle a été leur mère et leur père, car leur vraie mère avait pas de temps pour eux. Une fichue égoïste, Rosamund Crouchback. Rien dans la tête que son plaisir. Alors, que t'aies entendu que des éloges dans la bouche de Grizelda, c'est naturel. Mais, crois-moi, ils pouvaient être méchants et surnois quand l'envie leur en prenait. C'est pour ça que je dis qu'ils ont filé et quitté la ville d'une façon ou d'une autre ce jour-là. À ce que j'ai compris, ils s'étaient querellés avec maître Colet. Une méchante dispute, assez grave pour que maîtresse Harbourne ait quitté la maison, et c'est de ça qu'ils voulaient le punir. En disparaissant quelques heures pour qu'il se torture d'inquiétude. Ils pouvaient pas trouver mieux !

Je devais admettre que sa démonstration était pleine de bon sens mais j'aurais voulu la réfuter en insistant sur le fait qu'Eudo Colet avait bénéficié de la disparition opportune des enfants et du meurtre qui avait suivi. Je n'en eus pas le temps. Un groupe de garçons quasimodistes, qui avaient exercé leurs droits dans les districts environnants, passaient la porte, requérant l'attention du gardien. Lui les connaissait tous, c'était manifeste, et il avait hâte d'apprendre le résultat de leurs exploits. Ces joyeux drilles échangèrent force bourrades et sourires, coups de coude et clins d'œil triomphants quand le chef du groupe brandit une bourse de cuir où tintaient les pièces

données en échange par les femmes trop fières ou trop pudiques pour se plier aux gages demandés.

— Un beau butin pour la caisse du prieuré ! s'exclama le gardien.

Il était vain d'espérer récupérer son attention exclusive et je m'engageai dans High Street, m'arrêtai un instant pour jeter un coup d'œil à la porte d'entrée de la maison d'Eudo Colet puis je suivis la rue qui contourne le pilori jusqu'à ce que j'arrive à la demeure de Thomas Cozin, à l'ombre du prieuré de St Mary. Je frappai.

Comme la veille, la petite servante Jenny vint m'ouvrir mais la plus jeune fille de la maison n'était pas loin derrière, curieuse de l'identité du visiteur et de l'intérêt qu'il présentait pour elle. Elle sortit de la grande salle et, sitôt qu'elle me vit, elle sourit effrontément.

— Joan ! C'est le beau colporteur de tes rêves ! Et des tiens, Élisabeth ! hurla-t-elle dans l'escalier.

Je rougis et la servante la gronda :

— Vous feriez mieux de tenir votre langue, maîtresse Ursula ! Vos sœurs vont vous arracher la peau pour en faire des jarretelles si vous continuez à les provoquer comme ça !

— Je... je suis venu voir maître Oliver Cozin, bredouillai-je. Il se peut... peut-être qu'il m'attend. Est-il là ?

Jenny disparut dans la grande salle et je l'entendis monter à l'étage. Demeurés en tête à tête, Ursula Cozin et moi nous mesurions du regard, moi tout penaud, elle serrant très fort les lèvres pour s'arrêter de pouffer sans vergogne devant mon embarras. Le gardien avait raison, du moins à propos de cette gamine. La plus jeune fille de Thomas Cozin était indéniablement une coquine.

— Je ne mentais pas, vous savez, dit-elle avec insolence. Joan et Élisabeth trouvent que vous avez très belle allure. Ma mère aussi, j'en suis sûre, mais elle ne le dira jamais. Papa serait blessé : comme vous avez pu le constater, il n'est pas ce qu'on appelle un bel homme, mais on l'aime toutes tendrement.

Les yeux gris me dévisageaient toujours, sans dissimuler leur intérêt :

— Quand même, je pense que vous êtes très beau.

— Ursula, monte immédiatement ! Ta mère te demande.

La voix sèche d'Oliver Cozin précéda son apparition dans le couloir. Il attendit en silence que sa nièce, qui lui avait adressé une révérence très guindée, eut disparu avant de laisser son visage se détendre pour me sourire. Avec un hochement de tête indulgent mais sans commenter la scène, il me demanda simplement :

— Tu souhaites me voir, maître colporteur ?

— Je suis venu vous dire, Votre Honneur, que je suis prêt à demeurer dans la maison de maître Colet pour quelques jours encore, si cet arrangement est toujours à votre convenance. Jusqu'à samedi, certainement, puisque vous partez alors pour Exeter, et peut-être quelques jours de plus.

— Ah ! bon ! fit-il, et il semblait soulagé. Oui, je serais content que tu puisses le faire. Je dois rendre visite cet après-midi à maître Colet et il sera heureux de savoir que sa propriété est surveillée. Les hors-la-loi rôdaient encore la nuit dernière, semble-t-il, à proximité de Berry Pomeroy, si bien que je t'autorise à habiter la maison aussi longtemps que tu voudras. En ce qui nous concerne, mon client et moi, le plus longtemps sera le mieux.

Je rassemblai mon courage et déclarai :

— À une condition.

Le notaire parut surpris :

— Une condition ? Quelle condition ? demanda-t-il avec raideur, et je le sentais sur ses gardes.

— Que vous m'autorisiez à vous poser quelques questions, répondis-je.

CHAPITRE IX

— Des questions ! Quelles questions ?

Le ton d'Oliver Cozin était brusque. C'était un homme qui n'avait pas l'habitude d'être interrogé, surtout par les gens de mon espèce. D'habitude, il posait les questions et l'interlocuteur répondait. J'étais déterminé cependant à ne pas me laisser intimider. J'avais promis à Grizelda d'essayer de découvrir la vérité et j'entendais le faire.

— Je sais pourquoi maître Colet ne peut trouver de candidat désireux de louer ou d'acheter sa maison, déclarai-je. Rien n'a pu dissiper la peur que Mary et Andrew Skelton aient été subtilisés par quelque pratique de sorcellerie avant d'être assassinés par les hors-la-loi.

Il y eut un silence ; le notaire renifla puis, faisant écho aux propos du gardien, il proféra d'un ton méprisant :

— Je vois que tu as été très occupé, colporteur. Je ne pensais vraiment pas découvrir en toi... une commère. Tu me déçois.

Je sentais la rage monter dans ma poitrine et dus me faire violence pour répondre sans colère.

— Vous devez admettre, dis-je calmement, que les conditions de mon logement sont inhabituelles. Vous attendiez-vous à ce que je ne manifeste aucune curiosité ? Je suis aussi curieux que mon voisin, aussi curieux que vous le seriez dans une situation semblable.

Il semblait offensé mais, avant qu'il eût pu répondre à cette attaque directe, on entendit des pas approcher : maîtresse Joan, l'aînée des trois filles de Thomas Cozin, prenait le tournant de l'escalier et déboucha dans la grande salle. Elle esquissa une révérence et me lança un coup d'œil ravageur de ses yeux noisette, pailletés de vert, qu'ombrageaient de longs cils.

— Je suis désolée de vous déranger, mon oncle, mais mère m'envoie transmettre un message à Mag, qui est à la cuisine.

— C'est bien, mon enfant, dit Oliver qui laissa passer sa nièce en tenant courtoisement la porte ouverte.

Puis il la referma et se tourna vers moi.

— Il était normal, admit-il, que tu découvres les raisons de ma demande. Mais la chose étant faite, j'espérais que le sujet serait clos. Quel intérêt y a-t-il encore dans cette affaire ? Mon client, maître Colet, a été innocenté de toute complicité dans la disparition des enfants, qu'elle soit naturelle ou... surnaturelle. Alors, pourquoi soulèves-tu le sujet ?

— J'ai promis à maîtresse Harbourne de découvrir, dans la mesure de mes moyens, la vérité sur le meurtre des enfants dont elle avait la charge. Bien entendu, s'il reste quelque chose à mettre au jour.

Le notaire était à présent sérieusement contrarié. Son visage étroit se pétrifia, et ses yeux gris et froids étaient glacés quand il les fixa sur moi. Il s'apprêtait à ouvrir la bouche quand une autre diversion se présenta, en la personne de maîtresse Élisabeth, la seconde fille, qui descendait l'escalier en sautant sur ses pieds menus chaussés de cuir écarlate, sa robe de laine verte juste assez relevée pour révéler des chevilles joliment tournées.

— Eh bien, mademoiselle ? aboya son oncle. Que veux-tu ?

— J'ai... j'ai une commission pour Mag, à la cuisine.

— Ta mère a déjà chargé Joan de porter un message, il y a deux minutes.

— Ah ! s'exclama maîtresse Élisabeth, qui réfléchissait rapidement. Mère a oublié un détail important... C'est pour le pâté d'anguille du souper. Je suis chargée de transmettre un détail.

— Très bien ! soupira Oliver Cozin en tenant de nouveau la porte jusqu'à ce que sa nièce s'éloignât, ce qu'elle fit avec un mouvement de hanche provocant.

Heureusement, j'étais seul à pouvoir le remarquer. Très irrité, le notaire reprit son siège tandis que je faisais tourner gauchement mon chapeau entre mes mains.

— Puis-je savoir comment tu as fait la connaissance de Grizelda Harbourne ?

À peine l'avais-je renseigné sur ce point que la jeune Ursula survint en trombe sur la trace de ses sœurs, une mèche de cheveux châtons voltigeant hors de son bonnet de linon blanc. Par suite d'un laçage négligent, le corselet de sa robe de laine bleue était en partie ouvert.

— Auriez-vous vu Joan et Bess passer par ici, mon oncle ?

Puis, sentant que si elle s'attardait, l'agacement de son oncle constamment interrompu tomberait sur elle, Ursula me fit un clin d'œil éloquent, une façon silencieuse de me taquiner : « Je t'avais dit qu'elles t'aimaient ! » Enfin la demoiselle fila vers la porte qu'elle referma derrière elle.

— Franchement ! s'exclama le notaire, incapable de contenir plus longtemps son irritation. Je ne sais pas ce qui se passe dans cette maison aujourd'hui ! Il semble que tu aies un effet perturbant sur la famille de mon frère, colporteur. Allons, où en étions-nous ? Ah ! oui, je me souviens. Tu me disais comment tu avais fait la connaissance de Grizelda Harbourne. Donc, tu lui as promis de découvrir la vérité, c'est bien cela ? Mais tout le monde la connaît, la vérité, et je ne vois pas ce que maîtresse Harbourne peut espérer gagner en remuant ce borborygme. Le shérif a mené à l'époque une enquête en bonne et due forme. Les témoignages de Bridget Praule et d'Agatha Tenter, plus celui de mon frère, ont suffi pour laver maître Colet de toute accusation.

— Il est pourtant indéniable, insistai-je avec persévérance, que lui, et lui seul, bénéficierait de la mort des enfants, en raison du testament de Sir Henry Skelton que vous avez aidé à rédiger à l'instigation de Sir Jasper.

Le sang envahit le maigre visage.

— Es-tu en train de m'accuser de quelque indécatesse ? Cela passe les bornes ! Je parie que c'est aussi de Grizelda Harbourne que tu tiens ce renseignement. Il m'est impossible de discuter des affaires privées de mes clients et, même si je le pouvais, je ne le ferais pas. Je te prie de quitter immédiatement cette maison.

— Non, Oliver, attends !

Nous en étions au quatrième intermède lorsque Thomas Cozin en personne entra dans la grande salle et tira un second

fauteuil près de la table. Il me fit signe de m'asseoir sur le banc placé le long du mur d'en face.

— Je n'ai pu faire autrement que d'entendre la fin de votre conversation et Grizelda Harbourne a raison, Oliver, de se méfier d'Eudo Colet. Je me rends bien compte qu'il s'agit de ton client et que tu veilles soigneusement à ne rien dire contre lui, mais tu ne l'aimes pas plus que nous tous. L'homme est un intrigant, la chose est apparue avec évidence dès l'instant où Rosamund l'a ramené chez elle. Un mystère profond entoure son passé et nous n'avons jamais réussi à trouver qui il est réellement, ni d'où il sort. Rosamund a fait un mariage stupide ; nous le pensions tous bien que nous ne l'ayons pas dit. Que veux-tu savoir, colporteur ?

— S'agissant du domaine de la loi, je suis un innocent, dis-je en écartant les doigts. Je voulais m'assurer de l'exactitude du propos de maîtresse Harbourne quand elle m'a dit qu'Eudo Colet était l'héritier légitime de l'argent laissé à Mary et Andrew Skelton par leur père.

Thomas jeta un coup d'œil vers son frère mais Oliver pinça les lèvres et ne répondit pas. Haussant les épaules, Thomas s'adressa directement à moi.

— Il était le mari de Rosamund, répondit-il avec simplicité. Tout ce qu'elle possédait était à lui. Elle aurait hérité de l'argent, une somme vraiment considérable, si elle avait survécu à ses enfants, de sorte que, par défaut, il devait aller à Eudo. Aucune disposition n'était consignée dans le testament – je le sais parce que Jasper m'avait montré sa copie du document – pour que l'argent revienne à la famille Skelton. En fait, c'était presque l'inverse. Au cas où les enfants mourraient, il irait à Rosamund ou à son héritier ! Tout cela était emballé dans le jargon des hommes de loi, mais l'intention n'était que trop claire.

Thomas s'éclaircit la voix et lança un regard de biais vers son jumeau.

— Je me souviens avoir pensé à l'époque que, dans certaines circonstances, cette clause pourrait s'avérer très dangereuse, mais Jasper en paraissait enchanté.

Acculé, Oliver se décida enfin à parler :

— Les choses étant ce qu’elles étaient lorsque le testament fut rédigé, dit-il d’un ton pincé, il n’y avait rien à craindre et notre préoccupation était d’assurer que l’argent demeure dans la famille Crouchback à perpétuité. C’était de ma part une négociation très habile ; même Sir Henry et ses hommes de loi l’ont admis. Et puis-je te rappeler, Tom, que personne ne prévoyait la mort de Sir Henry. Les révoltes menées par Robin de Redesdale et Robin de Holderness semblaient très anodines au début. Nul n’aurait pu prévoir ce qui allait arriver.

Thomas Cozin eut un petit sourire ironique.

— Ce que tu ne dis pas, mais je le fais, c’est que notre ami Jasper, si cher qu’il nous était, se distinguait entre autres choses par son avidité. Il adorait tirer des autres le meilleur et, dans le cas dont nous parlons, l’occasion lui était offerte d’acquérir une partie de la fortune de son gendre pour l’ajouter à celle de sa famille. Il fallait que cet argent ne puisse jamais revenir dans les mains des Skelton. Et, comme une forte proportion de gens avides, il avait la vue trop courte pour voir au-delà de ses objectifs immédiats, pour pressentir qu’un enchaînement d’événements pourrait mettre en danger la vie de ses petits-enfants.

Oliver se leva brusquement.

— Je t’en prie, Tom, retiens ta langue. Aucun crime n’a été retenu contre Eudo Colet et, selon moi, ne le sera jamais, car il n’y a rien à prouver. Andrew Skelton et sa sœur se sont aventurés hors de leur domicile, ils se sont perdus et ont été assassinés par les hors-la-loi. Maintenant, finissons-en avec cette histoire. Toi aussi, colporteur, si tu as quelque bon sens ; sinon, tu pourrais te trouver sous mandat d’arrêt pour diffamation de mon client. Tu peux rester dans sa maison aussi longtemps que tu le souhaites mais contente-toi d’en être le gardien. Et dis à maîtresse Harbourne que tu as reconsidéré ta promesse de te mêler de l’affaire. C’est une femme sensée et elle comprendra, même si elle déteste maître Colet – et cela sans raisons, car d’après le peu que j’ai pu voir lors de mes rares visites chez lui, il la traitait toujours avec politesse. Et maintenant, Dieu soit avec toi. Je serai ici jusqu’à samedi, au cas où tu auras besoin de moi. Mais je n’entreprendrai pas

d'autre enquête et ne tiendrai aucun compte des bruits sans fondement.

Là-dessus, la démarche lente et empruntée, il monta les premières marches. Thomas se leva et j'en fis autant. Il se pencha vers moi et, baissant le ton, me rassura :

— Ne t'en fais pas. Oliver est plutôt bourru mais il a bon cœur. Nous sommes jumeaux, comme tu peux le voir, et je le connais aussi bien que je me connais, moi. La mort de ces enfants le ronge beaucoup plus qu'il ne veut l'admettre, car c'est lui qui a négocié cette clause du testament. Sur les ordres de Jasper, il est vrai, mais c'était une affaire délicate qui n'aurait pu se faire sans la virtuosité juridique d'Oliver. Il se sent responsable et cela le tourmente.

— N'a-t-il jamais soupçonné maître Colet d'être impliqué dans leur disparition ? demandai-je.

Thomas secoua la tête.

— Oliver était chez lui, à Exeter, quand les enfants se sont évanouis et, le temps qu'on l'envoie chercher et qu'il arrive à Totnes quatre jours plus tard, il avait été bien établi qu'Eudo Colet, à moins de sorcellerie, n'était rigoureusement pour rien dans le fait qu'Andrew et Mary avaient quitté la maison le matin. L'homme était ici, dans cette pièce et avec moi quand cela s'est passé. Néanmoins, les bruits qui persistent à propos d'Eudo Colet dans les basses classes du peuple continuent de nourrir les ragots en ville, et cela, comme je te l'ai dit, provoque chez Oliver des sentiments de culpabilité injustifiés qui, à leur tour, entretiennent sa colère.

— Pourquoi maître Colet était-il venu vous voir ? demandai-je. Si l'on en croit maîtresse Harbourne, vous n'étiez plus liés tous deux par des affaires communes. Et vous ne l'aimiez pas.

— Exact sur les deux points. Mais tu ne peux mettre un homme à la porte de chez toi en raison de préjugés personnels. Et je n'avais aucune raison de penser qu'il avait été un mauvais mari pour Rosamund. Au contraire ; elle était follement éprise. Certes, elle négligeait ses malheureux enfants mais, sur ce point, ce n'est pas à lui qu'on pouvait le reprocher. Dès leur naissance, elle les avait abandonnés aux soins de Grizelda, longtemps avant de rencontrer Eudo Colet. Cela me chagrine de dire du

mal de la fille de mon vieil ami mais Rosamund était malveillante et égoïste. Elle ne s'est jamais souciée que de son bien-être personnel.

— Alors, répétais-je, pourquoi maître Colet est-il venu vous voir ?

— Quoi ? Ah ! oui. Il est venu me demander de revenir sur la décision que j'avais prise de rompre les liens d'affaires avec la famille de sa défunte femme. Il désirait devenir mon associé, comme Jasper l'avait été. Il était disposé, m'a-t-il dit, à mettre une part considérable de la fortune des Crouchback dans la confection de tissus cardés. Il avait appris que le marché en Bretagne était plus important que jamais.

— Le lui avez-vous refusé ?

— Oui.

— Puis-je vous demander pourquoi ?

Thomas se frotta le menton ; chose surprenante, il se pliait à cet interrogatoire prolongé ; toutefois, il parlait à voix basse.

— Eh bien... Tout d'abord, il m'aurait été pénible de travailler avec un homme qui me déplaît tant. Ensuite, il m'a semblé que lui-même n'y tenait pas tellement. Ne me demande pas pourquoi. Une simple impression...

— Il n'avait pas entamé de manœuvres d'approche avant ce jour ? Jamais depuis la mort de maîtresse Colet ?

Ses yeux gris, dont sa plus jeune fille avait hérité, s'allumèrent tout à coup.

— Tu es en train de suggérer que ç'aurait pu être une excuse forgée de toutes pièces pour venir me voir ?

— Je trouve cela... suspect, dirais-je, que ce soit ce matin entre tous qu'il se soit absenté de chez lui pour se trouver en si bonne compagnie, dis-je en haussant les épaules — Thomas Cozin s'inclina de bonne grâce —, et que ce soit pendant qu'il était chez vous, en train de discuter avec vous, que les enfants se sont évaporés.

Mon hôte réfléchit en se frottant le nez de son index osseux. Après avoir bien considéré la question, il pinça les lèvres d'un air dubitatif.

— Cela n'y change rien, colporteur. Les faits sont les faits. Les enfants étaient dans la maison quand il en est sorti et ils n'y

étaient plus quand il y est rentré. Si tu ne me crois pas, interroge Bridget Praule et Agatha Tenter ; si tu arrives à ébranler leur témoignage, tu auras fait davantage que le shérif et tous ses huissiers n'ont été capables d'obtenir.

Il était bien dans mon intention de parler à ces deux femmes et j'aurais demandé leur adresse à Thomas Cozin si son frère n'avait appelé d'un ton péremptoire du haut de l'escalier.

— Tom, qu'est-ce qui te retient ? Le colporteur est-il enfin parti ?

Je posai un doigt sur mes lèvres, murmurai des remerciements et sortis sur la pointe des pieds dans le couloir. Je baissais le loquet quand j'entendis Thomas répondre :

— Oui, il est parti ! Que veux-tu ?

J'ouvris la porte sur la rue mais on ne me laissa pas filer si facilement. Une galopade retentit derrière moi et Ursula Cozin s'empara de mon bras.

— Aujourd'hui, c'est le tour des hommes de capturer les femmes, colporteur. N'avez-vous pas envie de me demander un gage ?

Je m'efforçai de prendre un air sévère :

— Retournez à vos livres de classe, lui dis-je. Vous êtes trop jeune pour ce genre de divertissements.

— J'ai neuf printemps ! répondit-elle, indignée, avant que reparaisse le sourire effronté. Eh bien, si je ne suis pas assez vieille pour votre goût, voulez-vous que j'appelle une de mes sœurs ? Ou les deux ? Si j'étais vous, je choisirais Élisabeth. Elle est plus jeune et moins taquine. Joan est devenue très hautaine et importante depuis qu'elle a reçu sa première demande en mariage. Bien entendu, père a refusé. Le jeune homme n'avait pas d'argent et devait faire son chemin dans le monde, n'étant rien que le benjamin de six frères.

Je réprimai un sourire à cette confidence ingénue.

— Si vous voulez faire quelque chose pour moi, dites-moi où je peux trouver Bridget Praule et Agatha Tenter, lui demandai-je.

Ursula fit la moue.

— Oh, très bien, mais vous verrez que ni l'une ni l'autre n'est aussi jolie que moi. Ou qu'Élisabeth ou que Joan, si on va par là. Suis-je trop généreuse dans le cas de mes sœurs ?

Sa propre plaisanterie la fit redoubler d'un rire puéril, celui de l'enfant qu'elle était en réalité. Puis, retrouvant son calme et consciente de s'être trahie, elle m'apprit avec toute la dignité qu'elle put rassembler que Bridget logeait chez sa grand-mère, dont le cottage se trouvait entre le quai St Peter et l'hôpital de la Madeleine. Quant à Agatha, elle habitait de nouveau chez sa mère, Dame Winifred, de l'autre côté du pont, à la limite de la paroisse de Pomeroy.

— Et pour cela, je pense que je mérite un baiser, conclut Ursula en se haussant sur la pointe des pieds pour effleurer ma joue de ses lèvres aussi douces qu'un pétale. Dieu soit avec vous, colporteur. Oh, voici mes sœurs qui reviennent de la cuisine. Échappez-vous vite tant que c'est possible !

D'une main amicale, elle me poussa vers la porte ouverte. Je ne me le fis pas dire deux fois.

Je quittai la ville par la porte de l'Est et m'arrêtai un instant pour poser au garde les mêmes questions qu'à son confrère de la porte de l'Ouest mais n'en tirai rien de plus. Oui, il se rappelait le jour de janvier où les enfants Skelton avaient disparu : qui aurait pu l'oublier ? Mais il n'avait pas vu trace des petites victimes. D'ailleurs, le shérif avait interrogé chacun des gardes qui tous lui avaient fait la même réponse. Oui, il était d'avis qu'Andrew Skelton et sa sœur avaient pu se cacher parmi les ballots d'un chariot, c'était très possible, mais lui-même penchait plutôt pour une histoire de sorcellerie. Toutefois, comme il ne cachait pas son antipathie pour Eudo Colet, cette dernière déclaration ne m'impressionna guère ; il s'agissait de sa part d'un vague souhait plutôt que d'une conviction catégorique. Je le remerciai et pénétrai dans le quartier de la Barbacane.

La rue descendait la colline vers le moulin de la ville pour aboutir tout en bas au pont sur la Dart. À gauche s'étendaient les champs et les vergers du prieuré ; sur la droite, une autre palissade entourait une aire connue sous le nom de marais de la Saumure et quelques maisons et boutiques disséminées. J'avais

l'intention de rendre visite d'abord à Dame Winifred, sur l'autre berge de la Dart, mais une soif subite et une faim dévorante me rappelèrent que des heures s'étaient écoulées depuis le petit dîner avec Grizelda. J'aurais pu faire une halte chez Jacinta, à la taverne du château, mais je n'avais pas envie de revenir sur mes pas. Il devait bien y avoir quelques tavernes hors les murs ; il suffisait de demander.

Un chariot vide franchissait en cahotant la porte à mon côté. Mince comme un lévrier, le conducteur haut perché derrière son cheval lui laissait pratiquement la bride sur le cou. Sous une tignasse sombre, striée de gris, deux yeux bleus et brillants m'observaient avec calme. Je lui souhaitai gaiement le bonjour et il arrêta son attelage.

— J peux te donner un coup de main, frère ? T'as l'air tout perdu, comme t'es là.

— Je cherche une taverne, avouai-je, j'ai besoin d'étancher ma soif. Et toi, tu as l'air de quelqu'un qui pourrait me renseigner !

Il éclata de rire, révélant une double rangée de dents blanches, surprenantes dans son visage ridé et hâlé.

— Ton instinct est juste, colporteur. J'connais toutes les auberges et les tavernes à dix miles à la ronde. Mais t'as pas besoin d'chercher plus loin que celle où j'me rends de ce pas, près du quai St Peter. J'ai vu que t'allais vers le pont mais ça te fera pas un grand détour ; si t'as envie, monte derrière moi. J viens du moulin, puis d'chez le boulanger à qui j'ai livré d la farine et j'ai une heure devant moi avant ma prochaine course. Je s'rais content d la passer en ta compagnie.

Je le remerciai et grimpai dans le chariot dont les ridelles étaient enduites de fine fleur de farine.

— Le quai St Peter me convient très bien. J'ai une visite à faire dans le coin.

Mon nouvel ami secoua les rênes ; le cheval s'ébranla et s'engagea dans un chemin sur notre droite, entre quelques chaumières, pour s'arrêter devant une porte dans la palissade.

— Il me semble bien que tu dois être Jack Carter, hasardai-je.

— En personne ! fit-il en se retournant pour me sourire. Qui c'est qui t'a parlé de moi ?

— Je te le dirai quand on sera assis devant une bière, répondis-je. Ça pourrait être une histoire un peu longue.

Nous poursuivions notre chemin en contournant un marais autrefois envahi par la marée mais dont le sol avait été drainé grâce à une large digue de pierre qui empêchait la rivière de l'envahir.

— Est-ce la digue de Weirland ? demandai-je.

— Tu l'as dit. Construite depuis plus de deux cents ans, si les archives disent vrai. Une chose est sûre, je l'ai toujours connue, et mon père avant moi, et le père de mon père avant nous deux.

Un héron s'abattit sur les affleurements marécageux, parmi les populages qui dressaient vers le ciel leurs belles corolles dorées. Des touffes de roseaux montaient la garde entre les hampes de fleurs à épis et les soucis d'eau pourpres qui n'étaient pas encore en fleur mais déployaient déjà leurs feuilles vert tendre. Une partie du marais asséché avait été bâtie.

La taverne de Matt était une chaumière basse derrière laquelle une volée de cottages partaient à l'assaut de la colline vers l'hôpital des lépreux ; d'après les indications d'Ursula Cozin, je trouverais parmi eux celui de Granny Praule. La taverne était bourrée de clients qui, manifestement, se connaissaient de longue date. Leurs propos familiers et elliptiques disaient bien qu'ils exerçaient le même commerce ou la même profession.

— La plupart travaillent sur les quais à charger les navires, les autres, c'est des marins, confirma Jack Carter quand je l'interrogeai. Rentre ton argent, colporteur ! m'enjoignit-il. La première tournée, elle est pour moi. T'auras tout l'temps d'payer plus tard. Matt ! Deux bières brunes et fortes ! T'as intérêt à te grouiller si tu veux pas te r'trouver avec deux cadavres sur les bras.

Le patron, reconnaissable à son tablier de cuir, sourit d'un air entendu et les plaisanteries fusèrent du côté des buveurs.

— Qui c'est ton compagnon, Jack ? demanda un farceur à la barbe rouquine. L'est assez grand pour assécher à lui seul tous les marais du Devon.

Je répondis sur le même ton. Matt arrivait avec nos bières. J'avais choisi un banc près de la porte où j'avais l'espoir que

Jack et moi pourrions poursuivre une conversation privée. De fait, la compagnie se désintéressa bien vite de nous et j'orientai l'entretien selon mon désir en demandant à Jack Carter s'il savait où habitait Granny Praule.

— La dernière chaumière avant la léproserie, répondit-il vivement.

Il avala une grande lampée de bière, s'essuya sommairement la bouche et demanda :

— Qu'est-ce que t'as à faire avec c'te vieille bique ?

Je le lui expliquai et le vis esquisser furtivement le signe qui conjure le mal.

— Je crois que c'est toi qu'on a appelé, le matin où les enfants Skelton ont disparu, pour venir chercher maîtresse Grizelda Harbourne.

— Quasiment folle, qu'elle était, dit-il en hochant la tête d'un air solennel. Blanche comme un linceul et si tremblante qu'elle avait d'la peine à causer. Agatha m'avait prévenu avant que j'monte à l'étage d'une querelle terrible qu'y avait eu entre eux. Maîtresse Harbourne et Eudo Colet, j'veux dire. Une sacrée querelle, c'est moi qui t'le dis, pour la mettre dans cet état ! Lui, je l'ai pas vu. Si tu veux mon avis, il avait dégagé l'terrain. Y voulait pas faire obstacle à son départ. Ils s'étaient jamais pifés, ces deux-là ! Tout le monde il était au courant. J'ai pas ouvert mon bec. Juste descendu sa malle et j'ai demandé l'palefrenier pour m'aider à la transporter et à la charger dans l'chariot. Quand elle est venue m'rejoindre, elle avait encore son air de trépassée qu'a vu l'Enfer : Ramène-moi chez moi, qu'elle m'a dit, ramène-moi chez mon père.

— As-tu entendu les enfants pendant que tu étais dans la maison ? demandai-je.

Jack but un grand coup :

— Pour ça oui que je les ai entendus ! Je les ai très bien entendus. Au moins la fille. Elle chantait.

CHAPITRE X

Le brouhaha s'atténuait dans la taverne au fur et à mesure que les ouvriers du port retournaient au travail, laissant derrière eux les marins qui passeraient le reste de l'après-midi à boire et à somnoler avant de remonter à bord de leur navire déchargé pour y passer la nuit. Demain, les cales vides seraient emplies de nouvelles marchandises et le matin suivant, le navire lèverait l'ancre pour la Bretagne, l'Espagne, l'Irlande ou quelque destination plus lointaine.

À la demande de Jack Carter, le patron remplit nos pots avant de se hâter à la rescousse de son apprenti maladroit qui s'escrimait à fixer un robinet à une nouvelle barrique de bière. Je suivis distraitement la manœuvre pendant un instant puis me retournai vers Jack.

— Qu'est-ce qu'elle chantait ?

— Hein ? Quoi ? De qui tu parles ? bredouilla Jack dont l'attention s'était égarée.

— De Mary Skelton. Tu m'as dit l'avoir entendue chanter pendant que tu descendais la malle de maîtresse Harbourne.

— Ah ! T'en es encore là... Ben oui, j'ai entendu la fille mais ce qu'elle chantait, ça, je pourrais pas te le dire. Une petite voix gringalette et haut perchée qu'elle avait. Mais tu sais, colporteur, moi, pour la musique, j'ai pas l'oreille. J peux pas reconnaître un air d'un autre.

Je sympathisai d'autant plus que je suis affligé du même défaut, ce dont les novices de Glastonbury se lamentaient sans façon quand je chantais trop fort pendant les offices. Néanmoins, je pressai Jack de faire un effort :

— Tu ne te rappelles même pas quelques mots ?

Le voiturier frotta son menton, déjà tout bleu de barbe.

— T'es exigeant, tu sais, se plaignit-il. Je t'ai dit que j'ai des difficultés à garder une chanson dans ma tête pendant trois

minutes. Alors, trois mois ! Mais comme t'as l'air d'y tenir, je vais voir si je peux me rappeler quèque chose, ajouta-t-il avec un sourire bon enfant.

Il planta ses coudes sur la table, assura son menton entre ses mains et fronça résolument les sourcils. Au bout d'une bonne minute de concentration, il rouvrit les yeux :

— J'pense... Écoute, j'suis presque sûr que c'était une berceuse. Oui, c'en était une. J'me rappelle maintenant. Quelque chose qu'aurait ressemblé à...

Il fredonna quelques sons que je fus incapable d'identifier ; puis les sifflota et le résultat ne fut pas meilleur. Il existe tant de berceuses pour apaiser les petits qui n'ont pas sommeil ! Comment deviner ? Mais, au fond, était-ce tellement important de savoir ce que chantait Mary Skelton ce matin de janvier ? La chose surprenante était que cette enfant ait été capable de chanter après avoir été au centre d'une dispute affreuse entre son beau-père, elle et son frère, puis le témoin d'une scène terrible entre son beau-père et sa nurse. Et pourtant, selon Grizelda, les enfants jouaient calmement quand elle était partie, comme si toute cette affaire avait cessé de les intéresser. Pourquoi ? Qu'avaient-ils en tête ? S'étaient-ils déjà fixé une ligne de conduite désespérée avant la querelle désastreuse avec Eudo Colet ? Avaient-ils délibérément provoqué, poussé à bout leur beau-père pour des raisons bien à eux ?

Décidément, il y avait trop de questions insolubles, mais Bridget Praule et Agatha Tenter seraient peut-être en mesure de me fournir quelques réponses. Je ne pouvais m'attarder davantage. Je terminai ma bière et me levai.

— Tu t'en vas pas ! s'exclama Jack Carter, chagriné. On a bien l'temps d'une aut'toumée avant que je doive aller charger à la scierie.

— Excuse-moi, dis-je, mais l'après-midi est déjà bien avancé. Où m'as-tu dit que je trouverais le cottage de Dame Praule ?

La question le fit rire et chassa sa mauvaise humeur.

— Ne m'dis pas que tu vas affronter Granny Praule dans sa tanière ! s'esclaffa-t-il. Un beau garçon comme toi, elle va t'dévorer tout vivant. Telle que tu la vois maintenant, ça te viendrait pas à l'esprit mais, quand elle était jeune, c'était la

plus belle fille à des miles à la ronde. Mon père disait que du temps qu'il était jeune, elle était la coqueluche de toutes les tavernes entre ici et Plymouth. C'est dur pour elle d'oublier les beaux jours. Faut reconnaître que d'puis, l'temps il l'a pas gâtée. Mais si vraiment tu veux y aller, tu la trouveras dans la dernière chaumière quand tu grimpes la colline vers la léproserie.

Je le remerciai et, tout contents l'un de l'autre, nous nous quittâmes sur la promesse de nous revoir avant mon départ de Totnes.

L'éclat du jour s'était terni. Une mince couche de nuages d'une étrange teinte vineuse recouvrait le coteau sur lequel la ville est bâtie et tamisait le rayonnement du soleil. Avec des cris déchirants, un trio de mouettes s'abattit sur la rivière, puis elles entamèrent la prospection de la berge, en quête de nourriture. De loin, la palissade de l'hôpital des lépreux, qui séparait ses pensionnaires du reste du monde, avait l'air d'une forteresse assiégée. Ce que doivent être, je le crains, tous les lieux de ce genre.

La chaumière de Granny Praule, la dernière des quatre, tombait tout doucement en ruine : un volet pourri pendait sur son dernier gond, le chaume appelait d'urgence des réparations et dans la crevasse d'un des murs, on avait tassé de la toile à sac pour se préserver des courants d'air. La porte était ouverte pour capter aussi tard que possible la chaleur du jour. Je frappai et entrai, comme on m'en avait prié, puis fis une pause, le temps que mes yeux s'accoutument à la pénombre. Progressivement, je distinguai les détails de la pièce pour en tirer la conclusion que Granny Praule et sa petite-fille devaient se contenter de l'équipement rudimentaire, indispensable à la vie. Je ne pus m'empêcher de me demander comment Bridget supportait une telle pauvreté après le luxe qu'elle avait connu chez les Crouchback.

Les caquètements de bonheur de Granny Praule m'accueillirent. Après notre entrevue de la veille, je les aurais reconnus n'importe où.

— Sapristi ! C'est-y pas toi, beau gosse ? T'es venu me donner un aut'baiser, pas vrai ? Te gêne pas, j'suis consentante.

— Je suis venu parler à votre petite-fille, l’interrompis-je. Si elle est là.

À l’extrémité de la pièce, une jeune fille se leva du banc et vint vers moi. Elle devait peler des pommes car elle alla vider sur le chemin son tablier plein d’épluchures.

— Ce soir, les cochons de Tom Lyntott s’en régaleront quand il les ramènera de la forêt.

— T’as raison, ma fille, engraisse-les, approuva sa grand-mère. Tom, il nous donnera peut-être un jambon ou une échine à saler quand y va égorger à la Saint-Martin. Ça nous s’ra bien charmant tout l’hiver.

Elle fit grincer ses gencives dégarnies.

— Y a rien d’mieux qu’un bon bout d’porc salé. Beau gars, voilà ma petite-fille. Qu’est-ce que tu lui veux ? Moi qui croyais que t’étais venu pour moi ! Tu m’déçois ! Tu m’délaisses, moi qui t’ai tant gâté. Plus que la jeune Bridget elle pourra jamais. Elle tient d’son père, Dieu ait son âme. Trop dévot pour mon goût, qu’il était ! Toujours à genoux. J’pouvais pas l’supporter, si tu vois c’que je veux dire. Et mon Anne, pas davantage, pauvre vache, bien qu’elle l’ait marié. Comment y z’ont fait tous les deux pour produire Bridget ? Dieu et ses saints, y sont seuls à savoir.

Après avoir écouté sans broncher l’étrange évocation de ses parents, Bridget réprimanda calmement sa grand-mère :

— Le colporteur n’a pas à connaître nos affaires, dit-elle avec un sourire à mon adresse. Allons nous asseoir de l’autre côté. Et toi, Granny, ne nous dérange pas.

— Et moi qui pensais qu’il était venu pour un gage, gémit Granny Praule, faussement indignée. Aujourd’hui, c’est l’tour des hommes, colporteur ! hulula-t-elle comme une chouette.

Je filai jusqu’à l’autre bout de la pièce, ce qui faisait peu d’espace entre elle et nous. Granny Praule aurait pu entendre tout ce que je disais si elle en avait eu envie. Mais, subitement, elle perdit tout intérêt pour ma personne et, abandonnant sa tête contre le mur derrière elle, elle s’endormit avec l’aisance que les très jeunes et les très vieux ont en commun. Je m’assis près de Bridget Praule sur un banc mal équarri, devant une table qui branlait à chaque mouvement inconsidéré, un de ses

pieds étant plus court d'un pouce que les autres. Bridget mit de côté son couteau et les pommes qui restaient, elle croisa ses bras minces et se tourna vers moi :

— Que me veux-tu ? demanda-t-elle. Granny t'appelle colporteur et je la crois sur parole mais tu ne portes pas de balle, donc tu n'es pas venu pour me vendre quelque chose.

— Je suis venu te poser quelques questions à propos de la disparition et du meurtre d'Andrew et de Mary Skelton, dis-je. J'espère que tu me feras la faveur d'y répondre.

Son visage étroit, presque puéril s'était crispé ; la sentant sur ses gardes, je m'empressai d'ajouter :

— J'ai la bénédiction de maîtresse Harbourne.

— Ah ! Tu connais Grizelda ! Tu es venu la voir peut-être ? Es-tu de ses amis ou de ses parents éloignés ?

Ses yeux bleu pâle s'étaient illuminés et son petit nez retroussé se fronça quand elle sourit.

De nouveau, je fis le résumé de mes aventures de la veille et de ce jour. Quand j'eus terminé, Bridget soupira.

— Je regrette que tu ne sois pas de ses parents. Grizelda doit être bien seule sans personne de sa famille. À présent que son père et Sir Jasper et maîtresse Rosamund sont morts, elle est seule au monde. Même les enfants lui ont été arrachés. C'est cruel...

Elle avait prononcé ces dernières phrases d'une voix pratiquement inaudible et j'avais sûrement perdu quelques mots.

— ... comment Dieu peut-il permettre une chose pareille ? acheva-t-elle.

Je posai ma grande main sur sa petite main rugueuse.

— Nous devons avoir la foi, dis-je avec douceur, et placer notre confiance dans le Ciel.

— Je sais, mais c'est quelquefois bien dur, acquiesça-t-elle en souriant vaillamment. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— Tout ce que tu peux te rappeler à propos du matin où les enfants ont disparu. Prends ton temps. Rien ne presse et je te serai reconnaissant du moindre souvenir.

Bridget se rendit compte tout à coup que sa main était toujours retenue sous la mienne ; elle rougit, la retira puis se

concentra sur ma question. À mon avis, elle devait avoir quinze ou seize printemps, mais elle était peut-être plus âgée. Elle aurait, pensai-je, toujours l'air jeune et immature pour son âge. Elle était si fluette. Elle me faisait penser à un moineau avec ses cheveux bruns ébouriffés et ses os menus et fragiles.

— Depuis combien de temps étais-tu dans la maison Crouchback ? demandai-je car, visiblement, elle ne savait par quel bout commencer.

— Ça devait faire quatre ans, dit-elle, après avoir laborieusement compté sur ses doigts. Ma mère vivait encore et maîtresse Colet était encore Lady Skelton. Mais Sir Jasper était mort. Je crois qu'il est mort l'année avant que j'entre chez les Crouchback. Ma mère était très habile de ses doigts et elle avait fait de la couture pour ma maîtresse. C'est elle qui m'a obtenu l'emploi quand la fille d'avant s'est mariée et qu'elle est allée vivre avec son mari au-delà de la route de Dartington.

— Combien de domestiques avait Lady Skelton ?

— Moi et Agatha Tenter, la cuisinière, et maîtresse Harbourne. Mère disait qu'au temps de Sir Jasper il y avait deux palefreniers qui logeaient dans le grenier au-dessus des dépendances, mais Lady Skelton n'a gardé qu'un cheval après la mort de son père et elle choisissait ceux dont elle avait besoin à l'écurie de chevaux de louage près du château. Elle louait aussi un de leurs valets d'écurie qui venait tous les jours prendre soin de sa monture.

— Alors, tu te souviens de l'époque qui précéda le mariage de maîtresse Rosamund avec Eudo Colet. Comment tournait la maison à ce moment-là ?

Bridget se mordilla pensivement la lèvre avant de se lancer :

— C'était plus paisible. On était une maison de femmes, excepté maître Andrew, bien sûr. C'était peut-être trop calme pour ma maîtresse... Tout à coup, elle est partie pour Londres et revenue mariée, au bras de maître Colet. Ah ! ça, elle nous a toutes surprises, on peut le dire. Sauf Grizelda, qui était inquiète ; quand maîtresse Rosamund n'est pas rentrée avec Goody Harrison et son mari, déjà elle prévoyait qu'il y aurait du dégât. Goody Harrison...

Je lui coupai vivement la parole.

— Maîtresse Harbourne m'a déjà raconté les circonstances. Elle m'a dit qu'elle a détesté le nouveau mari de sa cousine sitôt qu'elle l'a vu.

— Elle a jamais trouvé rien de bon à dire sur son compte, admit Bridget en soulevant ses épaules étroites. Elle disait qu'il était un intrigant et qu'il en voulait à l'argent de maîtresse Rosamund.

Il y eut une pause, puis Bridget reprit :

— Maîtresse Harbourne a toujours été gentille avec moi mais je pense qu'elle était injuste envers le maître. Il était un mari très amoureux, pour ce que j'en voyais, et, le plus souvent, il laissait ma maîtresse faire à son idée. Il a même pas objecté quand elle a dit qu'elle voulait continuer d'être appelée Lady Skelton ; malgré quoi, presque tous les gens de la ville se faisaient un malin plaisir de l'appeler maîtresse Colet, avec mépris, une façon de lui dire que là où elle avait fait son lit, fallait bien qu'elle se couche.

— Et toi, tu aimais Eudo Colet ?

De nouveau, Bridget hésita :

— Il m'a toujours traitée correctement, dit-elle enfin, ses yeux pâles cherchant le regard des miens. Pourtant, non, à parler vrai je ne l'aimais pas, mais je ne pourrais pas t'expliquer pourquoi.

— Essaie quand même, dis-je, encourageant.

Perplexe, Bridget avait le regard fixe ; elle chercha longtemps ses mots pour exprimer ce qui était jusqu'alors un sentiment informulé. Elle finit par lâcher :

— Il n'avait pas... il n'avait pas droit au fauteuil du maître. Il n'était pas mieux que moi ou qu'Agatha. Il ne savait ni lire ni écrire, alors que Grizelda sait. Il était pas d'ici mais, quand même, il avait un parler rude. Grizelda disait que sa place était à l'écurie ou à la cuisine, et elle avait raison.

Tous éprouvaient de l'amertume : cet homme dont ils ne savaient rien mais qui était si évidemment des leurs avait reçu autorité sur eux. Et Grizelda, qui lui était supérieure à tous égards, éprouvait, on le conçoit, encore plus de rancune que les autres à son endroit. Je redressai mon dos douloureux et étendis sous la table mes jambes pleines de crampes, puis revins à ma question initiale.

— Parle-moi du jour où les enfants ont disparu.

— Grizelda était allée à l'église, commença Bridget, et j'aidais Agatha à préparer le petit déjeuner. Maître Colet était en haut ainsi que les enfants. Les choses n'avaient pas été commodes dans la maison depuis la mort de ma maîtresse et du bébé. Le maître était perdu sans elle. Il était toujours perplexe, toujours soucieux de s'adapter, avec l'air de pas savoir vraiment où il était et ce qu'il devait faire. Surtout, il ne savait pas quoi faire avec maître Andrew et maîtresse Mary. Il ne les aimait pas et eux ne l'aimaient pas. Ils lui jouaient toute sorte de tours quand ils pensaient qu'ils pourraient s'en tirer. Ils lui faisaient la vie dure.

— Est-ce qu'ils jouaient des tours à tout le monde ? l'interrompis-je.

— Maître Andrew, il était plein d'entrain et sa sœur, elle le suivait où il voulait. Mais ils n'avaient pas l'intention de faire du mal. C'était juste leur façon d'être et nous toutes, on le tolérait. En revanche, le maître, ça lui était pénible. Alors, comme je disais, j'aidais Agatha pour le petit déjeuner qu'on servait dans la grande salle du bas. Il y avait du pain et du lait pour les enfants, du bœuf froid, du porridge au safran avec du miel pour le maître et maîtresse Harbourne, et de la bière et de la petite bière pour tous. On apportait les plats de la cuisine et on était juste en train de les poser sur la table quand on a entendu le maître crier en haut. Il criait de toutes ses forces. Alors maître Andrew a répondu en criant, lui aussi, et maîtresse Mary s'est mise à pleurer. Mais le maître hurlait de plus en plus fort jusqu'à ce que les deux enfants se mettent à sangloter et le bruit était terrifiant. J'ai regardé Agatha, elle m'a regardée et ni l'une ni l'autre on ne savait que faire. « Est-ce que je dois monter ? » elle m'a demandé, mais je lui ai dit que non, qu'il ne fallait pas qu'on s'en mêle ou nous pourrions être renvoyées de la maison.

— Est-ce que vous compreniez ce que criait maître Colet ? Tu sais ce qu'il reprochait aux enfants d'avoir fait ? Ou de n'avoir pas fait ?

Bridget secoua la tête :

— Je ne crois pas qu'il s'agissait d'une chose précise. Lorsque Grizelda n'était pas là pour les houspiller, ils lambinaient

toujours pour s'habiller et le maître se montrait très contrarié quand ils étaient en retard au repas. Il devait sentir ça comme une espèce d'insulte, je crois, quand ils arrivaient en retard à table.

Je hochai la tête. Un homme qui n'est pas sûr de sa position, qui sait que l'on se moque de lui derrière son dos, est susceptible dans ce domaine.

— Et puis Grizelda est rentrée, poursuivit Bridget. Dès qu'elle a entendu le tapage en haut, elle s'est élancée dans l'escalier sans même prendre le temps d'ôter son manteau et elle s'est mise à crier contre le maître. Ils avaient dû quitter la grande salle et entrer dans une chambre à coucher parce que leurs voix nous parvenaient assourdies. Mais je l'ai entendue qui hurlait qu'il était un homme sans cœur et mauvais pour tourmenter ainsi deux enfants innocents, et il a répondu qu'elle était une mégère et qu'on devrait la passer à l'estrapade¹¹. Je ne me rappelle pas tout ce qu'ils ont dit. Je n'entendais pas grand-chose... Puis, tout à coup, le silence est tombé.

— Et après... la pressai-je.

Frissonnante, Bridget serra ses bras autour de sa poitrine.

— Après ça, Grizelda est apparue en haut de l'escalier et elle m'a dit de courir aussi vite que possible chez Jack Carter. Elle s'en allait, a-t-elle dit, et elle avait besoin de lui pour porter sa malle.

— Tu y es allée ?

— Oui. J'ai couru jusqu'à sa maison dans le quartier de la Barbacane, sans prendre le temps de mettre un manteau ou des socques. Il faisait très froid mais, sur le coup, je n'y ai pas pensé. J'étais toute retournée, je ne savais même pas ce que je faisais. La femme de Jack m'a prêté un châle et je suis revenue avec lui dans le chariot.

— Et quand tu es rentrée ?

¹¹ Supplice qui consistait à hisser le coupable en haut d'un mât et à le laisser tomber brusquement au bout d'un câble à petite distance du sol. Il était réservé aux mégères et à quelques types d'aliénés. (*N.d.T.*)

— Maîtresse Harbourne était debout en haut de l'escalier, blanche et tremblante. Sa malle était prête, à côté d'elle, et Jack et le palefrenier l'ont sortie et chargée dans le chariot.

— Elle et maître Colet ne se sont pas revus ?

Bridget secoua la tête.

— Le maître a attendu qu'elle soit partie pour descendre prendre son petit déjeuner. Et les enfants ne sont pas descendus du tout. Le maître a dit qu'ils étaient trop chagrinés mais je dirais plutôt qu'ils l'ont fait pour le vexer, parce que j'en ai entendu un qui chantait.

— Qui chantait ? répétais-je, mon attention aux aguets. Jack Carter a dit que c'était maîtresse Mary. Il l'a entendue aussi mais il n'a pas pu se rappeler ce qu'elle chantait. Il pensait que c'était une berceuse avec un refrain : « Dodo, l'enfant chéri... » ou quelque chose comme ça. Tu te le rappelles ?

— Je ne suis pas sûre que c'était Mary qui chantait, dit Bridget en secouant la tête. J'ai pensé que c'était maître Andrew. C'était plutôt une voix de garçon, il m'a semblé.

— Tu connaissais la chanson ?

— Oui, Grizelda la leur chantait pour les endormir. Je l'ai entendue souvent, moi aussi, mais je ne me souviens pas des paroles.

Bridget se tut, concentrée.

— Il y a un refrain, je me souviens, qui commence comme ça : Dodo, l'enfant chéri, Petit enfant, il faut dormir...

De nouveau, elle se tut, visiblement affligée :

— Non, j'ai oublié les paroles. J'ai jamais été bonne pour apprendre. Grizelda a essayé de m'enseigner les lettres mais j'arrivais pas à les retenir dans ma tête.

— Ça ne fait rien, la rassurai-je. C'est sans importance. Continue ton histoire. Tu disais que maître Colet est descendu pour le petit déjeuner après le départ de maîtresse Harbourne. Ensuite, que s'est-il passé ?

— Quand il a fini de manger, il a dit qu'il sortait pour aller voir maître Cozin, pour des affaires. Il est monté prendre son manteau et son chapeau. Agatha était retournée à la cuisine et moi je débarrassais la table. Je l'ai entendu parler aux enfants. Il leur a demandé s'ils étaient sûrs de ne pas vouloir manger et j'ai

entendu maître Andrew crier : « On a dit qu'on voulait pas ! Laissez-nous tranquilles ! » Après, j'ai entendu le clic du loquet de la chambre quand il a claqué la porte. Le maître est descendu, il avait l'air tout retourné et je peux pas le lui reprocher. Je lui ai demandé si je devais monter voir les enfants mais il m'a dit de faire mon travail et de les laisser : peut-être qu'ils seraient de meilleure humeur quand il reviendrait. Il ne serait pas absent longtemps. Il m'a demandé si je connaissais quelqu'un qui pourrait être une bonne nurse pour eux, maintenant que maîtresse Harbourne était partie, et j'ai dit ma conviction qu'il aurait pas de mal à trouver en ville ou dans le quartier de la Barbacane une femme qui serait contente de prendre l'emploi.

— Et il est sorti ?

— Oui. Mais avant de partir, il a crié dans la cage d'escalier : « Dieu soit avec vous », et Mary a répondu.

— Qu'a-t-elle dit ?

— « Et avec vous aussi. » Je me souviens, ça m'a fait plaisir. Ça montrait qu'il y en avait au moins un des deux qui voulait mettre fin à la bagarre et ne pas faire la tête toute la journée.

Soudain les larmes jaillirent des yeux pâles de Bridget et inondèrent ses joues.

— Si seulement j'avais su ce qu'ils mijotaient et que je ne les reverrais jamais vivants ! J'aurais désobéi au maître et je serais montée près d'eux. Les stupides petits vauriens ! Pourquoi se sont-ils enfuis ?

— Tu penses, dis-je tranquillement, qu'ils se sont enfuis ? Qu'ils n'ont pas été subtilisés par un tour de sorcellerie ?

Elle haussa les épaules et se signa.

— Je... je ne sais pas. Après le départ du maître, je suis restée dans la grande salle pour faire la poussière et passer la cire jusqu'à son retour. Alors, ils n'ont pas pu sortir par là, ça j'en suis certaine. Et Agatha était dans la cuisine à préparer le dîner. S'ils étaient sortis de la maison par la porte du couloir ou par celle de la chambre qui donne sur la galerie, elle les aurait vus. La porte de la cuisine était grande ouverte, tout du long, elle a dit, à cause de la vapeur de ses marmites. Mais les enfants

auraient aussi dû traverser la cuisine s'ils voulaient aller dans la seconde cour, et Agatha jure qu'ils ne sont pas passés.

Je me renfrognai ! N'était-il pas possible que deux enfants déterminés aient traversé en catimini la cour intérieure et la cuisine sans être vus malgré la présence d'Agatha ? Une cuisinière doit forcément se déplacer pour pratiquer son art : tourner la broche, couper les légumes, mettre l'eau à chauffer, piler les épices dans le mortier et bien d'autres activités dont elle change toutes les cinq minutes. En se déplaçant vite et sans bruit, en choisissant bien le moment où Agatha avait le dos tourné, Andrew Skelton et sa sœur auraient-ils pu filer sans qu'elle s'en aperçoive ?

Je soupirai. Possible, oui, mais parfaitement improbable. Une personne seule sent presque aussitôt une présence nouvelle dans une pièce. Et même si Agatha n'avait pas réellement vu les enfants, elle aurait senti un courant d'air froid traverser la pièce au moment où ils auraient ouvert la porte de la cour intérieure.

Je me retournai vers Bridget.

— Si j'ai bien compris, quand maître Colet est rentré, il t'a envoyée chercher les enfants. Et tu ne les as pas trouvés.

Bridget se mit à trembler et j'enlaçai ses épaules pour la réconforter.

— Oui, murmura-t-elle en portant la main à sa bouche. Au début, bien sûr, quand ils n'ont pas répondu, j'ai pensé qu'ils voulaient me faire marcher, juste une farce. Aussi, j'ai continué de les appeler et de les chercher. Mais je pouvais toujours chercher... Ils avaient complètement disparu.

CHAPITRE XI

Je me demandais combien de fois j'avais entendu cette expression depuis deux jours : « Complètement disparus », des mots qui se riaient de mon impuissance à voir à travers eux la vérité. Comment les petits Skelton avaient-ils quitté leur maison ? Pourquoi l'avaient-ils fuie ? Quand je saurais les réponses à ces deux questions, peut-être le mystère serait-il levé.

La seconde question était plus facile à résoudre que la première, l'explication m'ayant déjà été présentée plus d'une fois. Andrew et Mary avaient eu l'intention de rester dehors jusqu'au couvre-feu pour donner une leçon à leur beau-père et ils s'étaient débrouillés pour franchir les murs de la ville sans que personne les voie. Comme l'avait dit le garde de la porte de l'Ouest, étant donné le nombre de véhicules qui entraient et sortaient par les portes de Totnes, cela n'avait rien d'impossible. Mais la première question posait de sérieuses difficultés, à moins que je parvienne à démolir le témoignage de Bridget Praule ou d'Agatha Tenter.

— Es-tu sûre, demandai-je doucement à Bridget, qu'à aucun moment, à aucun instant, tu n'as quitté la grande salle pour une raison quelconque ? Sûre que ton attention n'a pas été distraite, ce qui aurait permis aux enfants de descendre sans bruit l'escalier, de traverser la salle et le couloir, et de filer dans la rue ?

Avant même qu'elle ouvre la bouche, je connaissais sa réponse.

— J'en suis sûre et certaine ! dit-elle en secouant vigoureusement la tête. Je suis restée dans la grande salle tout le temps de l'absence du maître, je n'en ai pas bougé. Si les enfants étaient descendus, je les aurais vus. Maître Colet n'est

pas parti beaucoup plus d'une heure. Il aimait que son dîner soit prêt à dix heures et demie et ne serait jamais rentré en retard.

Elle s'agitait, craignant que je la soupçonne de mentir, et je lui tapotai la main.

— Je ne mets pas en doute ta parole, maîtresse Praule, j'essaie simplement de chasser de mon esprit le moindre doute. Quand maître Colet a-t-il décidé de fermer la maison et de chercher un autre logement ?

— Après que l'on eut découvert les corps des enfants. Jusquelà, tu sais, nous espérions tous qu'on les retrouverait bien vivants, et nous avons prié pour ça. Et s'ils étaient rentrés à Totnes par leurs propres moyens, ils seraient venus tout droit chez eux, si bien qu'il fallait que nous y soyons, au cas où ça se passerait ainsi.

— Et comment était votre maître pendant cette période d'attente ?

— Oh, il était très troublé. Il ne mangeait presque rien. Agatha essayait de le tenter en lui faisant ses plats favoris mais il en laissait la moitié dans son assiette. Il ne dormait pas non plus. Je me souviens... Plusieurs fois, quand je regardais de ma chambre au grenier, j'ai vu des filets de lumière entre les volets de sa chambre, ce qui voulait dire que sa chandelle brûlait toujours. Et une fois où il m'a crié dessus parce que j'avais fait une maladresse, il s'est excusé et il m'a dit de ne pas en tenir compte parce qu'il n'était pas lui-même. Il m'a dit aussi que si quelque chose était arrivé aux enfants, les gens le lui reprocheraient parce qu'il était la seule personne à qui leur mort profiterait. Je lui ai dit qu'Agatha et moi nous savions qu'il n'y était pour rien et que, s'il le fallait, on le dirait au coroner.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Il m'a remerciée mais il a dit que les gens continueraient toujours à le blâmer en l'accusant de pratiques diaboliques. Et c'est tout juste ce qui se passe. Quand on a su que les enfants avaient été assassinés, même s'il était évident pour tout le monde que les hors-la-loi les avaient tués, ces pauvres agneaux, les voisins ont commencé à éviter le maître et à faire le signe qui chasse le mal quand ils le croisaient dans la rue. C'est comme si ça comptait pour rien que le coroner ait décidé qu'il est

innocent, les gens croient toujours qu'il est coupable, y compris maîtresse Harbourne. Elle est de ceux qui ont le plus attisé la haine contre lui.

— Tu as l'air désolée pour maître Colet, bien que tu ne l'aimes pas vraiment.

— Je le suis, répliqua Bridget avec conviction. Je supporte pas que quelqu'un soit accusé à tort. Qu'on l'aime ou qu'on l'aime pas, c'est sans rapport.

Je souris et lui pressai la main avant de la relâcher.

— Tu as bon cœur, maîtresse Praule, et le sens de la justice. Alors, quand maître Colet décida de fermer la maison, tu es revenue ici vivre chez ta grand-mère et lui est allé loger chez maîtresse Tenter et sa mère.

— Oui. C'est pas facile de trouver un nouvel emploi dans une si petite ville mais j'espère bien avoir une autre place avant la fin de l'été. Et le maître avait besoin d'un logement, le temps d'acheter une nouvelle maison et de vendre la vieille. À Totnes, il a pas d'amis vers qui se tourner et il a dit qu'il a pas envie d'habiter dans une auberge. Mais il voulait pas non plus quitter le district ; alors, quand Agatha lui a proposé de le prendre chez elle, il a dit oui tout de suite.

— Je ne connais pas maîtresse Tenter et sa mère, mais elles ne peuvent sûrement pas offrir à maître Colet le confort auquel il est habitué.

Bridget se frotta le bout du nez de son doigt bruni par de fréquents épluchages.

— Je pense pas que ça le dérange... Je pense qu'il vivait comme nous avant que Lady Skelton l'épouse. Même qu'il pourrait préférer ça.

Elle était beaucoup plus perspicace que son visage puéril et innocent ne le donnait à penser. Dans l'adversité, Eudo Colet avait dû trouver le réconfort parmi les gens de son espèce, comme beaucoup d'autres avant lui.

Je remerciai Bridget et me levai, heureux de pouvoir déployer mes jambes tout à mon aise, ce qui amena le sommet de mon crâne dangereusement près du plafond. Bridget éclata de rire et une voix venue de l'autre bout de la pièce piailla :

— J’veux bien être pendue si t’es pas le gars le plus grand que j’aie jamais vu, colporteur ! Qui c’était ton père ? Un géant du Dartmoor ?

— Non, un petit homme tout brun, si j’en crois ma mère. De souche celtique. C’était les hommes de sa famille à elle qui étaient grands et blonds.

— Jamais j’accuse une femme d’avoir cocufié son mari, grogna Granny Praule, mais j’suis prête à jurer que t’as pas d’sang celtique. Saxon que t’es, mon garçon, du haut jusqu’en bas.

Puis, brusquement irritée, elle s’écria :

— Tu t’en vas pas déjà ! Bridget, est-ce que t’as donné un gobelet de mon vin de prune au garçon ?

Bridget tressaillit, l’air coupable, et bafouilla des excuses mais je m’empressai à sa rescousse.

— Granny, j’ai besoin de garder la tête claire sur mes épaules en ce moment et je suis sûr que votre vin de prune est trop fort pour ça. En fait, je parierais ma recette d’hier que vous fabriquez le vin de prune le meilleur et le plus fort que l’on produit de ce côté de la Tamar.

Son visage ridé se fendit d’une oreille à l’autre pour me gratifier de son sourire sans dents.

— T’as pas tort. Cette recette, je la tiens de ma mère, et elle de la sienne, et elle encore tout pareil. T’en goûteras jamais une pareille dans le royaume d’Angleterre. Alors, prends ton temps et bois une goutte.

Je refusai de nouveau, remerciai Bridget Praule de son aide et lui demandai de m’indiquer, plus précisément qu’Ursula Cozin n’avait pu le faire, comment me rendre chez Dame Tenter. Puis je partis, tout content de pouvoir respirer à pleins poumons et de chasser de ma tête embrumée les odeurs rances du cottage. Les cloches du prieuré sonnaient les vêpres ; j’avais encore une heure de jour devant moi pour me rendre chez Agatha Tenter et rentrer en ville avant le coucher du soleil et la fermeture des portes.

Toutefois, j’étais confronté à un problème car Eudo Colet logeait chez les Tenter et sa présence pourrait être une entrave à ma mission. La mère et la fille l’ayant pris chez elles, il était à

prévoir qu'elles le défendaient contre les importuns et n'apprécieraient pas plus que lui mes questions. Le shérif et le coroner l'avaient innocenté de toute responsabilité dans la mort des enfants, et moi, un étranger, je viendrais semer la pagaille là où l'ordre régnait ? J'aurais une sacrée chance de m'en tirer sans qu'un manche à balai se rompe sur mon échine. Si j'avais prévu plus tôt cette difficulté – et je me reprochai sévèrement de ne pas l'avoir fait –, j'aurais pris ma balle et me serais présenté à la porte de Dame Tenter avec une raison crédible à défaut d'être tout à fait honnête. Cependant, si j'escaladais la colline et la redescendais de nouveau, je perdrais beaucoup d'un temps précieux. J'aurais pu, pensai-je, attendre le lendemain mais j'avais décidé de parler à Agatha ce jour-là et j'étais résolu à le faire, contre rime et raison. Je dirigeai donc mes pas vers le pont dans l'espoir que Dieu m'enverrait une inspiration.

Il n'y manqua pas. À mi-chemin de la série d'arches étroites et inégales qui reliaient les rives ouest et est de la Dart, l'inspiration jaillit : je pourrais, en toute bonne foi, me présenter à Eudo Colet. N'étais-je pas son locataire ? À quoi cela mènerait-il ? Une fois de plus, je m'en remis à Dieu pour me le révéler. Il m'avait conduit à Totnes pour que je découvre la vérité. Il ne pouvait me décevoir.

La commune de Brigg, mentionnée par Ursula Cozin et Bridget Praule, était située sur la rive opposée de la rivière ; ses cottages s'étiraient de part et d'autre d'un chemin poussiéreux qui menait vers la forêt et vers le château, édifié deux siècles plus tôt par Henry de Pomeroy. Bridget m'avait dit que Dame Tenter occupait une demeure proche de la rivière, un peu en aval, au-delà du gué qu'empruntaient tous les véhicules tirés par des chevaux, pour lesquels le pont était trop dangereux. Je tournai donc dans l'étroit sentier qui longeait la rive jusqu'à ce que j'arrive à un cottage isolé dont les murs d'argile rose luisaient dans le soleil de la fin d'après-midi. Il se dressait au milieu d'un jardin nettement délimité où un parterre d'herbes dégageait une puissante odeur aromatique. Près de la porte, une touffe de collerettes de la Vierge était déjà en fleur ; entre leurs feuilles lancéolées et leurs tiges fragiles, soutenues par les lattes

entrelacées du clayonnage, leurs pétales blancs, en forme d'étoile, commençaient à se replier avec la fin du jour. Dans la claire soirée d'avril, le lieu paraissait chaleureux et accueillant, comparé à la maison de Sir Jasper Crouchback, qui semblait perpétuellement dans l'ombre, comme si le bonheur et le rire n'avaient pas droit de cité entre ses murs.

Je commençais à divaguer. Je poussai la barrière du jardin, franchis le court sentier qui menait à la porte et frappai. Elle me fut ouverte au bout d'un moment par une femme âgée qui devait être Dame Tenter.

— Qui est-ce, mère ? cria une voix venue de l'intérieur.

Forçant un peu le ton, je déclarai :

— Je suis venu voir maître Colet. Est-il chez lui ?

La femme qui parut sur le seuil, en s'essuyant les mains à son tablier, correspondait à la description que Grizelda m'avait faite d'Agatha Tenter : un peu plus de trente ans, plantureuse, des joues comme des pommes et une frange de cheveux auburn que l'on devinait sous son capuchon de lin blanc. Ses yeux avaient le bleu des véroniques, son menton délicat était pointu et seul son nez, planté résolument au milieu de l'ensemble, gâtait ce que, sans lui, on aurait pu qualifier de joli visage.

— Qui es-tu ? Et qu'est-ce que tu lui veux, à maître Colet ?

Le ton était grinçant mais je fis de mon mieux pour décocher à mon hôtesse un coup d'œil admiratif. J'ôtai mon chapeau et m'inclinai.

— Je m'appelle Roger et je suis colporteur. Maître Oliver Cozin, le notaire, a cependant jugé convenable de m'installer dans la maison de maître Colet comme locataire, dans l'espoir que je pourrai la protéger si les hors-la-loi forçaient les défenses de la ville. Je me suis engagé à y rester jusqu'à samedi, ou même plus longtemps si cela m'est possible. Il m'a donc semblé que je devais me faire connaître de maître Colet, afin qu'il sache à quel genre d'homme il a affaire et qu'il puisse me poser les questions qu'il jugerait nécessaires.

Agatha me fixa d'un œil suspicieux avant de se radoucir tant soit peu. Elle recula et poussa le battant pour me laisser entrer.

— Maître Colet n'est pas là pour l'instant mais nous l'attendons d'ici peu. Tu peux t'asseoir, dit-elle, en désignant un tabouret près du foyer central.

Elle-même s'en rapprocha pour tourner la broche où était enfilé un lapin qui rôtissait.

À première vue, la vieille femme, petite et ratatinée, ne semblait pas compter beaucoup dans sa propre demeure ; elle se retira dans un coin et s'installa devant son rouet sans m'accorder un mot, apparemment indifférente à ma présence. Je tendis les mains vers le maigre feu car la température s'était sensiblement refroidie depuis un moment. Maintenant que j'étais sur les lieux, je ne savais plus par quel bout commencer. Mais Agatha résolut pour moi le dilemme.

— Tu es sûrement au courant des ennuis qui pèsent sur maître Colet, attaqua-t-elle abruptement. Cette location gratuite n'a sans doute pas manqué d'éveiller ta curiosité et tous les ragots qui circulent l'ont attisée, je suppose. Mais je te prie de veiller à ne pas en parler en présence de maître Colet. Toute allusion à ce sujet le tourmente profondément.

— S'il est innocent, c'est bien compréhensible, murmurai-je.

— Bien sûr qu'il est innocent ! aboya-t-elle, ses yeux bleus étincelants de rage. Le coroner et le shérif n'ont rien à lui reprocher, grâce à mon témoignage. Et à celui de Bridget Praule, ajouta-t-elle à regret.

Après une courte hésitation, je répliquai :

— Maîtresse Harbourne pourrait ne pas être d'accord avec leurs conclusions.

— Quoi ! Tu en as parlé avec cette femme ! cria Agatha qui rougit sans que la chaleur des flammes y fût pour beaucoup. Qu'est-ce qu'elle en sait, d'abord ? Elle n'était même pas là quand ça s'est passé ! Bon débarras !

Le ton était cinglant. Il se fit plus sournois quand elle reprit :

— Elle n'a jamais apprécié maître Colet. Du premier jour où elle l'a vu, elle l'a regardé comme un coucou qui s'installait dans son nid, qui se glissait entre elle et sa cousine. Elle s'était toujours glorifiée d'être la cousine de ma maîtresse et d'être une privilégiée dans la maisonnée. Un mari pour ma maîtresse menaçait sa position. Ma maîtresse n'avait plus trop de temps

pour Grizelda. Toute son attention était pour maître Colet, et Grizelda ne le lui pardonnait pas. Elle n'avait qu'une idée, le renverser grâce à ses mensonges et ses insinuations.

— Alors, vous êtes certaine, demandai-je du ton détaché d'un étranger indifférent, que votre maître pourrait ne rien avoir à faire avec la disparition des enfants Skelton ?

— Évidemment que j'en suis certaine, espèce de lourdaud ! Ils étaient là dans la maison quand il est parti et ils n'étaient plus là quand il est rentré. J'en ai témoigné.

— Alors, comment sont-ils sortis ? Parce qu'il faut bien qu'ils soient sortis, sinon, ils n'auraient pas croisé la mort.

Elle s'en prit vivement au lapin qu'elle tourna, retourna et arrosa, tout en me gratifiant d'un regard plein de commisération.

— Ils ont descendu l'escalier pendant que cette stupide Bridget Praule avait les yeux tournés, évidemment. Cette fille, c'est un songe-creux. Quand elle m'aidait à la cuisine, je devais sans arrêt la gronder parce qu'elle n'accorde jamais son attention à rien ; elle ne pense pas à ce qu'elle doit faire. Et après, elle a trop peur pour reconnaître les sottises qui s'ensuivent. Mais je n'ai pas caché mon point de vue, d'abord au shérif et ensuite au coroner après qu'on avait retrouvé les corps.

Je hochai placidement la tête, comme si l'explication m'avait satisfait et, sans répondre, je me frottai les mains devant le feu. Était-ce là vraiment la clé de l'énigme ? Cela tenait debout et, manifestement, les esprits rationnels des autorités s'en étaient contentés. Je pensai de nouveau à Guillaume d'Occam et à sa conviction qu'il faut élaborer le moins possible d'hypothèses pour expliquer quoi que ce soit. Pourtant, Bridget ne m'avait pas fait l'effet d'une rêveuse. Plus important encore, à moins qu'elle ne fût assez intelligente pour m'avoir berné, elle m'avait semblé lucide et attachée à la vérité. J'étais convaincu que, si elle avait pensé un instant que les enfants avaient pu s'échapper par la grande salle sans qu'elle les voie, elle l'aurait reconnu sans crainte. Mes soupçons commençaient à s'orienter vers Agatha Tenter, si soucieuse de défendre l'innocence de son maître et la bonne opinion qu'il avait d'elle. Si les enfants

étaient partis par la cuisine dans la cour extérieure, peut-être les avait-elle délibérément ignorés, ou même encouragés.

Mais quel objectif aurait-elle poursuivi en faisant ça ? J'étais convaincu qu'elle était amoureuse d'Eudo Colet et n'aurait rien fait qui vînt lui causer de l'inquiétude ou des désagréments. D'un autre côté, si elle était de mèche avec lui pour se débarrasser des enfants, elle aurait pu faciliter leur sortie vers le monde extérieur, en allant jusqu'à leur suggérer comment ils parviendraient à franchir clandestinement les portes de la ville. Peut-être leur beau-père avait-il déclenché une dispute avec eux dans ce but, ajoutant de l'huile sur les flammes de leur ressentiment jusqu'au retour de Grizelda, sachant qu'elle volerait au secours des enfants et prenant ce prétexte pour la renvoyer. Mais ensuite ? Il ne pouvait évidemment être sûr que Mary et Andrew quitteraient la maison ni, s'ils le faisaient, qu'ils seraient enlevés par les hors-la-loi et massacrés. Je regardai fixement le feu, cherchant la réponse à ce mystère et n'en trouvant hélas pas.

La porte du cottage s'ouvrit et un homme entra, le cavalier que j'avais vu la veille ; je le reconnus instantanément. Il portait les mêmes vêtements mais ses bottes de cuir rouge poussiéreuses disaient qu'il avait marché ; sans doute son cheval était-il logé dans une écurie éloignée. Dame Tenter ne disposait pas d'un bâtiment digne d'abriter un si noble animal, mais le cottage, remarquai-je, comprenait une seconde chambre à coucher, désormais consacrée aux besoins de maître Colet, à en juger par le lit de fortune qu'on avait repoussé au fond de la pièce.

Il ne me vit pas aussitôt, pressé qu'il était d'annoncer à Agatha de bonnes nouvelles.

— Je suis retourné voir le notaire Cozin. Il est très optimiste. Ma dernière offre pour la propriété près de Dartington convient à son propriétaire actuel. Il pense que je peux compter m'y installer avant la marée des Rogations. Maintenant, il n'y a plus qu'à vendre...

Il venait de s'apercevoir de ma présence et s'était brusquement interrompu.

— Au nom du Ciel, qui est cet homme ?

Je me levai vivement et le saluai avec respect.

— Je suis Roger le colporteur, Votre Honneur. Maître Oliver Cozin vous a peut-être parlé de moi. Je suis votre locataire, *pro tempore*.

Ses lèvres charnues, mises en valeur par la barbe brune, esquissèrent un sourire méprisant.

— Ah ! oui ! Le notaire m'a parlé d'un colporteur auquel on assurait un logement gratuit dans ma maison. Alors, pourquoi n'y es-tu pas pour la surveiller ? Telle était la clause de l'accord, je crois. La nuit va tomber et les portes de la ville vont se fermer devant toi. Ces bandits sont dangereux et encore plus audacieux la nuit. À tout moment, ils peuvent ouvrir une brèche dans la palissade de Totnes et une maison vide sera pour eux une providence. Que fais-tu ici ?

— Je suis venu pour me présenter à vous, Votre Honneur, et pour savoir si vous avez des instructions à me donner. Je pensais que vous pourriez entretenir quelque appréhension concernant la décision de maître Cozin de m'installer chez vous sans vous avoir d'abord consulté.

— La plupart du temps, je fais confiance au jugement d'Oliver, grinça Eudo Colet, en s'installant dans un fauteuil sculpté, garni de coussins de velours rouge qu'il avait manifestement fait venir de la maison des Crouchback. Ton histoire ne m'intéresse pas et je n'ai rien à te dire. Tu peux filer aussitôt qu'il te plaira.

Un rire en rafale le secoua. Je le regardai pensivement. Très certainement, c'était un homme hissé au-dessus de sa condition d'origine, qui se sentait constamment tenu de brandir son autorité car il manquait d'envergure pour qu'elle s'impose naturellement. Ce n'était pas un homme du Wessex, j'en étais sûr. Les voyelles et les diphtongues étirées du saxon étaient absentes de sa façon de parler ; il était donc probable qu'il venait de l'est ou du nord du royaume où, voici des siècles, les Danois avaient imprimé à l'anglais une façon de prononcer les mots étrangère aux régions du pays où leurs décrets n'avaient jamais eu cours.

Je ne pouvais voir son menton sous sa barbe fournie mais, à mon avis, il était mou. Un faible, pensai-je, accessible à toutes

les influences et dont la vanité se satisfait de peu ; mais, de ce fait, il manquait de confiance en lui, ce qui est souvent le cas des tyrans au petit pied. Je n'avais pas de sympathie pour Eudo Colet et pourtant, bizarrement, il suscitait en moi de la pitié, de même qu'il en inspirait à Bridget Praule. On le sentait voué à la tragédie, comme si le destin, dès sa naissance, l'avait désigné pour une de ses victimes.

— Alors, si Votre Honneur n'a rien de plus à me dire, je m'en vais, annonçai-je en me baissant pour ramasser mon gourdin que j'avais posé sur le sol.

Je me tournai pour prendre congé d'Agatha Tenter.

Elle regardait maître Colet, éperdue d'adoration. Je ne m'étais pas trompé. Elle était éprise de lui. Je dois admettre qu'il était suffisamment jeune et beau pour séduire nombre de femmes. Manifestement, Rosamund Skelton avait remisé tout scrupule de se marier sous sa condition pour faire de lui son époux. Quels étaient les sentiments d'Eudo Colet pour Agatha, je n'avais aucun moyen de le savoir, mais peu d'hommes renoncent à profiter de l'amour d'une femme si cela peut servir leurs fins. Je le savais d'expérience personnelle. Il me suffisait de me rappeler Lillis.

— Dieu soit avec vous, maîtresse Tenter, et avec votre aimable mère, dis-je en souriant à la vieille dame qui, de son coin, ne répondit pas. Merci de votre hospitalité. Et maintenant, je m'en vais. Maître Colet, Dieu soit avec Votre Honneur.

— Ne t'avise pas de revenir fouiner par ici, dit Agatha.

Le ton vipérin s'adoucit à peine quand elle se tourna vers Eudo Colet :

— Il a parlé à Grizelda. Elle est toujours décidée à vous faire des ennuis. Pas vrai, colporteur ?

— Maîtresse Harbourne est soucieuse de découvrir la vérité à propos des enfants dont elle avait la charge, répondis-je avec calme. Elle est malheureuse, c'est bien naturel.

Eudo Colet rougit de colère. Le sang lui montait au visage, comme une marée indésirable.

— Si elle dit du mal de moi, c'est de la calomnie, répondit-il de l'air de l'innocence outragée. Elle le sait, comme le savent aussi la plupart des gens qui essaient de salir mon nom.

Demande à Agatha, demande à Bridget Praule ou à maître Thomas Cozin. Tous te diront que je ne peux être mêlé à la disparition de mes beaux-enfants. D'ailleurs, ma dispute avec Mary et Andrew, qui a été orageuse, n'a pas duré, et elle aurait été rapidement close si Grizelda n'était pas intervenue. Leurs bouderies ne dureraient pas, crois-moi.

— Certainement, Votre Honneur, je le crois. Jack Carter m'a dit qu'il avait entendu un des enfants chanter pendant qu'il descendait les affaires de maîtresse Harbourne. Une berceuse, quelque chose comme ça. Pour autant que j'en puisse juger, il n'a aucune raison de mentir.

— On dirait que tu as passé tes jours à questionner la moitié de la ville, maître colporteur, interrompit Agatha Tenter, toujours aussi peste. Les gens qui fourrent leur museau dans les affaires des autres peuvent bien se retrouver eux-mêmes dans un vilain pétrin. Si j'étais toi, je serais prudent.

— Certainement, maîtresse Tenter, je le serai ! Encore une fois, je vous souhaite une bonne nuit.

Dans les derniers rayons du soleil couchant, je repris le pont, puis escaladai la colline pour regagner la ville ; j'avais de quoi réfléchir. À la dernière remarque d'Agatha Tenter surtout. Était-ce une menace ? Qui sait ?

Il faisait sombre, à présent, et tout à coup je frissonnai.

CHAPITRE XII

Je remontai lentement des profondeurs d'un sommeil tranquille. Quelque chose m'avait réveillé mais je me demandais encore ce que c'était.

Avant de rentrer, j'avais soupé à la taverne du château, seul avec moi-même, car Jacinta était allée rendre visite à une voisine qui venait de mettre au monde des jumeaux. Renseignements que je pus tirer de son fils taciturne qui répondit à mes questions par des grognements ou des marmonnements à peine intelligibles. Une demi-douzaine de clients occupaient les lieux : deux gardes de la garnison du château, un bourgeois de la ville, respectable et corpulent, plus trois voyageurs à qui était offerte pour la nuit l'hospitalité de la maison des hôtes au prieuré. J'étais bien content que la patronne soit absente et, tout en mangeant du bacon aux pois et dégustant un pot de vin du Rhin, je ruminai calmement les événements de la journée et tentai d'ordonner mes impressions. Mais j'étais trop fatigué pour leur faire justice et, à la fin de mon repas, je dodelinais de la tête devant mon assiette vide et répandis du vin sur ma main. Je payai et sortis.

Décidément, je n'étais pas disposé à endurer une nouvelle nuit d'insomnie et je transportai le matelas et les couvertures de la petite chambre à coucher jusqu'en bas pour m'installer confortablement. Trop de bien-être sans doute car, après avoir ôté mes vêtements et m'être nettoyé les dents avec de l'écorce de saule, je tombai endormi avant même de m'être enroulé dans les couvertures...

Et maintenant, pour je ne sais quelle obscure raison, j'étais tout à fait éveillé, assis raide comme la justice et le bras tendu pour saisir mon bâton. Crispé, j'écoutai un instant mais la maison était silencieuse, mis à part les craquements nocturnes du bois de charpente. Pourtant, quelque chose avait troublé

mon repos, pénétrant les voiles du sommeil qui pesaient encore sur mes paupières. Était-ce tout simplement l'écho d'un rêve ?

Au bout de quelques minutes, je me recouchai, tirai les couvertures sur mes oreilles, convaincu que je m'étais trompé. Un mince rai de clair de lune filtrait entre les deux volets et argentait le parquet.

Je voguais à la dérive sur les nuages d'un rêve délicieux. J'étais enfant de nouveau, et de retour dans ma maison de Wells. Ma mère m'avait envoyé jouer dehors le temps qu'elle nettoie le sol de notre chaumière avec un balai qu'elle avait fabriqué en assemblant des genêts cueillis le matin. Elle avait soigneusement dégarni les tiges de leurs fleurs dont elle faisait une teinture jaune, ou qu'elle mêlait à de la guède¹² pour obtenir une teinture verte. Ma mère était une maîtresse de maison industrieuse ; depuis la mort de mon père, c'était une nécessité. Quand elle envoya la poussière et les vieux joncs voler par la porte ouverte, elle se mit à chanter, d'une toute petite voix, très haute et très lointaine...

J'étais éveillé de nouveau, les yeux écarquillés, les cheveux hérissés sur la nuque et le corps trempé d'une sueur glacée. Je me soulevai sur un coude, tendis l'oreille, réalisant soudain avec horreur qu'il ne s'agissait pas d'un rêve mais de la réalité. Le son venait d'en haut, une voix d'enfant fluette, fragile comme le roseau et distante, mais dont les mots étaient clairement audibles dans le silence. Je les reconnus ; c'était ceux d'une berceuse que ma mère me chantait la nuit, dans ma petite enfance, lorsque le sommeil me fuyait.

*Dodo, dodo, l'enfant chéri,
Petit enfant, il faut dormir.
Dans ce monde brutal,
Tu es malvenu.*

Je frissonnai ; il faisait froid dans la pièce. Je luttais contre l'impulsion de me réfugier sur le matelas, de rabattre les couvertures par-dessus ma tête et de me boucher les oreilles de mes deux index jusqu'à ce que cette étrange mélodie prenne fin.

¹² Teinture bleue dont se peignaient les anciens Bretons.
(N.d.T.)

Mon imagination enfiévrée croyait voir les créatures des ténèbres tournoyer autour de moi : spectres, fantômes, diabolotins, et les esprits tourmentés se lever de leurs tombes béantes.

La voix reprit, toujours claire et haute mais, cette fois, avec un tremblement léger, comme celle d'un enfant qui essaie de se rassurer et s'efforce d'être courageux. Une voix de fille ou de garçon ? Difficile à dire. Je savais seulement que ce chant pitoyable appelait à l'aide, semblable à celui des sirènes qui charmaient les marins de l'Antiquité afin que leurs vaisseaux s'échouent et se brisent sur les récifs...

*Dodo, dodo, l'enfant chéri,
Petit enfant, dodo, dodo,
Dans la tristesse, tu vins en ce monde,
Dans la tristesse, tu le quitteras.*

Je me forçai à quitter ma couche rudimentaire et, les doigts tremblants, je cherchai le briquet que j'avais laissé sur la table de la salle. J'essayai deux fois de frotter le silex contre l'acier et deux fois je ratai mon coup ; la troisième fois, je réussis à immobiliser mes mains assez longtemps pour faire jaillir une étincelle. L'amadou s'enflamma et quand je l'approchai de la chandelle, la flamme éclaira la pièce, débusquant les ombres tapies dans les angles. J'avais dû saisir mon haut-de-chausses et ma chemise et lacer ma tunique mais je n'eus que plus tard le vague souvenir de l'avoir fait. Je pris le bougeoir d'une main, mon gourdin de l'autre et montai l'escalier.

La voix séductrice chantait toujours, me poussant en avant. Quand j'atteignis les dernières marches, elle trembla et se brisa, les dernières notes du couplet ayant été plus fortes et plus proches. Je me tournai et levai le bougeoir au-dessus de ma tête, laissant sa pâle lueur jouer sur les murs et le mobilier de la grande salle de l'étage. À l'extrémité des poutres, les saints sculptés regardaient fixement de leurs yeux aveugles et les couleurs bariolées de leurs robes jaillirent devant moi, brillant comme des bijoux, avant de s'évanouir dans l'ombre sitôt que la lumière s'éloigna. Sur la tapisserie, Judith brandissant la tête d'Holopherne paraissait pétrifiée à l'instant de son triomphe, les

gouttes de sang qui tombaient sur le sol de la tente de l'Assyrien semblaient presque réelles à la lueur de la chandelle...

Il n'y avait personne ici ; mes oreilles m'avaient joué un tour. Mais le chant reprit, plus lointain. Je pénétrai dans l'étroit passage sans air. La porte de la chambre des enfants était fermée, mais celle de la grande chambre béait, et j'entendis plus clairement encore les paroles de la berceuse.

*Dodo, dodo, l'enfant chéri,
Pourquoi pleurer si tristement...*

J'entrai dans la pièce en dressant bien haut ma chandelle et regardai autour de moi. Avec un sursaut de peur qui m'ébranla de la tête aux pieds, je vis que la porte suivante, celle qui menait à la galerie de la cour, était ouverte sur la nuit, laissant passer un courant d'air glacé. Presque certain de l'avoir fermée à clé la veille et n'étant pas remonté jusque-là depuis lors, je ressentis l'impulsion irrésistible de faire demi-tour, de me ruer dans l'escalier et de me jeter dans la rue ; de chercher asile au prieuré, de fuir l'esprit torturé qui hantait cette maison disgraciée. Je tremblais si violemment que ma langue était collée contre mon palais et que la chandelle dans ma main projetait des gouttes de cire chaude sur les murs rouge et blanc. Ajoutant à l'angoisse, j'éprouvais la crainte plus concrète de laisser tomber la chandelle qui ferait flamber les vieilles jonchées, sèches et cassantes, éparpillées sur le plancher.

*Enfant, il te faut pleurer,
Au temps jadis, on l'a ordonné.*

La voix s'éleva jusqu'à une note haute et pure, comme le tintement d'une cloche d'argent, puis cessa brusquement. Pendant le silence absolu qui suivit, où j'entendais seulement mon cœur cogner, j'attendis que la berceuse reprenne. Rien ne se passa. Le calme d'abord oppressant devint menaçant. Pour finir, mobilisant tout mon courage, je m'avançai vers le rectangle pâle, perceptible dans la noirceur du mur, et regardai la nuit sous le clair de lune.

Les ombres emplissaient la cour intérieure. J'arrivai à distinguer les contours du puits et de la pompe près de la porte de la cuisine qui, je le notai avec soulagement, semblait fermée. Les fenêtres aussi étaient fermées et uniformément sombres. La

galerie couverte commençait devant moi et la porte à l'autre extrémité offrait une surface lisse et close. La flamme de ma chandelle pâlisait jusqu'à l'insignifiance dans la clarté de la lune croissante et je la soufflai. À présent que mes yeux s'étaient accoutumés au noir, je trouverais d'un pied ferme mon chemin jusqu'en bas. Immobile, l'oreille aux aguets, j'attendais la reprise de cette berceuse fantomatique, le dernier écho de ce soprano enfantin dont je n'avais pas pu déterminer le sexe. Les battements de mon cœur s'étaient un peu apaisés, ce qui facilitait ma respiration. J'inspirai à fond l'air du petit matin car sûrement, décidai-je, minuit était depuis longtemps passé. C'étaient les mortes heures des ténèbres, celles où rien ne bouge. Pas un bruit, pas même l'appel du guet ne troublait la ville qui dormait autour de moi.

Je m'appuyai contre le montant de la porte, attendant d'avoir retrouvé le contrôle de mes membres, me disant vainement à moi-même que j'avais tout imaginé. Ce pourrait être après tout le prolongement de mon rêve, la voix de ma mère, que depuis si longtemps la mort avait fait taire, que j'avais entendue. Au bout d'un moment, je m'estimai capable de remuer et je détachai prudemment mon corps de son support. À cet instant, un mouvement à l'autre bout de la galerie capta mon attention.

La porte qui conduisait dans les greniers et dans les quartiers des domestiques au-dessus de la cuisine était grande ouverte alors qu'elle était fermée quelques secondes plus tôt. Elle s'était ouverte vers l'intérieur sur ses gonds silencieux, découvrant un vide ténébreux sans trace de lumière ni signe de vie ; mais cette solide porte de chêne cloutée de fer n'avait pu bouger toute seule. De nouveau, mon cœur battait la chamade et je n'arrivais plus à déglutir. Je me maudissais d'avoir éteint ma chandelle trop tôt et conclu prématurément que ce qui s'était passé était le fruit de mon imagination. J'hésitai ; j'étais tenté de fuir mais une voix dans ma tête m'intimait de ne pas être lâche. Je me signai, posai le bougeoir par terre, empoignai fermement mon gourdin et avançai le long de la galerie dont les planches gémissaient doucement sous mon poids.

Le clair de lune facilitait ma progression, si bien que je pouvais garder les yeux rivés sur la caverne obscure devant moi

sans trop me soucier de mes pieds. Ainsi je pus voir un bref mouvement au-delà de la porte de la réserve ; un simple vacillement de noir sur noir, suffisant pour m'assurer que les événements de la nuit étaient réels et non imaginaires.

— Holà ! appelai-je. Qui va là ? Qui que vous soyez, montrez-vous. Vous êtes dans une demeure privée !

Ma voix avait un son étrange, fabriqué, aurait-on dit, et dans le silence profond qui suivit, mes paroles résonnaient en moi, dépourvues de forme et de sens. Puis soudain, le chant mystérieux et presque surnaturel reprit :

*Dodo, dodo, l'enfant chéri,
Petit enfant, dodo,
Dans la tristesse, tu vins en ce monde,
Dans la tristesse, tu le quitteras.*

Je ne pouvais plus le supporter. Je m'élançai vers le bout de la galerie à grandes enjambées sans tenir compte des planches qui vacillaient sous mes pieds. J'atteignais le milieu du passage quand un gémissement puissant annonça le craquement sinistre du bois qui volait en éclats, aussitôt suivi par le bruit déchirant des planches pourries qui cédèrent, ouvrant un trou béant. Je me cramponnai désespérément à la main courante. Trop tard ! Mes mains humides lâchèrent prise et je tombai les pieds en avant dans la cour.

La chute dura peu, la distance étant de sept ou huit pieds, mais j'aurais pu me blesser plus gravement que je ne fis. En fait, ma tête avait heurté les pavés – le choc m'avait étourdi – et je m'étais tordu une cheville. Je n'ai aucune idée du temps que j'ai passé allongé sur le sol, pour ainsi dire assommé ; quelques minutes, je pense. Prudemment et péniblement, je me remis sur mes jambes ; grâce à Dieu, mon bâton était tombé à portée de ma main, et je m'en servis comme d'un support pour m'aider à retrouver mon aplomb. Ma cheville gauche était très douloureuse quand je la posai sur le sol la première fois, mais après que j'eus effectué à plusieurs reprises le tour de la cour en boitillant, la douleur s'atténua et ma cheville accepta de porter mon poids. J'avais eu beaucoup de chance de m'en tirer sans os brisés.

Un coup d'œil en direction de la galerie couverte suffit à évaluer les dégâts, qui étaient sérieux. Mis à part le toit, qui maintenant s'affalait au milieu comme un ivrogne, la passerelle était coupée en deux et les pavés de la cour étaient jonchés de fragments et de pièces de bois dont certaines avaient l'épaisseur de poutrelles. Il faudrait l'art d'un maître charpentier et l'aide d'un apprenti pour réparer la galerie ; mais d'après mon estimation, ça n'en valait pas la peine ; les intempéries avaient pourri la structure trop longtemps négligée.

Subitement, je m'aperçus que ma chute et mon inquiétude pour le bon fonctionnement de mon corps m'avaient presque fait oublier ma frayeur originelle. Elle revint en force. Je levai les yeux vers la porte de la réserve au-dessus de moi, terrifié à l'idée de voir le visage d'un enfant fantomatique se pencher par-dessus l'extrémité de la balustrade brisée. Mais il n'y avait personne et la porte était fermée. Je crus d'abord qu'il s'agissait d'un effet de clair de lune et, dressé sur la pointe des pieds, le cou tendu, je m'approchai aussi près que j'osai de la structure branlante de la galerie, mais je ne m'étais pas trompé. L'individu ou la force inconnue qui avait ouvert la porte l'avait aussi fermée.

Rassemblant de nouveau mon courage, je résolus de fouiller le bâtiment de la cuisine. Je boitillai vers la porte et essayai le loquet mais il était fermé et barré. De plus, je n'avais pas les clés sur moi. Avant de me coucher, je les avais mises en sûreté sous mon matelas. Une fois de plus, la peur s'insinuait. Des portes avaient été ouvertes cette nuit. Était-ce par sorcellerie ou par l'entremise d'un humain ? Je n'avais jusqu'alors aucun moyen de le savoir.

Avant d'avoir eu le temps de réfléchir beaucoup à la question, une autre considération bien plus terre à terre m'accabla. N'ayant pas les clés sur moi, j'étais dans l'incapacité de réintégrer l'autre corps de bâtiment, sauf par la porte de la chambre à coucher, à laquelle mon seul accès était la galerie démolie. J'étais piégé dans la cour intérieure, à moins que, par chance, l'intrus n'ait ouvert aussi la porte dans le passage du rez-de-chaussée. Mais celui-ci était aussi fermé à clé et verrouillé.

Je cherchai désespérément une issue à cette situation préoccupante. Le clair de lune éclairait ma recherche, ses pâles rayons faisaient ressortir les imperfections du mur de pierre, à l'extérieur de la fenêtre du bureau de la comptabilité, qui pourraient me fournir une prise de pied. J'estimai que le plancher de la galerie aux deux extrémités était encore assez solide pour supporter mon poids et que, si j'arrivais à escalader le mur et à me soulever jusqu'à la balustrade, je pourrais rentrer dans la grande chambre.

Je laissai mon gourdin sur le sol et commençai mon ascension, les mains humides de sueur ou de peur. Mais, comme si souvent dans mon existence, ma taille s'avéra un don du Ciel. Une pierre en saillie, à quelque huit ou neuf pieds au-dessus du sol et proche de la galerie, me permit d'avoir une prise et, à force de me raccrocher à une autre protubérance avec ma main droite et d'étendre mon bras gauche aussi loin que je pouvais atteindre au-dessus de ma tête, j'arrivai à saisir un des balustres. Après un instant pendant lequel je me stabilisai, je lançai mon bras droit en travers et attrapai un second balustre, ce qui me permit de pendre par mes deux bras à la structure brisée ; elle grinça, craqua un peu mais ne fit pas mine de s'effondrer. Encouragé, je commençai à me hisser à la force du poignet ; après avoir bien transpiré, peiné, haleté, je réussis à passer un bras, puis l'autre par-dessus la balustrade. De cette façon, j'avais une prise suffisante pour me tirer vers le haut et trouver des prises pour mes genoux entre les montants. Puis, en substituant mes orteils à mes genoux, je réussis à introduire une jambe en travers de la main courante et, quelques instants plus tard, j'étais accroupi à l'extérieur de la porte ouverte de la chambre à coucher, soufflant lourdement de tous ces efforts. Mes mains écorchées saignaient et mon corps était endolori de la tête aux pieds. Je me relevai et entrai dans l'abri de la pièce dont je fermai la porte derrière moi.

Tout le temps qu'avait duré mon ascension, j'avais oublié ma terreur mais à présent, comme tout à l'heure, elle refluit. Je ramassai mon chandelier, descendis l'escalier en tâtonnant et mes doigts tremblants découvrirent le trousseau de clés sous mon matelas. Elles y étaient toujours... Je poussai un

grognement de soulagement. Quelque part dans ma tête s'était logée la peur inconsciente que mon visiteur fantôme les ait volées. Je m'affalai dans le fauteuil et fermai les yeux, l'esprit tourbillonnant sous l'emprise d'un flot de pensées, dont pas une ne tenait debout dans mon angoissante situation présente. J'avais entendu la voix d'un enfant – j'étais prêt à en jurer – mais Mary et Andrew Skelton étaient morts. Alors, qui cela aurait-il pu être sinon l'ombre malheureuse de l'un d'eux ?

Au bout d'un moment, je m'obligeai à me lever, allumai ma chandelle, pris les clés, traversai le couloir jusqu'à la porte du fond que je déverrouillai et ouvris avant d'entrer dans la cour. Tout était silence et le lieu était exactement comme je l'avais laissé : les poutrelles rompues, éparpillées sur les pavés, la galerie brisée en deux parties qui pendaient au milieu, les portes aux deux extrémités fermées, les fenêtres vides et aveugles. Mon gourdin gisait là où je l'avais posé avant de commencer à grimper, près du mur du bureau de la comptabilité. Je le ramassai avec une profonde impression de soulagement. Je le sentais fort et solide dans ma paume, un vieil ami familier, une protection sur laquelle je pouvais compter dans le danger. Je connaissais chacun de ses nœuds, chacune de ses imperfections et je sentais le poids réconfortant de son extrémité arrondie. Je le balançai doucement en tous sens, d'abord d'une main, puis de l'autre pour m'assurer que ni mes poignets ni mes épaules n'étaient endommagés. Satisfait, je rentrai dans la maison, tournai la clé dans la serrure et baissai la barre.

Ma tâche suivante fut de remonter à l'étage pour fermer la porte de la chambre à coucher. Pour faire bonne mesure, je tirai un des coffres à vêtements en travers, aussi près que possible des montants de la porte. Tout en agissant, cependant, je me rendais compte de la futilité de ces précautions car, si la présence dans la maison cette nuit n'était pas humaine, aucun obstacle ne pourrait lui en interdire l'accès. Si, en revanche, la voix appartenait à un être de chair et de sang, aucun moyen ne permettrait à l'intrus d'atteindre la porte par la galerie brisée.

Et voici qu'à nouveau je tremblais. J'avais les membres lourds et glacés. Je descendis et me rassis dans le fauteuil, incapable de m'obliger à m'étendre sur le matelas. Je devais rester sur le qui-

vive, disposer instantanément de mes esprits au cas où... Au cas où quoi ? Que pouvais-je faire contre les esprits d'outre-tombe ? Je claquai des dents et me vis forcé de m'enrouler dans les couvertures, qui pourtant entravaient mes mouvements. Je laissai mes bras à l'air et appuyai mon bâton contre le fauteuil, à portée de main.

Je ne dois pas dormir... cette pensée m'obsédait tandis que je luttai pour empêcher mes yeux de se fermer. Car, en dépit de ma terreur, mes paupières s'abaissaient sans cesse et je perdais conscience. Et bien sûr, à la fin, je ne disposai plus d'aucun moyen pour éviter de sombrer dans le sommeil.

Quand je m'éveillai, le petit jour frappait aux volets, précurseur d'une autre journée belle et chaude. Je me levai péniblement, puis étendis avec prudence toutes les parties de mon corps, effleurant du bout des doigts mes membres sur toute leur longueur, examinant mes blessures. Elles étaient nombreuses, certaines déjà viraient au pourpre foncé, les autres étaient encore d'un jaune malsain. À part elles, je n'allais pas si mal malgré l'impression générale qu'on m'avait roué de coups. Je sortis, me déshabillai, puis je fourrai ma tête sous la pompe, laissant l'eau froide et claire couler sur mes cheveux, mon cou et mes épaules. Ensuite je puisai de l'eau dans le puits, ignorant les efforts que cela me coûtait et, seau après seau, je la déversai sur mon corps endolori. L'eau possède de puissantes propriétés curatives et, au bout d'un moment, je me sentis un peu mieux. Je m'essuyai avec la toile de lin rugueuse que j'ai toujours dans ma balle pour cet usage, je me rhabillai et, une fois rasé, j'étais presque prêt à envisager la perspective d'un petit déjeuner à la taverne du château.

Avant cela, cependant, j'avais à faire : d'abord inspecter de plus près l'entretoise brisée où les planches de la galerie avaient cédé. Après un examen détaillé, il n'y avait aucun doute : les planches étaient pourries et s'étaient rompues sous mon poids et le martèlement de mes pas, mais le reste du passage n'était pas en meilleur état. Pourquoi, alors, s'était-il effondré à cet endroit précis ? Je suivis mon chemin parmi les poutrelles abattues et examinai attentivement l'entretoise qui les soutenait. La partie supérieure était nettement sectionnée ;

aucun éclat déchiqueté ne saillait comme cela aurait dû être si la structure avait été arrachée par accident. Quelqu'un avait employé un couteau aiguisé ou un merlin, affaiblissant toute la structure de la galerie. Quelqu'un aussi m'avait attiré pour que je la traverse.

Mais pourquoi ? Une chute d'une si faible hauteur n'aurait pu me tuer. Même sur le moment, je m'étais trouvé chanceux de m'en tirer à si peu de frais. J'aurais fort bien pu me casser un bras, une jambe ou une épaule, ou me fouler plus gravement la cheville, et l'on m'aurait conduit à l'infirmerie du prieuré où je serais resté des semaines. Au bout de ce temps, mon intérêt pour le sort de Mary et d'Andrew Skelton se serait évanoui ; c'était du moins ce que s'imaginait mon optimiste assaillant. Mais qui était cet assaillant ? Qui voulait si fortement que l'affaire soit oubliée ? Qui estimait que ma curiosité était une menace pour la paix de son esprit ? Et surtout, qui pouvait avoir un autre trousseau de clés qui lui permettait d'entrer et de sortir à volonté de la maison ? Il n'y avait qu'une réponse : Eudo Colet.

Je traversai la cour, ouvris la porte de la cuisine, grimpai par l'échelle au quartier des domestiques et ouvris les volets. Ici, où une couche épaisse de poussière couvrait le plancher, on ne devait trouver qu'une série d'empreintes, celle de mes chaussures, qui datait d'avant-hier. Or la poussière avait été piétinée et éparpillée, preuve que l'on avait tenté d'en effacer d'autres. J'entrai dans la réserve où je fis pénétrer le soleil matinal. Les mêmes traces de balayage apparaissaient partout. Ce n'était pas l'œuvre d'un esprit. Les pieds d'un homme s'étaient délibérément efforcés d'anéantir tout signe de la présence de leur propriétaire. Et qui, dans le noir, pouvait savoir que le plancher était si poussiéreux ? Quelqu'un qui savait que la maison n'avait pas été occupée depuis longtemps ? De nouveau, le nom d'Eudo Colet me vint à l'esprit.

J'essayai la porte qui ouvrait sur la galerie ; elle résista. Mais quand j'utilisai ma clé, elle s'ouvrit aisément, sans bruit, de l'intérieur ; et quand je me penchai pour toucher les gonds, mes doigts furent barbouillés d'une graisse épaisse et noire. Mon visiteur nocturne n'était donc pas un habitant de l'au-delà, mais

un homme comme moi, de chair et d'os. Cependant, il y avait eu la voix d'enfant qui chantait, je l'aurais juré ; une voix d'enfant fluette, haute et pure. Je me remis à trembler et à transpirer. Le mal hantait ces lieux et je ne savais quelle forme il avait empruntée. Je ne m'étais pas rapproché de la vérité.

CHAPITRE XIII

Une demi-heure plus tard, sitôt sorti de la maison, je pris conscience de l'atmosphère de peur et d'expectative qui régnait dans la rue. À l'angle de High Street, là où elle tourne en direction de la porte de l'Est, un groupe de gens discutaient gravement et il était évident qu'il ne s'agissait pas des insouciantes bavardages matinaux. En face de moi, une lucarne s'ouvrit à toute volée au plus haut étage d'une maison et une femme en cheveux et en chemise se pencha pour héler un cavalier qui avait arrêté sa monture devant chez elle. Un autre cavalier, arborant la livrée du maire, passa la porte de l'Ouest derrière moi, galopant à grand fracas sur les pavés, comme si sa vie était en jeu.

Un voisin sortit en hâte de sa demeure attenante à celle de maître Colet en criant à la cantonade :

— Que faire ? Jack, mon domestique, revient de la boulangerie tout égaré. Il parle d'une histoire de meurtre mais qui est la victime, où ça s'est passé, il n'en sait rien !

Le cavalier se retourna sur sa selle :

— Il semble que les hors-la-loi étaient de sortie cette nuit et qu'ils aient fait des ravages. On dit que le maire Broughton a envoyé quelqu'un à Exeter pour demander que le shérif vienne chez nous en personne. On s'attend à ce que, sitôt arrivé, il lève un autre *posse* pour qu'on en finisse une fois pour toutes avec ces dénions. Venez avec moi jusqu'à l'hôtel de ville et on entendra ce que Son Honneur le maire veut nous dire.

Du haut de son grenier, la dame se lamenta :

— J'ai entendu dire qu'ils ont frappé deux fois, dans deux endroits éloignés l'un de l'autre. Si c'est vrai, c'est nouveau et ça veut dire qu'ils ont peut-être uni leurs forces à celles d'une seconde bande de voleurs.

Elle secoua tristement la tête et ses cheveux défaits et sombres, tout striés de gris, pendaient avec disgrâce sur son front et le long de ses joues.

— Quels temps dévoyés nous vivons ! reprit-elle. Qu'aurait dit ma chère mère de ces désordres, je n'ose le penser ! Bénis soient tous les saints ! Elle repose dans la tombe depuis quinze ans.

Les deux hommes marmonnèrent leur sympathie et se préparèrent à repartir, tout en saluant d'autres connaissances qui apparaissaient sur le pas des portes et aux fenêtres, attirées par les voix inquiètes. Avant qu'il traverse la rue pour rejoindre le cavalier, je saisis mon voisin par le bras.

— Monsieur, dis-je, en relâchant sa manche car il avait tourné vers moi un regard indigné, vous ne me connaissez pas mais je m'appelle Roger. Je suis colporteur et, grâce à maître Oliver Cozin, le notaire, je loge pour le moment à côté de chez vous, pour avoir l'œil sur la maison de maître Colet. Auriez-vous... Auriez-vous par hasard entendu quelque chose la nuit dernière, aux heures les plus sombres ?

Le visage mince de l'homme se crispa :

— Entendu quoi ? demanda-t-il, alarmé. Quel genre de bruit ? Dieu du Ciel, voulez-vous dire que les hors-la-loi ont fait une brèche dans les défenses de la ville ? Colin ! cria-t-il à son ami en grande conversation qui, heureusement, ne l'entendit pas.

— Non ! Non ! monsieur, l'interrompis-je précipitamment. Cela n'a rien à voir avec les bandits. Ce bruit ressemblait à une voix d'enfant, d'un enfant qui chantait. Était-ce une voix de fille ou de garçon ? Je n'ai pas réussi à le déterminer. Vous-même ou quelqu'un de votre maisonnée l'aurait-il entendu ?

— Un enfant qui chantait... répéta mon gentleman irrité. Qu'est-ce que c'est que cette sottise ? Nous avons des affaires plus sérieuses à régler ce matin que vos imaginations nocturnes, vous ne croyez pas ?

Il plissa les yeux et me regarda sous le nez :

— Ne vous ai-je pas vu souper hier à la taverne du château ? Hum... Je ne crois pas me tromper. Et descendre le meilleur vin du Rhin de Jacinta ? Il vous est monté à la tête, mon garçon ! À l'avenir, laissez donc les vins fins à qui les supporte et

contentez-vous de bière... Tout de suite, Colin, tout de suite ! J'arrive...

Il s'était détourné de moi pour s'adresser au cavalier, à présent très pressé de partir. Cheminant à côté du cheval de son compagnon, il disparut au tournant de la rue, manifestement impatient d'obtenir de nouvelles informations. Je soulevai mon chapeau et m'inclinai devant la dame d'en face mais celle-ci parut prendre brusquement conscience de sa tenue débraillée et referma vivement sa fenêtre. Les autres badauds regagnaient aussi leur domicile pour transmettre à leur époux, femme ou maître ce qu'ils avaient appris des événements de la nuit et de l'arrivée possible du shérif dans la journée.

Ayant à poursuivre ma propre enquête, je remis à plus tard le moment de me sustenter et dirigeai mes pas vers la porte de l'Ouest. Le gardien auquel j'avais parlé la veille était encore de service. Pour l'heure, il discutait âprement avec un vacher récalcitrant qui voulait conduire ses bêtes de Rotherfold à leur pâturage, de l'autre côté de la ville.

— Je te répète que tu dois les conduire par South Street et la Barbacane. Il faut que toutes les voies soient dégagées à l'intérieur des murs au cas où le Lord shérif et ses hommes arriveraient.

— S'ront pas là avant la nuit tombée, protesta le vacher furieux. P'têt' pas avant d'main. Y vient d'être prévenu, qu'on m'a dit. L'détour est trop long par South Street. Pourquoi qu'on d'vrait faire tout ce chemin, moi et mes bêtes ?

— Allons, dégage, paresseux ! gronda le gardien courroucé. J'ai dit que tu ne dois pas passer par ici. Si tu me fais des ennuis, c'est moi qui t'expédie au pilori. Allez, pousse-toi de là. Tu gênes ceux qui viennent pour leurs affaires légitimes.

Le vacher fit demi-tour en grommelant et repartit avec son troupeau, incommodant grandement ceux qui essayaient d'entrer dans la ville. Le gardien se démena un bon moment avant que l'ordre soit rétabli. Je finis pourtant par pouvoir l'aborder et fus accueilli avec courtoisie, comme une vieille connaissance, mais il manquait à ses manières la bonhomie de la veille, quand il y avait peu de circulation.

— Qu'est-ce que je peux pour toi, l'ami ? C'est encore du vilain qui s'est passé cette nuit.

Je reconnus le fait d'un hochement de tête laconique. Des voyageurs qui montaient la colline, venus de l'hôpital des lépreux et de la route de Plymouth, approchaient déjà.

— Hier soir, dis-je d'un ton pressant, juste avant le couvre-feu, est-ce que maître Colet est entré par ici ?

— Maître Colet ? fit-il en se frottant pensivement le nez de son poing gros comme un jambon. Avant le couvre-feu ?

Il secoua lentement la tête avant d'annoncer :

— Non, je ne l'ai pas vu. Pourquoi demandes-tu ça ?

— Comme ça... fis-je. J'ai cru le reconnaître dans la rue, la nuit dernière, quand j'ai quitté la taverne du château. Sans doute que je me suis trompé.

— Pour sûr, tu t'es trompé, fit le gardien en haussant ses épaules puissantes et s'écartant pour recevoir les nouveaux venus.

— Tu es sûr ? insistai-je. Tu aurais reconnu maître Colet si tu l'avais vu ?

Il me foudroya de son mépris.

— Un homme qui vit à quelques mètres de la porte depuis plus de deux ans ? Tu crois que ma mère m'a mis au monde la tête farcie d'étoupe ? Bien sûr que je l'aurais reconnu. Allez, colporteur, dégage maintenant ! J'ai à faire. Et toi, gamin, où tu les emmènes, tes moutons ? À la pâture ou aux Shambles ?

Donc, Eudo Colet, s'il m'avait suivi depuis la chaumière d'Agatha Tenter, n'était pas entré par la porte de l'Ouest. Eh bien, je poursuivrais mon enquête à la porte de l'Est... après m'être calé l'estomac.

Jacinta en personne m'accueillit quand je passai sous le linteau de sa porte, la tête rentrée dans le cou. Je m'installai à la table près de l'entrée et elle revint rapidement vers moi après avoir servi à deux voyageurs leur repas de bouillie d'avoine, de bacon et de hareng salé.

— En voilà un remue-ménage, dit-elle, s'essuyant les mains sur son tablier. T'es au courant, non ? Pour sûr que tu l'es, toute la ville elle connaît déjà la nouvelle. Deux attaques des hors-la-

loi, cette nuit, à Dartington et à Bow Creek. Et même un meurtre à Bow Creek, à ce qu'il paraît.

Mon sang se glaça.

— Bow Creek ? C'est là qu'habite Grizelda Harbourne. Elle n'a rien ? Qui a été tué ? Est-ce qu'on a donné des noms ?

Jacinta se laissa choir sur un tabouret devant moi, une main plaquée sur sa bouche.

— Grizelda ! Doux Jésus, pardonne-moi ! Je l'avais oubliée... Je sais rien d'autre que c'que les gens disent. Y a eu beaucoup de dégâts de ce côté. Une maison brûlée jusqu'au sol. Et un corps découvert dans les cendres, tôt ce matin, par deux bûcherons qui travaillent dans la forêt. Et maintenant, mon garçon, qu'est-ce que j'te sers ?

Mon appétit m'avait faussé compagnie. J'étais tenaillé par la crainte qu'un malheur soit arrivé à Grizelda. Je bondis sur mes pieds, sans égard pour les protestations de la patronne qui prétendait m'empêcher de sortir sans avoir mangé.

— Je pars tout de suite, lui dis-je, je veux être sûr que Grizelda n'a rien.

Une lueur passa dans les petits yeux de Jacinta qui, flairant matière à commérage, en oublia les hors-la-loi.

— Ah ! Ah ! parce qu'il s'prepare quèque chose, pas vrai ? C'est plus une jeunesse, si tu veux mon avis, mais enfin, c'est une belle femme. Et à ce qu'on dit, l'âge apporte l'expérience, c'est-y pas vrai ? acheva-t-elle, secouée par un vilain rire gras.

Sans un mot, je tournai les talons et quittai la taverne. Comment me rendre aussi vite que possible à Bow Creek ? À cette heure, entre ceux qui se précipitaient hors de la ville et ceux qui s'y ruaient, la circulation matinale battait son plein et je trouvai sans difficulté une charrette à foin vide dont le conducteur complaisant repartait en direction de la Harbourne. Il avait passé la nuit dans la salle des hôtes du prieuré et en savait plus que moi sur les derniers événements. Il avait hâte de rentrer chez lui pour s'assurer que ni sa femme ni ses enfants n'avaient été violentés.

— Je peux pas m'empêcher de m'tracasser, bien que ma propriété soit à un demi-mile à l'ouest du lieu où les gredins ont attaqué, vers le chemin de Luscombe.

Fouaillé par l'appréhension, il pressait l'allure autant que faire se peut et nous couvrîmes la distance de Totnes à Ashprington si vite qu'à l'arrivée le soleil était encore bas dans un ciel rose et lumineux. De temps à autre, des nuages moutonnants obscurcissaient la face du soleil mais ils étaient évanescents et la journée serait chaude et sans averses. Aux abords du village, je fis mes adieux au faneur et repris dans la forêt l'étroit layon que j'avais parcouru deux jours plus tôt en compagnie de Grizelda. Quand l'odeur âcre de la fumée me piqua les narines, j'accélérai encore le pas, espérant malgré moi voir quelque indice des méfaits des hors-la-loi quand j'atteindrais le groupe serré des maisons, ce qui voudrait dire que la propriété de Grizelda n'avait pas été touchée. Le hameau était en effervescence ; des jeunes femmes sanglotaient nerveusement dans leur tablier ou, pâles et les yeux écarquillés, s'accrochaient à leur homme, mais il n'y avait pas trace de dégâts et pas de ruines fumantes qui auraient indiqué que les hors-la-loi avaient sévi ici et non ailleurs.

Un huissier, qui portait la livrée des Zouche et que la garnison du château avait dépêché pour enquêter, calmait son cheval qui bronchait, au milieu des villageois tassés autour de lui. Les hommes parlaient tous à la fois, impatients de donner leur version personnelle de ce qu'ils avaient, ou n'avaient pas, entendu et observé pendant la nuit. Je m'approchai d'une solide matrone qui semblait assez calme pour répondre avec bon sens à mes questions et se tenait un peu en retrait de la petite foule.

— Que se passe-t-il ? On raconte en ville que les hors-la-loi ont fait brûler entièrement une maison et assassiné quelqu'un.

La femme répondit sans tourner la tête, trop occupée à observer ce qui se passait devant elle :

— Pour une fois, les bruits sont fondés, dit-elle. Le cottage de Grizelda Harbourne a flambé du chaume au plancher et on a trouvé un corps dans les cendres.

La voix me manqua. Du fond de ma gorge, je réussis enfin à demander d'un ton rauque :

— Grizelda ?

Cette fois, la matrone se retourna, le front légèrement plissé :

— Louée soit la Vierge, non ! Es-tu de ses amis ?

J'attendis pour lui répondre que les battements affolés de mon cœur s'apaisent, et me posai à moi-même la question : puis-je honnêtement prétendre que je suis un ami de Grizelda ? Je la connaissais seulement depuis l'avant-veille. Cependant, en ce court espace de temps, j'en étais venu à l'apprécier et désirais intensément la connaître mieux. Quant à ses sentiments pour moi, je n'aurais pu me prononcer. Peut-être, après tout, n'avais-je pas le droit de poser des questions à son propos.

— Disons que nous nous sommes rencontrés par hasard mais que je m'inquiète pour elle. Vous êtes tout à fait certaine que ce n'est pas son corps qu'on a retrouvé dans les cendres ?

La femme eut un grand sourire :

— Ouvre les yeux, fiston. Près de l'arbre, la jupe bleue. Grizelda. Elle t'a vu. Elle vient vers nous.

Le temps qu'elle parle, Grizelda avait contourné la foule et elle était près de moi ; son beau visage, sombre et tourmenté un instant plus tôt, était illuminé par un sourire de bienvenue.

— Roger ? Qu'est-ce qui t'amène ici ? Oh ! je suis si heureuse de te voir.

Elle me tendait les mains et je les pris dans les miennes :

— Je suis venu pour m'assurer que tu étais saine et sauve, et j'ai appris que c'est à ta propriété qu'ils s'en sont pris, que ton cottage n'est plus... Et ce corps dans les cendres ! J'ai eu peur...

Incapable d'achever ma pensée, je me raccrochai à ses mains.

— Tu pensais que j'étais morte et tu en étais affecté ?

Le sourire s'était évanoui. Frissonnante, elle cherchait sa respiration et une larme coula lentement sur sa joue.

— Pardonne-moi, reprit-elle, mais il y a longtemps que quelqu'un n'a eu assez de bonté envers moi pour se soucier de mon sort.

Je l'attirai dans mes bras, sous l'œil intéressé de la matrone toujours à nos côtés, et l'embrassai doucement entre les yeux.

— Raconte-moi exactement ce qui s'est passé, la priai-je avec ardeur.

Grizelda posa la tête contre mon épaule.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. La nuit dernière, j'ai couché encore une fois dans la propriété de mes amis, selon ton conseil. Mais en fin d'après-midi, juste avant que je quitte le cottage,

Innes Woodsman m'a interceptée et suppliée, si je ne couchais pas chez moi, de le laisser utiliser le cottage pour la nuit. Il avait dû guetter la veille au soir, et s'apercevoir de mon absence.

— Il t'a suppliée ou il t'a menacée ? l'interrompis-je.

— Oh ! il s'y est pris si humblement que je ne pouvais que donner mon accord. Et il avait une toux profonde qui lui déchirait la gorge. Doux Seigneur ! Que n'ai-je suivi mon inspiration et refusé ! Il serait encore vivant !

— Tu veux dire qu'il a brûlé vif ? Qu'il n'a pas été assassiné ?

Indignée, Grizelda se dégagea de l'emprise de mes bras :

— Ces démons l'ont assassiné aussi sûrement que s'ils l'avaient lardé de coups de couteau. En fait, un couteau aurait été plus rapide et plus propre !

— Mais pourquoi les hors-la-loi ont-ils incendié ton cottage ? demandai-je. Où était leur profit ?

— La vengeance, dit-elle simplement. Ils sont revenus pour le cochon et la vache. Mais comme je te l'ai dit, j'avais logé Snouter et Betsy dans l'étable et dans la porcherie de mes amis, avec leurs bêtes. Quand ces bandits ont découvert qu'ils n'étaient plus là, la colère les a pris et ils ont mis le feu à la maison. C'était moi leur victime désignée.

Innes Woodsman n'aurait-il pu s'enfuir à temps ? me demandai-je. Mais il est vrai que le chaume flambe en un rien de temps, tout comme les murs en clayonnage d'une chaumière. Un homme qui dort d'un sommeil profond peut se retrouver piégé avant d'avoir eu le temps de reprendre vraiment conscience. Et quand bien même il aurait réussi à fuir le brasier, il se serait jeté tout droit dans les bras de ses assaillants. Ç'aurait pu être Grizelda, si elle n'avait pas tenu compte de mes avertissements concernant le retour probable des hors-la-loi. Si elle n'avait pas suivi mon conseil de coucher chez ses amis.

Semblant avoir lu dans mes pensées, elle sourit subitement et me prit les mains.

— Je dois te remercier de m'avoir sauvé la vie. Tu m'as forcée à être prudente. Je ne peux te dire assez ma gratitude.

— Tu n'as pas à être reconnaissante, lui dis-je en lui caressant la joue où je sentis le sillon étroit de la cicatrice. Tu as fait ce que

le bon sens t'a dicté. Mais, à présent, comment vas-tu te débrouiller ? Peux-tu rester chez tes amis ?

Les villageois commençaient à se disperser ; les uns rentraient chez eux, les autres partaient au travail. L'huissier se préparait également à reprendre la route pour faire son rapport au capitaine de la garnison. Il aurait certainement aussi à recevoir le shérif lorsqu'il arriverait à Totnes. Son regard parcourut la petite place à la recherche de Grizelda puis il mena vers elle sa monture et se pencha pour lui parler.

— Maîtresse Harbourne, mes condoléances. Et tous mes remerciements bien sincères pour m'avoir accompagné à votre propriété et pour avoir témoigné à propos du corps. C'est une tâche très pénible pour une personne de votre sexe et je vous félicite de votre courage. Il se peut que le shérif souhaite entendre personnellement votre témoignage. Où vous trouverai-je si j'ai besoin de vous ?

Grizelda hésita un instant avant de répondre :

— À Totnes. Dans la maison qui appartient à maître Eudo Colet.

L'huissier hocha la tête sans faire de commentaire et s'éloigna rapidement, me laissant abasourdi, les yeux rivés sur le visage de Grizelda.

— Je regrette, dit-elle en posant sur mon bras une main apaisante. J'allais juste te le dire. Je n'ai pas d'autre endroit où aller. Mes amis ne peuvent me loger indéfiniment. Leur chaumière est exigüe et ils ont de grands enfants. Ils sont d'accord pour garder Betsy et Snouter, mais pas moi. Et je n'ai pour l'instant aucun moyen de gagner ma vie. Je ne veux ni ne peux être un fardeau pour eux.

— Et... maître Colet est-il d'accord, lui ?

— Pas encore ! dit-elle avec un sourire ironique. Il ne sait encore rien de tout ça. Mais, dans les circonstances présentes, je suis sûre qu'il ne peut refuser. Après tout, la maison Crouchback a été mon foyer la plus grande partie de ma vie et, dans la détresse où je suis, où pourrais-je trouver refuge sinon là ? D'ailleurs, ce sera pour peu de temps. Jusqu'à ce que

j'obtienne une place de gouvernante dans une maison respectable. Ce qui ne sera pas difficile. Je suis connue à Totnes.

— Alors, tu vas me demander de quitter la maison ? dis-je en m'efforçant de parler calmement.

L'air mi-amusé mi-défiant, Grizelda me regarda bien en face.

— Ça, c'est maître Colet qui en décidera lorsqu'il répondra oui ou non à ma requête.

Soudain, son visage s'assombrit et elle pinça les lèvres.

— L'idée de devoir délibérément me mettre à sa merci me fait horreur, mais je n'ai pas le choix. J'ai tout perdu, tout, même mes vêtements. Je n'ai plus que ce que je porte sur le dos. Sans un toit sur ma tête, je suis en passe de devenir une pauvre de la paroisse.

— Avant que tu te décides à coucher de nouveau dans ton ancienne maison, je dois te faire part de certaines choses. Mais, d'abord, tes amis sont-ils par ici ? Crois-tu qu'ils auraient la bonté de me donner à boire et à manger ? Je suis à jeun. J'ai de l'argent sur moi, je peux les payer.

— S'ils étaient ici, ta dernière remarque les aurait offensés, affirma Grizelda. Mais ils sont déjà repartis chez eux. Ils sont pauvres et ne peuvent se permettre de perdre sans nécessité des heures de travail. Ils savent ce que je compte faire et nous nous sommes fait nos adieux. Toutefois je connais un peu la dame avec qui tu parlais tout à l'heure. Assez pour pouvoir lui demander de nous fournir du pain et de la bière.

De fait, la matrone se montra fort obligeante et Grizelda et moi nous installâmes sur un banc de bois, devant son cottage pour manger ses gâteaux d'avoine au miel et boire l'hydromel qu'elle nous avait fournis. Une demi-douzaine de ruches occupaient l'extrémité de son jardin et les abeilles bourdonnaient autour de nous.

Quand j'eus fini de relater à Grizelda ma nuit mouvementée, elle demeura plusieurs minutes silencieuse, le regard perdu et les sourcils froncés. Le soleil commençait à taper sérieusement ; autour de nous, les bois qui cernaient la clairière où était blotti le hameau répandaient chaleur et parfum. Quelques mètres plus loin, ils entamaient leur descente vers les berges de Bow Creek.

— Tu penses donc que c'était Eudo Colet qui cherchait à t'effrayer pour te faire partir ? dit-elle enfin.

— À m'estropier ou à me blesser pour que je ne puisse poursuivre mes recherches. Oui, j'en suis certain. L'entretoise de la galerie avait été coupée net. Elle ne s'est pas brisée d'elle-même.

— Et tu penses qu'il a fait cette tentative parce que tu t'es rendu chez dame Tenter ?

— Oui, oui et oui ! Il avait tout le temps de me suivre et d'entrer dans la maison avant le couvre-feu. Il doit toujours avoir en sa possession les clés de sa maison. Il aurait pu facilement entrer par la cour extérieure et se cacher dans les dépendances ou dans le bâtiment de la cuisine. Qu'est-ce qui serait venu l'en empêcher ?

Grizelda mordillait sa lèvre inférieure.

— Mais comment expliques-tu cet enfant que tu as entendu chanter ? Ça ne pouvait pas être maître Colet. Il n'a pas une voix de basse, c'est sûr, mais personne ne la confondrait avec la voix pointue d'un jeune garçon.

— Ni avec celle d'une petite fille, je le reconnais. C'est d'ailleurs bien cela qui m'inquiète et qui me fait craindre pour quiconque passerait seul la nuit dans cette maison.

— Tu le soupçonnes de sorcellerie ? demanda Grizelda en reprenant péniblement sa respiration.

Je haussai les épaules.

— C'est une question à laquelle je ne peux répondre. Tout le monde sait que les puissances des ténèbres existent et peuvent être exploitées. Mais accuser un homme de s'adonner à la magie, sans en avoir la preuve, je m'y refuse. C'est un crime passible de pendaison.

— Tu crois, cependant, qu'il faudra que je sois sur mes gardes si maître Colet accepte de me loger là...

— Je pense que tu dois faire attention. Je préférerais qu'il m'y laisse séjourner en même temps que toi, mais je crois qu'il va se jeter sur ta demande pour en finir avec un hôte indésirable, sans plus avoir à employer ses stratagèmes.

Grizelda redressa vivement la tête.

— Tu soupçonnes Eudo de supercherie ? Car la supercherie n'est pas la sorcellerie, bien que je me dise parfois qu'elles sont proches parentes.

J'appuyai la paume de ma main contre mon front. J'avais un mal de tête tenace et l'estomac tout retourné, conséquences probables de ma nuit agitée et d'un petit déjeuner trop longtemps attendu. Je bus à longs traits l'hydromel de la matrone et me sentis moins mal.

— La vérité est que je ne sais plus que penser. Tout s'embrouille dans ma tête et je ne vois pas le rôle joué par maître Colet dans la disparition de ses beaux-enfants. En fait, mis à part les événements de cette nuit, je pourrais commencer à penser qu'il n'y est pour rien. Dis-moi, pourquoi es-tu si contrariée ?

— Parce que tu te laisses trop facilement berner, répondit Grizelda d'un ton acerbe. Il y a un lien entre lui et les hors-la-loi. Si seulement nous pouvions le trouver ! Mais, pour l'instant, suffit comme ça. Je pars pour Totnes me présenter chez Dame Tenter.

Puis, tout à coup, elle sourit.

— Me feras-tu le plaisir de m'accompagner jusqu'à la ville ? Je suis désolée de ce que je t'ai dit. Sincèrement, je ne crois pas qu'on peut te rouler, loin de là. Mais je pense que tu vas reprendre la route sans regret et laisser derrière toi ces événements malheureux. Demain, Roger, tu seras de nouveau ton propre maître et, dans ce vaste monde, c'est pour toi l'essentiel. Regarde-moi dans les yeux et ose dire que je n'ai pas raison !

CHAPITRE XIV

J'accompagnai Grizelda jusqu'au quartier de la Barbacane où nous nous séparâmes devant la palissade, elle pour passer le pont et aller voir Eudo Colet chez Dame Tenter, moi pour grimper la colline vers la porte de l'Est. Alors que nous traversions les bois, elle avait versé quelques larmes sur la perte de son cottage, une faiblesse qu'elle s'était aussitôt reprochée et qu'elle attribua au choc ressenti devant le corps calciné d'Innes Woodsman.

— Sache bien, s'excusa-t-elle, que je méprise les femmes qui pleurnichent. Et Notre Dame m'est témoin que j'ai eu assez de malheurs dans ma vie pour avoir appris à contrôler mon chagrin. Mais je ne peux m'empêcher de me sentir responsable de la mort d'Innes.

— En voilà une ineptie ! m'écriai-je. Comme notre maître des novices avait coutume de me le ressasser avant que j'abandonne la vie religieuse, se charger de trop de responsabilités est un grave péché, aussi grave que de ne vouloir en prendre aucune. Homme ou femme, chacun ne doit rendre compte que de ses seules actions.

Cette idée parut la réconforter ; elle était plus calme une fois arrivée à l'endroit où nos voies bifurquaient. Quand j'eus atteint le haut de la colline, je cherchai le gardien de la porte de l'Est. Il était à son poste, fort occupé lui aussi à détourner de la ville le maximum de chariots et charrettes, en vue de la visite du shérif.

— On ne sait jamais, m'expliqua-t-il en s'épongeant le front de sa manche, Son Honneur le shérif pourrait arriver ventre à terre d'Exeter, et le soleil est déjà presque au-dessus de nos têtes. Il doit être midi passé.

— Ça m'étonnerait joliment qu'on le voie venir avant ce soir, lui dis-je en guise de réconfort et en citant le vacher. Il faut d'abord que le messenger du maire arrive à Exeter et tu sais avec

quelle lenteur laborieuse la justice réagit à toute situation. Dis-moi, aurais-tu par hasard fait entrer maître Colet dans la ville hier soir, un peu avant le coucher du soleil ?

Le gardien se passa une dernière fois l'avant-bras sur le visage et renifla un bon coup.

— Sûr que je l'ai vu. Même que je l'ai laissé sortir le premier ce matin quand l'angélus a sonné. Le dernier rentré, le premier sorti. Mais tu devrais le savoir. Tu es bien l'homme que le notaire Cozin a logé dans sa maison ? M'est avis que maître Colet a passé la nuit chez lui.

Je me retins de lâcher la réplique que j'avais sur le bout de la langue : « Tu as raison » et demandai simplement :

— Il était à cheval ?

— Non, à pied, répondit le gardien qui parut surpris. Maintenant que tu m'y fais penser, je trouve ça bizarre. Lui qui est si fier de sa bête et qui a si peur d'user ses jambes. Bizarre, mais sur le moment, j'y ai pas songé.

Je le remerciai et m'éloignai vers la poterne avant qu'il ait l'idée de m'interroger plus avant. Quant à moi, je tenais ma réponse. Néanmoins, je jugeai prudent de me renseigner aussi près du portier du prieuré car Eudo aurait pu solliciter un lit dans la salle des hôtes de St Mary. Mais le portier ne savait rien des allées et venues de maître Colet.

— Pourtant, vous étiez bien de service hier soir ? Et vous le connaissez ?

Le portier, un frère lai, plissa le nez :

— Oui aux deux questions. Et, si tu veux savoir, j'ai toujours trouvé que maître Colet est un aimable gentleman, même si d'autres citoyens t'ont fait part d'un avis différent. J'ai passé quelques soirées en sa compagnie à la taverne de Matt et à celle du château. Il est très réservé mais moi qui l'ai vu un peu éméché, je sais qu'il peut te faire rouler de rire avec ses pitreries. Attention, hein, je ne l'ai jamais vu saoul, précisa le frère lai, seulement dans les tavernes où la bière lui déliait un peu la langue.

— Quelle sorte de pitreries ? demandai-je, intéressé.

— Eh bien, fit le portier en haussant les épaules, il chante des ballades et des rengaines. Il en connaît des tas, plutôt salées,

hein, pas des romances pour les dames délicates. Une fois aussi, un amuseur ambulant est venu rendre visite à Matt ; maître Colet lui a emprunté sa flûte et il en a très bien joué. Il réussit les cabrioles à ravir, quand l'envie lui en prend. Mais, comme je t'ai dit, la plupart du temps, il est tranquille et grave, ainsi qu'il convient au mari de feu Rosamund Crouchback. Faut dire que c'était une femme qui n'oubliait jamais sa haute importance. Et ça, depuis l'enfance, gâtée par l'indulgence de son père... J'aurais pas aimé être valet dans cette maison, ni parent pauvre, même si on m'avait offert gratuitement un baril de malvoisie capiteux tous les jours de ma vie jusqu'à mon dernier souffle.

Je réprimai un sourire devant l'idée réjouissante que le portier se faisait du paradis, mais j'étais trop empêtré dans mes pensées pour lui prêter attention plus longtemps. Je lui souhaitai le bonjour et poursuivis mon ascension vers le pilori, tout en haut de High Street.

J'avais beaucoup à réfléchir. J'avais appris trois choses : Eudo Colet avait passé la nuit dans les murs de la ville, il n'avait pas couché au prieuré et avait la voix assez agréable pour distraire les clients de la taverne sans qu'ils aient à se plaindre de sa façon de chanter. Certes, on aurait pu envisager qu'il avait cherché à se loger ailleurs qu'à St Mary mais, d'une certaine manière, je n'arrivais pas à y croire. Il était entré à pied par la porte de l'Est et avait remonté High Street sous le couvert du crépuscule. Puis il avait guetté près de sa maison jusqu'à ce que ma visite à la taverne lui fournisse l'occasion de se faufiler le long de l'allée et de s'introduire par la porte qui donne sur la cour. D'ailleurs, même si je n'avais pas quitté la maison de toute la soirée, il aurait pu à un moment ou à un autre se faufiler sans que je m'en aperçoive. Il avait les clés de sa demeure et, vu le plan particulier des maisons de Totnes, on pouvait se trouver dans un des corps de bâtiment sans avoir aucune idée de ce qui se passait dans l'autre, puisqu'ils étaient séparés par la cour intérieure.

Les agissements ultérieurs de maître Colet étaient pure conjecture de ma part mais assez vraisemblables pour qu'il me semble l'avoir vu faire. Il avait choisi un couteau à la cuisine et entaillé le support de la galerie, une structure qu'il savait rongée

du fait de la négligence et de l'usure ; puis il était monté au grenier pour y attendre les premières heures du petit matin ; ensuite, il avait traversé la galerie avec mille précautions pour me charmer et me tirer de mon lit avec ses chansons...

Mais c'était une voix d'enfant et non une voix d'homme qui murmurait ces couplets poignants, une voix qui m'avait paru tour à tour étonnamment proche ou lointaine. Peut-être Eudo Colet n'était-il pas seul, après tout ! S'il ne l'était pas, qui était avec lui ? Je jurai tout bas. J'avais l'impression que sitôt que j'entrouvrais une porte sur la lumière, une autre se fermait et que je replongeais incontinent dans les ténèbres.

J'étais si prisonnier de mon obsession que je traversai la place du marché et les abattoirs, me frayant mon chemin dans la foule sans faire attention à personne. Je ne sentis même pas la main qui se posa sur mon bras avant qu'elle s'enhardisse à me pincer.

— Maître colporteur, susurrail une voix, pourquoi n'avez-vous pas votre balle ? J'avais envie de vous acheter du ruban.

Je tournai vers cette cliente sans gêne un visage qui devait avoir tout l'air de celui d'un somnambule et me trouvai nez à nez avec la jeune Ursula Cozin, escortée de la fidèle Jenny. Les yeux qui m'interrogeaient étaient de la même couleur que ceux de son père, mais la ressemblance s'arrêtait là. Le regard de Thomas Cozin était calme et un peu méfiant, celui de sa plus jeune fille coquet et provocant ; et ses joues rondes, son nez retroussé, sa bouche charmante, elle les tenait de sa mère.

— Je... Je regrette, mais mes articles... aujourd'hui je n'en fais pas commerce, balbutiai-je, tout en cherchant désespérément le sujet de conversation que l'on semblait attendre de moi. Maîtresse Cozin est-elle toujours contente de la longueur de soie qu'elle a achetée ?

— Oh ! oui ! fit Ursula dont les yeux brillaient d'attendrissement. Mère est très futile, vous savez, elle adore les parures. Elle l'a même tirée de son coffre, hier soir, pour la montrer à maître Colet.

— À maître Colet ? bafouillai-je comme un sot, et Ursula me regarda d'un air passablement surpris. Maître Colet est venu voir vos parents hier soir ?

Après mûre réflexion, Ursula pencha la tête tout en m'observant :

— En effet. Il est venu voir mon oncle pour leurs affaires.

— Est-il... est-il resté longtemps ?

Ma très jeune interlocutrice laissa échapper un rire roucoulant :

— Je suis très heureuse d'avoir enfin trouvé quelqu'un d'aussi indiscret que moi ! Mes parents disent que c'est mon pire défaut, mais moi, je sais que la curiosité est chose bien naturelle. Comment pourrais-je être au courant de ce qui se passe en ville sans poser des questions sur mes voisins ? Si vous voulez tout savoir, maître Colet a passé la nuit chez nous. Mon père l'en a instamment prié parce que le couvre-feu avait retenti et il estime qu'il est dangereux pour tout le monde en ce moment de se trouver dans les rues après le coucher du soleil. Il a demandé à notre voisin de lui prêter un lit à roulettes, car mon oncle occupe le nôtre en ce moment. On l'a dressé pour maître Colet dans la grande salle du bas car il devait partir de fort bonne heure ce matin, et comme ça, il pouvait s'en aller sans déranger personne.

Moins d'une heure plus tard, je me retrouvai face à un autre membre de la famille Cozin ; cette fois, c'était maître Oliver. Et Grizelda l'accompagnait.

Après ma rencontre avec Ursula, j'étais revenu à la maison, étourdi et désarmé par ce coup brutal porté à mes essais de reconstitution. Eudo Colet avait passé la nuit chez les Cozin, des gens respectables qui rendraient compte éventuellement de sa présence chez eux. Mais, dans ce cas, qui était mon visiteur nocturne ? Pour avoir trop ruminé la question, mon esprit s'était mis à tourner comme un manège dans ma tête douloureuse que je serrais entre mes poings, jusqu'à ce que je découvre subitement que je n'avais plus à m'en soucier. C'était alors que le notaire Cozin s'était présenté en personne à la porte pour m'informer qu'il n'était pas nécessaire que j'occupe plus longtemps la maison. J'aurais volontiers hurlé de joie, je l'aurais même embrassé...

— Maîtresse Harbourne, dont la demeure a été incendiée la nuit dernière par les hors-la-loi, a obtenu de maître Colet l'autorisation de loger dans son ancienne demeure, jusqu'à ce qu'elle ait mis ses affaires en ordre et à sa convenance. Je crois, ajouta le notaire d'un ton sévère, que tu connais déjà maîtresse Harbourne et que des présentations seraient superflues.

Grizelda sourit et passa devant lui dans le couloir.

— Eudo a accepté que je loge chez lui. Il n'y a pas consenti de bonne grâce mais, en fait, cela l'arrange autant que moi, sinon je doute qu'il aurait été très enclin à me rendre service. Puisque je réside ici désormais, cela te permet de reprendre la route, ce dont tu brûles d'envie ; je resterai jusqu'à ce qu'on ait trouvé un locataire permanent pour la maison.

Le notaire s'empressa d'approuver :

— Maîtresse Harbourne a raison. Je te remercie de tes bons offices, colporteur, tu peux maintenant partir la conscience tranquille. Tu es délivré de ta promesse de garder la maison jusqu'à samedi.

Il salua de la tête et s'en fut. Je me demandai si j'allais lui signaler que la galerie s'était effondrée et résolus de me taire. Il aurait fallu expliquer les raisons de ma maladresse – je n'y étais pas disposé pour l'instant – et faire face peut-être à des récriminations. Il aurait été capable de me demander de l'argent pour les réparations ! Je le regardai donc partir en silence et, sitôt qu'il fut hors de vue, je me tournai anxieusement vers Grizelda.

— Je n'aime pas du tout l'idée de te laisser seule ici, dis-je.

Puis je lui fis part de mes découvertes depuis que nous nous étions quittés ce matin. Quand j'eus fini, je revins à mon idée avec encore plus de conviction :

— Tu es peut-être en danger. Je t'en prie, laisse-moi rester ici avec toi.

— Non, tu ne le souhaites pas, repartit-elle tranquillement, je le lis dans tes yeux. Tu as besoin de reprendre la route. Tu tires sur ta laisse comme un coursier au bout de sa longe. De plus, je dois penser à ma réputation. Rester ici, seule avec toi, sous le même toit, provoquerait des commérages et je n'ai vraiment pas besoin de ça !

Elle posa ses mains sur mes épaules et se dressa sur la pointe des pieds pour m'embrasser sur la joue.

— Je me suis prise en charge dès l'enfance et, jusqu'à présent, rien n'a pu m'abattre. Ne crains rien, je suis de taille à faire face à ce qui hante cette maison, humain ou esprit. Et puis, acheva-t-elle en essayant de contenir son rire, je n'irai pas me rafraîchir dans la taverne de Jacinta !

Je me libérai brusquement de ses mains.

— Tu penses réellement ce que tu dis ? demandai-je furieux. Que j'étais ivre ? Que j'ai rêvé la voix et les chansons ? Alors, je te conseille d'aller examiner de près le support brisé de la galerie et tu verras ce que j'ai vu : il a été entaillé de part en part. C'est un fait concret, et il n'a rien à voir avec les divagations d'un ivrogne.

— Roger ! cria-t-elle.

Elle s'élança pour me rattraper mais je la repoussai durement et je saisis ma balle et mon gourdin.

— Je vous souhaite le bonjour, maîtresse Harbourne. Vous avez raison. Je serai heureux une fois loin d'ici.

Je soulevai le loquet et sortis.

— Roger ! Je t'en prie, attends ! Ne t'en va pas comme ça ! Je t'en prie...

Je sentais de la détresse dans sa voix mais j'étais trop blessé et trop furieux pour en tenir compte. J'avais cru qu'elle avait foi en mon entreprise et je découvrais brutalement qu'elle n'avait fait que rire de moi, qu'elle me prenait pour un ivrogne qui mentait pour dissimuler ses bévues. Implorante, cramponnée à ma manche, elle courait derrière moi, trébuchant sur les pavés. Je me libérai et allongeai l'allure.

— Laisse-moi tranquille ! criai-je.

Elle ralentit puis s'arrêta. Avant de tourner au coin de la me, je jetai un rapide coup d'œil en arrière. Elle était toujours là, immobile et navrée, les bras ballants. Un instant, je fus saisi du désir impulsif de faire demi-tour, mais j'avais mon orgueil et j'avais été offensé. Je descendis la colline et passai la porte de l'Est, sans même un coup d'œil au gardien.

Avril était décidément chaud et, faute de pluie, les routes étaient poudreuses. Derrière moi, la petite ville campée sur sa colline brillait comme un joyau sous le soleil et des agneaux gambadaient sur les vertes prairies en bordure de la Dart. La porte ouverte d'un jardin clos de murs révélait des arbres fruitiers, des rangs de légumes et un carré d'herbes odorantes. Dans le ciel résolument bleu, un vol d'étourneaux passa devant le soleil, comme un nuage de pétales. Je quittai les terres cultivées proches du fleuve pour m'enfoncer dans les bois sombres et pourtant rayonnants. L'humus épais craquait par endroits, la terre n'ayant pas encore absorbé les feuilles de chêne de l'an passé. Un silence oppressant régnait autour de moi et les ronciers qui prospéraient entre les troncs m'obligeaient à m'arrêter, ralentissant ma progression.

Avec un choc, je pris soudain conscience que je ne savais absolument pas où j'allais. Depuis quelques miles, je n'avais fait qu'avancer sans but et sans direction. Ma seule aspiration était de m'éloigner aussi vite que possible de Totnes. Mais, à présent que je recouvrais ma raison, je conclus de la position du soleil que j'avais dû prendre la direction du nord-ouest et que, si je retrouvais la rivière et suivais son cours, je parviendrais à la grande abbaye cistercienne de Buckfast. Si j'y étais avant la nuit, je pourrais coucher dans la salle des hôtes ou, si elle était déjà occupée par des voyageurs d'importance, dans une grange de l'abbaye.

Après avoir marché un moment encore, je débouchai sur une large allée et distinguai sur ma droite une étendue d'eau parmi les arbres. Je suivis l'allée jusqu'au bord de la rivière et me retrouvai parmi les hameaux minuscules et les propriétés qui émaillent la vallée de la Dart. Un entrelacs d'étroits sentiers les reliait et j'avancai jusqu'à ce que je découvre un cottage avenant, entouré d'une belle parcelle plantée de légumes, d'un cochon bien gras, vautre dans sa porcherie, et d'une vache tranquille dans le pré voisin. Pour couronner le tout, la maîtresse des lieux, aux rondeurs agréables, s'occupait de son carré d'herbes. Ici, l'on devait avoir suffisamment à manger pour accorder un repas à l'étranger de passage.

Je ne fus pas déçu et me retrouvai bientôt sur mon séant, adossé au mur du cottage, une assiette de pain, de fromage et de jeunes poireaux sur mes genoux, un gobelet de bière sur le banc près de moi, pendant que mon hôtesse fouillait avec délices dans la marchandise demeurée au fond de ma balle. Par la porte de la cuisine, m'arrivait l'odeur de la tourbe qui brûlait lentement sous de grands plats de terre cuite emplis de lait, où la chaleur faisait monter à la surface d'épais caillots de crème.

— Avez-vous eu à souffrir des hors-la-loi par ici, dans le Nord ? demandai-je après un silence confiant. Tout autour de Totnes, ils ont ouvert la chasse.

L'inquiétude assombrit le visage de mon hôtesse.

— C'est ce qu'on a entendu dire, répondit-elle, mais jusqu'à présent, ils ne se sont pas manifestés ici, Dieu soit loué ! Ce sont des temps sans foi ni loi que nous vivons. Et le shérif et ses hommes, que font-ils ? J'aimerais le savoir. Il tombe assez de pièces dans leurs coffres pour que les routes et les chemins soient débarrassés de ces démons, si seulement ils remuaient leurs gros derrières et risquaient leur précieuse peau de temps en temps. Combien pour cette lanière de cuir ? Il m'en faut une nouvelle pour aiguïser mes couteaux.

— Prenez-la en paiement de mon repas, dis-je.

Elle protesta, disant que ces modestes victuailles n'étaient rien de plus que ce qu'elle aurait donné à tout autre voyageur. J'insistai et j'ajoutai :

— Le maire Broughton a envoyé chercher le shérif à Exeter. On l'attend et on espère qu'il va lever un *posse* pour se rendre maître de ces démons et les éliminer. Ils ont sévi deux fois la nuit dernière, près de Dartington et sur la berge de Bow Creek. Une chaumière a brûlé de fond en comble à Bow Creek et un homme a été tué, carbonisé dans son sommeil.

Les yeux de la femme s'agrandirent d'horreur.

— Mon homme est en route vers les pâturages avec les moutons. Pourvu qu'il ne lui arrive rien !

— En plein jour, vous n'avez rien à craindre, assurai-je. Les loups-garous ont regagné leur tanière et ils dorment à cette heure.

Je terminai ma bière. Elle m'en apporta une autre, ainsi que des petits choux farcis de pomme et de miel, avec une cruche de crème fraîche. Avant de s'éloigner vers son carré d'herbes, elle me dit aimablement :

— Reste là aussi longtemps qu'il te plaît, mon garçon. Tu ne me déranges pas.

De nouveau, elle se courba vers la terre et ses doigts adroits s'activèrent parmi bonnes et mauvaises herbes.

Je la pris au mot. Le bon repas et la bière me faisaient somnoler et le soleil était encore très chaud. J'allongeai mes grandes jambes, calai mon dos confortablement contre le mur et fermai les yeux. Les parfums divers du printemps chatouillaient mes narines et je laissai mes pensées dériver, détendu et content.

Pourtant, cette belle humeur ne dura pas. J'avais des remords à propos de Grizelda. J'avais réagi avec une dureté inutile à ses taquineries. Très probablement, elle ne pensait pas ce qu'elle avait dit ; et au moment où j'aurais dû lui manifester sympathie et compréhension, après l'incendie de son foyer et la mort d'Innes Woodsman, voilà que je m'étais mis en colère. Pourquoi ? Me sentais-je coupable – quelle que fût son opinion sur mon entreprise – de l'abandonner à son sort alors que je craignais qu'elle soit en danger ? Avais-je besoin d'une excuse pour reprendre ma liberté, brusquement découragé que j'étais par un enchevêtrement de faits et d'événements que je me montrais impuissant à démêler ?

Plus tôt dans la journée, il m'avait semblé que Dieu Lui-même me disait que je m'étais trompé ; qu'il n'avait pas guidé mes pas vers Totnes ; qu'il n'y avait aucune énigme derrière la disparition d'Andrew et de Mary Skelton. Ils s'étaient arrangés pour se sauver de chez eux et de la ville à l'insu de tous et avaient été massacrés par les hors-la-loi. Mais je prenais à présent conscience que je m'étais délibérément dupé moi-même. Dans le silence et la torpeur de l'après-midi, l'esprit tranquille et le corps au repos, la voix de Dieu de nouveau se faisait entendre et m'incitait à revenir sur mes pas. Je soupirai et, prolongeant un moment encore ce repos bienfaisant, je tâchai de mettre de l'ordre dans mes pensées rétives.

Deux petits enfants avaient disparu de leur maison sans que les domestiques chargées de les garder aient rien vu. Toutes deux, Bridget Praule et Agatha Tenter, avaient juré sous serment que c'était impossible. Mais, connaissant l'astuce des enfants et me souvenant des expédients et des ruses auxquels j'avais eu recours autrefois pour échapper à l'œil vigilant de ma mère, j'étais tout disposé à admettre que la chose était possible. Toutefois, il m'était plus difficile d'accepter le fait qu'Eudo Colet, seule personne qui avait à gagner à la mort de ses beaux-enfants, n'ait pas été impliqué dans leur disparition et, plus tard, dans leur meurtre. Cependant, il n'était pas chez lui mais en visite chez son voisin le plus respectable, au moment où les enfants avaient disparu. Ils étaient là quand il était parti, ils n'y étaient plus quand il revint. La servante et la cuisinière en avaient témoigné et elles étaient inébranlables.

Et maintenant, que savais-je et que savaient ses concitoyens à propos d'Eudo Colet ? Très peu de chose sur les temps qui avaient précédé son arrivée à Totnes, au bras de son épouse, la plus riche héritière de la ville. Ses origines étaient enveloppées de mystère mais son allure et ses manières proclamaient qu'il était né roturier ; l'homme s'était servi de son apparence flatteuse pour séduire une femme riche et futile. Une histoire banale qui se reproduirait inlassablement au fil des âges. Néanmoins, cela démontrait qu'Eudo Colet était un homme peu scrupuleux, comme le sont forcément tous les intrigants. Grizelda m'avait incité à rechercher ses relations éventuelles avec les hors-la-loi, et qui oserait affirmer qu'elle avait tort ? Qui connaissait les liens douteux qu'il avait pu nouer dans sa jeunesse ? Peut-être lui-même était-il un criminel. Peut-être qu'une rencontre de hasard avec la bande des hors-la-loi avait fait refleurir une vieille camaraderie ; et, privé de sa femme récemment morte en couches mais nanti d'une fortune nouvellement acquise qui lui brûlait les poches, maître Eudo avait vu là le moyen d'accroître lui-même encore sa fortune. Toutefois, cela me posait un problème : qu'avait-il bien pu raconter aux enfants pour les convaincre de fuir en secret dans la campagne où les meurtriers, ses complices, les attendaient ?

Je me redressai sur mon banc, parfaitement lucide à présent, et regardai le jardin inondé de soleil. Mon hôtesse désher bait toujours patiemment sa parcelle et n'avait pas remarqué mon sursaut. Je repris mon poste, le dos au mur, mais cette fois sans fermer les yeux.

J'étais toujours aussi embarrassé par cette idée émise par Grizelda ; elle me semblait par trop dépendante du hasard. Mais je ne pouvais cependant l'écarter, mes expériences de la nuit passée m'ayant convaincu qu'Eudo Colet avait essayé de me faire quitter sa maison, soit en me blessant, soit en jouant sur mes craintes superstitieuses. Et sa seule raison pour le faire avait dû être ma visite au cottage de Dame Tenter et mon intérêt mal dissimulé pour le sort de Mary et d'Andrew Skelton. De plus, j'avais parlé de la berceuse que Jack Carter avait entendue le matin de la disparition des enfants, ce qui avait pu lui suggérer un moyen possible de m'envoyer au diable. La découverte que maître Colet avait en effet passé la nuit dans les murs de la ville confirmait ce soupçon, que l'information fournie par Ursula Cozin remettait en doute. Mais selon maîtresse Ursula, l'hôte avait dormi sur un lit à roulettes dans la grande salle du rez-de-chaussée afin de pouvoir sortir dès l'aube sans troubler le sommeil de la maisonnée. Et maintenant que j'avais le temps de peser les mots de la jeune fille, je me rendais compte que si Eudo Colet était à même de quitter sans bruit la maison aux aurores, il aurait pu tout aussi bien le faire au milieu de la nuit. Le chaos qui avait chamboulé mes esprits après la révélation d'Ursula était simplement dû à la fatigue et au manque de sommeil. Et l'autre prétexte que j'avais retenu pour abandonner la partie – la certitude que j'étais arrivé à une impasse – me filait entre les doigts. Je n'avais pas d'autre choix que d'y retourner.

Je me relevai, remerciai mon hôtesse de son accueil et ajoutai une bobine de fil de soie à la lan ière de cuir. Je chargeai ma balle sur mes épaules, empoignai mon bâton et repris le chemin par lequel j'étais venu. Vers Totnes.

CHAPITRE XV

Les premières ombres du soir s'allongeaient sur les prés et les jardins tandis que je progressais d'un pas régulier sur le chemin, laissant les miles s'accumuler derrière moi. Tout à l'horizon, des nuages sombres qui s'étiraient vers le soleil nous prédisaient sans doute que la période de beau temps touchait à sa fin. L'air d'ailleurs avait fraîchi et les collines lointaines se perdaient dans la brume qui s'épaississait. Ici et là, des panaches de fumée s'élevaient des toits des cottages où commençaient les préparatifs du souper.

J'avais pris garde, lors de ce retour, de me tenir à l'écart de la forêt et de rester près du fleuve, toujours à proximité des habitations. Ce n'était pas encore l'heure où les bandits sortent des bois pour exercer leurs sévices mais je redoutais ceux qui chassent de jour, seuls ou par deux ou trois, prêts à fondre sur le voyageur insouciant. J'avais toujours été à même de me protéger de ces ennemis – mon gourdin était alors un ami fidèle – mais il serait faux de prétendre que je n'avais jamais été blessé ; en ce moment précis, j'avais moins envie que jamais de risquer ma peau. Quand je parvins au grand marais que la marée submerge et qui s'étend au nord de Totnes, le chemin s'élargit. Au fur et à mesure que la lumière baissait, les populages refermaient leurs corolles dorées et les touffes de roseaux et de graminées perdaient lentement leur couleur car les nuages s'amoncelaient. Les lumières du quartier de la Barbacane perçaient l'obscurité ; au sommet de la colline, on avait allumé des torches sur les murs du château.

Contournant les clôtures du prieuré de St Mary, j'approchais de la porte de l'Est quand j'entendis les roues d'un chariot ferrailer derrière moi. J'étais vaguement conscient depuis quelques minutes de l'approche d'une voiture. Tournant la tête, je vis non sans surprise une patache peinturlurée de couleurs

vives, aux flancs de bois rehaussés de jaune, de rouge et de vert ; entre ses brancards enrubannés, une mule aux yeux patients se tramait avec dignité sur le sol pierreux. Une bâche de toile était tendue sur un bâti de saule, de la literie et des costumes bigarrés s'amoncelaient à l'intérieur de la voiture. Trois jeunes gens marchaient à côté de la patache, l'un à hauteur de la tête de la mule dont il tenait la bride, les deux autres un peu en arrière. Visiblement, ils avaient tous trois les pieds endoloris, des chaussures et des hauts-de-chausses blancs de poussière et des tuniques usées pour ne pas dire élimées. Une flûte et un tambourin étaient attachés aux lattes d'un côté de la voiture mais, avant même de les repérer, j'avais sans peine identifié le trio de vagabonds : une troupe d'amuseurs ambulants. Le printemps était l'époque où tous ceux de leur confrérie prenaient la route pour s'en aller cabrioler et faire du mime, jongler et danser, après avoir passé l'hiver dans la demeure de quelque seigneur si la chance leur avait souri, ou, si elle leur avait fait la grimace, dans les rues d'une ville, tâchant de gagner quatre pence. Et quand bien même ils auraient échoué partout, il leur restait une sorte de logis : leur patache couverte.

Le plus jeune des trois, celui qui menait la mule, était un garçon trapu, avec une crinière rousse étourdissante, des yeux bleus, un nez en pied de marmite et un visage rond, semé de taches de rousseur. Je le reconnus aussitôt et, sans prendre le temps de réfléchir que je devais me tromper, je le saisis par le bras :

— Nicholas ! Nicholas Fletcher !

Il tourna dans ma direction un regard ébahi avant de m'adresser un bon sourire :

— Fletcher, ça oui, c'est bien mon nom, car mon aïeul fabriquait des flèches. Mais mon nom de baptême est Martin.

Il haussa ses sourcils couleur de sable et son sourire s'élargit encore.

— Mais j'ai un frère aîné qui s'appelle Nicholas. À vrai dire, il est deux fois frère puisqu'il est non seulement l'enfant de mes parents mais aussi frère de l'ordre des bénédictins, à l'abbaye de Glastonbury.

— Mais bien sûr ! m'écriai-je en me tapant le front et m'étonnant de ma bêtise. Pardonne-moi ! Vous vous ressemblez comme deux pois dans leur cosse...

— Alors, tu le connais ? demanda Martin Fletcher ravi, tandis que ses deux amis se rapprochaient, surpris et curieux. Où l'as-tu rencontré ?

— Nous étions novices ensemble, répondis-je, mais le froc et la tonsure n'étaient pas faits pour moi. Contrairement à ton frère, je n'ai pas prononcé mes vœux.

J'ai déjà parlé de Nicholas Fletcher dans une de mes chroniques ; c'était le jeune novice qui m'avait enseigné à crocheter les serrures, un talent douteux auquel lui-même avait été initié au cours des voyages qu'il avait accomplis, enfant, avec la troupe de jongleurs et de danseurs dont sa famille faisait partie. M'avait-il parlé d'un frère ? C'était bien possible, mais je l'avais oublié.

Radieux, le jeune garçon, cadet de mon confrère de l'abbaye, rayonnait littéralement et m'administrait dans le dos des claques enthousiastes.

— Eh bien ! Si je m'attendais à ça ! Nous allons à Totnes, tenter notre chance auprès de la garnison du château. Les hommes sont fatigués, entassés dans des casernements, réduits à leur propre compagnie. Ils en ont assez de la bière et des putains. Ils accueilleront volontiers un peu de distraction. Et toi, tu vas aussi à Totnes ? Tu connais la ville ?

— J'y ai passé quelques jours, dis-je, et j'y retourne pour la nuit. J'avais trouvé un drôle de logis mais... je l'ai perdu. Je pensais coucher dans la salle des hôtes du prieuré.

— Alors, si on le peut, on t'accompagne, dit Martin Fletcher. Quand il fait beau, nous couchons dans la patache mais on dirait bien qu'il va pleuvoir.

Il leva le nez puis me désigna ses deux compagnons.

— Voici mes amis. Peter Coucheneed est jongleur, un très bon jongleur, et Luke Hollis joue de la flûte et il danse. Quant à moi, je gratte le tambourin et je suis mime.

Le premier désigné, Peter Coucheneed, était une grande ficelle, au front interminable et très bombé sous un crâne prématurément chauve. Le second, Luke Hollis, gras et

courtaud, avait la bedaine rebondie et une exubérante tignasse noire. Le contraste entre eux était si ridicule que les rires devaient exploser avant qu'ils aient lancé une balle ou tiré une note de leur instrument quand ils se produisaient.

— Et moi je m'appelle Roger, déclarai-je. Je suis colporteur de mon métier et Colporteur, Chapman, est devenu mon nom, bien que frère Nicholas m'ait connu sous celui de Stonecarver ou Carverson, car mon père gagnait sa vie en taillant la pierre. Voulez-vous qu'on fasse ensemble la fin du chemin ? Si vous avez le ventre creux, il y a une taverne près du château que je vous recommande.

Nous passâmes ensemble sous la porte de l'Est malgré les réticences du gardien qui aurait bien voulu refouler la patache.

— Attention, hein ! Pas question d'emprunter la rue principale, ordonna-t-il après de longues négociations. On peut encore espérer voir notre Lord shérif arriver ce soir.

J'appris à mes compagnons qui s'étonnaient que des hors-la-loi faisaient régner la terreur dans la campagne environnante.

— Toutefois, ça m'étonnerait que Son Honneur soit là avant demain matin, dis-je, tandis que nous escaladions la colline vers la taverne de Jacinta, mais vous feriez quand même bien de trouver une place pour votre chariot de façon qu'il n'entrave pas la marche de la justice quand le shérif et ses huissiers feront enfin leur apparition.

Ce qui était plus facile à dire qu'à faire. La patache n'était pas bien longue mais assez large pour bloquer la plupart des rues. Quant au portier du prieuré, il exprima des doutes sérieux quant à la possibilité de la caser dans la cour.

— Nous recevrons ici, dans la première cour, le Lord shérif, et ni Son Honneur le maire ni le père prieur ne souhaiteront qu'elle soit encombrée par un chariot d'amuseurs, même s'il est remisé dans un coin sombre. Je vous conseille de retourner à la Barbacane.

— Et pourquoi pas au château ? suggéra Martin. Après tout, c'est là que nous allons.

Mais l'officier de la garnison nous découragea également.

— Hélas, mes amis, pas question de spectacle ce soir, dit-il en regardant d'un air désolé la patache enluminée. À tout autre

moment, on vous aurait reçus à bras ouverts mais le Lord shérif s'attend à nous trouver alertes et reposés, ce qui ne pourrait être le cas après une nuit de bamboche. Vous savez comme moi que le divertissement ne va pas sans la boisson ! Et malheureusement, c'est aussi sans espoir pour demain. Nous allons nous lancer à la poursuite de ces loups-garous dès que Son Honneur nous en donnera l'ordre.

— On ferait mieux de retourner à la Barbacane, dit Peter Coucheneed en soupirant, et de repartir demain à la pointe du jour. Y a pas de clients pour nous ici, on n'a pas choisi le bon moment.

Martin et Luke Hollis hochèrent la tête en silence mais je ne me laissai pas si facilement décourager.

— Le gens auront besoin de se remonter le moral quand le *posse* sera parti et avec lui quelques citoyens. Restez quelques jours, je pense que vous ne le regretterez pas. Il y a de l'argent dans cette ville, j'en ai fait l'expérience. Beaucoup de bourgeois ont les poches bien garnies. Quant au chariot, j'ai une amie dans High Street qui pourrait vous abandonner la seconde cour de sa maison où il y a aussi une écurie pour la mule. La pauvre bête a tout l'air de vouloir s'effondrer entre les brancards.

Puis, je leur expliquai brièvement la situation, sans citer d'autres noms que celui de Grizelda et sans mentionner ce qui s'était passé avant l'incendie de son cottage.

Ma suggestion fut reçue avec une gratitude tempérée d'incrédulité : quelle femme autoriserait de bon cœur une troupe de saltimbanques à s'introduire dans sa demeure, convaincue de leur honnêteté alors qu'elle ne savait rien d'eux ? Mais je leur dis que ma recommandation leur assurerait la bienvenue et que, vu les menaces que les hors-la-loi faisaient planer sur la ville comme un linceul, maîtresse Harbourne pourrait se réjouir de leur compagnie. Pourtant je n'en étais pas si sûr : Grizelda et moi nous étions séparés en mauvais termes, mais j'étais assez optimiste pour espérer que mes humbles excuses seraient acceptées.

Après en avoir bien discuté, il parut plus avisé que Martin et moi allions seuls demander l'autorisation préalable et laissions

Peter et Luke se rafraîchir à la taverne de Jacinta où nous les retrouverions.

— Car tu es son ami et Martin a une tête respectable, me dit Luke qui ajouta non sans lucidité : Tandis que Peter et moi risquons de la rendre folle de terreur si elle nous voit surgir de la nuit. Dieu nous a fabriqués l'un et l'autre pour faire rire nos semblables, mais ensemble et dans la nuit, je ne nie pas que nous sommes terrifiants.

Martin et moi protestâmes avec vigueur mais, pour finir, chacun reconnut que l'argument n'était pas négligeable. Donc, Martin et moi allâmes ensemble frapper à la porte de Grizelda, près de laquelle une torche fichée dans l'applique de fer jetait sur nos visages une lueur ambrée et pas mal de fumée. Mais du moins, elle me reconnaîtrait au premier coup d'œil.

Un bon moment passa avant qu'elle réponde à nos appels mais la lourde porte de chêne finit par s'ouvrir et Grizelda parut sur le seuil, une lanterne dressée à la main.

— Qui est là ? demanda-t-elle. Que voulez-vous ?

Puis la lueur de la lanterne tomba sur moi et elle écarquilla les yeux :

— Roger ! Mais qu'est-ce que tu fais là ? Je te pensais déjà loin d'ici !

— Je suis revenu, dis-je, contrit, pour te demander pardon. Une fois ma colère retombée, je me suis rendu compte que tu plaisantais.

Elle ne répondit pas et, dans le silence, le faisceau de la lanterne passa de mon visage à celui de Martin Fletcher.

— Qui est-ce ? demanda-t-elle.

Je m'empressai de présenter Martin et d'expliquer le but de notre démarche :

— Lui et ses amis ont besoin d'un abri cette nuit pour leur mule et leur patache. J'ai pensé que tu pourrais accepter d'abriter les deux dans la cour extérieure.

— Nous ne vous dérangerons pas, assura Martin avec ferveur. Et nous repartirons dès que les portes de la ville s'ouvriront. Mais, avec ces loups-garous qui rôdent, nous n'avons guère envie de dormir hors les murs, à la Barbacane.

— Il y a une palissade au sud du marais de la Saumure, répliqua-t-elle.

Jamais je n'avais imaginé que Grizelda pouvait être si revêche. D'autant qu'elle-même avait été victime des hors-la-loi.

— Une pauvre défense, rompue en plusieurs endroits. Et rien au nord, lui dis-je sur le ton du reproche.

Elle m'accorda un bref coup d'œil ; son regard aussi bien que la lueur de la lanterne restaient posés sur Martin.

— Je regrette, dit-elle, mais je suis seule ici. Une femme doit penser à sa réputation. Faire entrer chez elle trois jeunes hommes inconnus, c'est risquer de la perdre, surtout dans cette ville où les murs ont des oreilles et les fenêtres des prunelles.

J'étais abasourdi par la froideur de ses manières et me rendis compte que j'avais dû la blesser beaucoup plus profondément que je n'avais imaginé. J'ouvrais la bouche pour plaider la cause de Martin et de ses amis quand je perçus un mouvement dans le couloir derrière elle. Rien de plus qu'un déplacement dans l'obscurité et la tache à peine plus claire d'un visage, mais c'était assez pour que je sois sûr que quelqu'un était là.

— Qui est là ? demandai-je sèchement en avançant.

Grizelda se retourna et leva plus haut sa lanterne, qui envoya de grandes ombres à l'assaut des murs. Le couloir était vide. Elle me lança un regard farouche :

— Tu essaies de me faire peur ? jeta-t-elle.

— Il y avait un homme dans le couloir, affirmai-je d'une voix pressante car j'étais certain, Dieu sait pourquoi, qu'il s'agissait d'un homme. Martin, tu as dû, toi aussi, remarquer quelque chose.

— J'avais la lumière de la lanterne dans les yeux, répondit Martin en secouant la tête.

— Néanmoins, il y avait quelqu'un ici, insistai-je. Grizelda, laisse-moi entrer. Je veux en avoir le cœur net.

— Non ! cria-t-elle en bloquant l'entrée de son corps, mais ensuite, sa voix s'adoucit un peu. Roger, je sais que tu me veux du bien et que tu crains pour ma sécurité mais tu as lâché la bride à ton imagination, comme hier. Oh, ce n'est pas entièrement de ta faute. J'accepte ma part de responsabilité. Pour commencer, je n'aurais jamais dû t'encourager à enquêter

dans cette affaire, mais j'étais révoltée, j'étais trop chagrinée pour mes petits innocents.

— Et maintenant tu ne l'es plus ? demandai-je d'un ton glacial.

— Comment oses-tu poser une telle question ? fit-elle en redressant la tête. Crois-tu que quelque chose pourra jamais apaiser ma douleur ? Il se trouve seulement que je me suis enfin résignée au fait qu'il n'y a pas de mystère, et la plus simple explication des événements est, je le sais, la bonne.

— Une conversion bien soudaine ! lançai-je, mû par la colère.

Elle soupira :

— Roger, je suis désolée. Je suppose que j'ai toujours su où était la vérité mais c'était une bénédiction de pouvoir me confier à une oreille amicale et je n'ai su y résister. Pardonne-moi. Mais les événements de la nuit dernière m'ont fait sentir combien nous avons peu de prise sur notre destinée. Je dois à présent tirer un trait sur le passé. L'oublier et regarder vers l'avenir. Toi aussi, il faut que tu le fasses. Tu as un enfant et tu reconnais toi-même que tu as quitté Bristol depuis des semaines. Rentre voir ta fille !

Grizelda me tendait sa main libre. Son visage avait perdu sa dureté et ses yeux étaient tristes.

— Je ne suis pas une femme pour toi, reprit-elle. Non, inutile de nier : l'idée t'a traversé l'esprit à plusieurs reprises pendant ces trois jours, tout comme elle a traversé le mien, je l'avoue. Mais nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre. Maintenant, repars, rentre chez toi et oublie-moi. Je suis désolée de ne pouvoir recevoir ton ami et ses compagnons mais, si je veux trouver une place de gouvernante dans cette ville, il faut que ma réputation soit irréprochable, que nul ne puisse me soupçonner de conduite désordonnée.

Je pris sa main dans la mienne et la serrai contre mes lèvres. J'avais honte de moi, de la façon dont je m'étais conduit envers elle et de lui avoir prêté un désir de vengeance.

— Nous partons, dis-je en tapotant le dos de Martin, ne te tracasse pas.

Je ne pus me retenir de jeter un dernier coup d'œil dans le corridor obscur que je scrutai anxieusement. Avais-je vraiment

vu quelqu'un tapi là-bas ? Ou était-ce Grizelda qui avait raison et mon imagination qui commençait à me jouer des tours ?

— Sois prudente, dis-je, en étreignant sa main avant de la relâcher.

— Je te le promets, dit-elle avec un sourire tout en reculant et fermant la porte.

Conscient d'une intrigue qu'il aurait fort aimé explorer, Martin Fletcher ne dissimulait pas sa curiosité mais, pour le moment, son principal souci était de garer sa patache en lieu sûr. Peter Coucheneed et Luke Hollis furent, eux aussi, consternés par l'échec de notre mission.

— Il faut faire vite et sortir de la ville avant la fermeture des portes, dit Martin. Les pendants et les vagabonds comme nous ne peuvent être autorisés à encombrer les rues d'une ville respectable. Je ne vois plus qu'une solution : dormir à la Barbacane. Un habitant nous donnera bien de l'eau et du foin pour Clotilde, dit-il en chatouillant affectueusement la mule derrière les oreilles.

Pendant ce temps, Jacinta était sortie de la taverne et jouait de sa séduction pour nous inciter à rentrer chez elle ; la clientèle ne se pressait pas ; elle ne pouvait se permettre de perdre quatre jeunes gens qui s'apprêtaient à festoyer. Quand elle apprit la situation fâcheuse des saltimbanques, elle en fut contrariée mais elle n'avait pas de solution à leur offrir : la taverne était cernée de tous côtés par des maisons et par les murs extérieurs du château. Elle se tourna vers moi.

— Et toi, mon garçon, où que tu vas dormir maintenant que t'as perdu ton premier logis ? m'interpella-t-elle en m'examinant de haut en bas d'une façon affreusement gênante. Si tu veux un lit pour la nuit, t'es le bienvenu ici, à condition que ça t gêne pas d partager la paillasse à mon fils.

Je déclinai précipitamment l'invitation, en repoussant comme indigne le soupçon que le lit que j'aurais à partager serait en fait le sien.

— Je vais d'abord essayer à la salle des hôtes du prieuré, dis-je, après m'être assuré que mes amis sont en sécurité au-delà des murs.

Et je redescendis la colline une fois de plus, à côté de la patache.

Nous étions à quelques mètres de la porte de l'Est lorsque, dans un grand vacarme, un groupe de cavaliers la franchirent, avec un parfait mépris pour le gardien et les quelques passants qui se trouvaient sur leur chemin. Au milieu du groupe, le cavalier le plus richement équipé montait un superbe hongre noir, dont le harnachement tintait et luisait sous les torches. Les autres hommes, une demi-douzaine, vêtus d'épaisses vestes de ratine verte et de casques de cuir bouilli, étaient à peine moins importants, à leur avis du moins, et l'un d'eux brailla l'ordre qu'on aille chercher le maire et le ramène au plus vite. Une petite cohorte de domestiques suivait ces gentlemen. À la vitesse de l'éclair, Son Honneur le shérif était arrivé.

— Je ne trouverai pas un lit au prieuré ce soir, dis-je à Martin, alors autant que je vienne avec vous. J'ai des relations à la Barbacane où je serai bien accueilli, ajoutai-je en pensant à Granny Praule.

Il inclina la tête et encouragea sa mule. L'extrémité de la patache venait de franchir la porte quand la cloche du couvre-feu sonna. Les battants se refermèrent bruyamment derrière nous.

Le temps que nous ayons trouvé un coin abrité pour le char, du foin et de l'eau pour la mule, et que j'aie frappé à la porte du cottage de Granny Praule, il était tard et nous étions tous fatigués et affamés. Je refusai l'invitation pressante de Granny qui voulait que nous soupions tous chez elle, car l'expression anxieuse de sa petite-fille disait assez qu'il n'y avait pas sur les étagères de quoi nourrir quatre personnes de plus. J'acceptai cependant avec gratitude l'offre du matelas de Bridget pour la nuit ; elle-même partagerait celui de sa grand-mère.

— Mais, pour souper, nous allons à la taverne de Matt.

— Quel dommage, quel dommage ! gémit Granny Praule. Quatre beaux gars en même temps sous mon toit. C'est pas demain la veille que ça r'viendra !

— On va préparer un spectacle spécial pour vous et pour maîtresse Bridget, promet Martin Fletcher en embrassant ses joues rêches. L'entrée sera gratuite !

Granny était aux anges, gloussait à perdre haleine et me dit qu'elle ne fermerait pas la porte à clé.

— Mais ne tarde pas trop, mon gars, et pousse les verrous quand tu seras rentré.

La taverne de Matt était quasiment déserte et il pensait à fermer pour la nuit, par crainte des maraudeurs, mais on ne se résout aisément à perdre de l'argent en bouclant sa porte au nez des clients. Il nous fit donc asseoir à la table et nous apporta du pain, du fromage et de la bière. « Mangez tout votre content », nous recommanda-t-il, sans parvenir à dissimuler son espoir de nous voir déguerpir au plus tôt. Puis il disparut avec son apprenti par la trappe qui menait à la cave pour s'occuper de ses barriques.

Je me félicitai qu'un temps suffisant se soit écoulé pour émousser la curiosité de Martin Fletcher sur mes relations avec Grizelda, dont je n'étais nullement disposé à discuter. Ce furent d'ailleurs lui et ses amis qui m'amusèrent en me racontant les épisodes pittoresques de leur vie d'artistes ambulants.

— L'été, c'est la meilleure saison, déclara Martin, et les deux autres approuvèrent avec conviction. Aller de ville en village sous le soleil, et voir les gens qui courent à nos devants pour nous accueillir, c'est une récompense aussi grande que l'argent qu'on encaisse. Mais le vrai bonheur du métier, ce sont les foires, surtout les grandes, comme celle de la Saint-Barthélemy à Londres. Tout le monde est là. Tu retrouves les amis, tu bavardes à n'en plus finir, tu apprends comment ils ont passé l'hiver, s'ils ont eu tous les jours un toit sur leur tête.

— Moi, l'interrompit Luke, la bouche pleine, ce que je préfère, ce sont les belles femmes. Tu en vois par douzaines dans les foires et elles n'ont qu'une idée : dépenser leur argent, s'offrir de la soie, du velours, des rubans. Entre deux fariboles, elles s'arrêtent pour regarder les jongleurs et les danseurs. Une fois, une grande dame m'a jeté une pièce d'or. Une très belle femme ! C'était il y a trois ans, à la Saint-Barthélemy. J'ai jamais oublié parce que quelqu'un a dit que c'était la duchesse de Gloucester,

qui descendait du nord avec le duc pour une visite. Ils n'étaient pas mariés depuis longtemps, quelques mois seulement. Leur fils, le petit prince Édouard, n'était pas encore né, en tout cas. Vrai ou faux, j'en sais trop rien, mais ce qui est sûr, c'est que quelqu'un a dit que c'était la duchesse Anne, et encore plus sûr, c'est qu'elle m'a donné de l'or...

Puis ce fut mon tour de passer aux confidences et je leur racontai mes aventures et mésaventures sur la route, rien de très sérieux. Je fis de mon mieux pour être drôle et désinvolte mais j'étais trop fatigué pour m'appesantir et donner des détails. Et l'heure tournait trop vite. Le patron était remonté de la cave et tournicotait autour de nous dans l'attente de notre départ. L'allusion était claire ; nous lui payâmes son dû et nous retrouvâmes dans les ruelles de la Barbacane.

La pluie qui menaçait tout à l'heure s'était décidée sans doute pour un autre district car les nuages s'éloignaient vers le sud, nous laissant un ciel pur et étoilé. Grâce au clair de lune, nous découvrîmes un sentier qui nous conduisit en haut du quai St Peter où s'allongeaient les ombres de trois troncs. La patache stationnait sur un petit terrain pierreux près du cottage de Granny Praule, serrée contre un roncier. Martin Fletcher et ses compagnons grimpèrent sous la bâche de toile et, sans prendre le temps d'enlever leurs chaussures, ils s'allongèrent sur l'entassement de la literie et des costumes, morts de fatigue. La bière de Matt aidant, ils allaient dormir comme des souches, délivrés de tout souci.

Granny Praule avait tenu parole : le loquet n'était pas tiré. Elle ronflait paisiblement et Bridget n'était pas visible : elle avait drapé cérémonieusement sur une corde tendue entre deux murs un drap parsemé de pièces et de reprises. Mais sur son matelas de paille bien rembourré, elle avait étendu à mon intention une toile de lin immaculée. Je tirai avec soin les verrous, rangeai ma balle et mon gourdin près de la porte, ôtai ma chemise et mes hauts-de-chausses et m'écroulai avec satisfaction sur le lit. Moi aussi, je dormirais profondément.

CHAPITRE XVI

Je pense n'avoir pas remué un orteil de la nuit et ce fut un cocorico lointain qui m'éveilla juste après l'aube. J'avais une douleur sourde derrière les yeux et mes paupières qui s'ouvraient à regret sur le jour pâle se rabattirent d'elles-mêmes le plus vite possible. J'avais un mauvais goût dans la bouche, à croire que je m'étais nourri d'une pâtée de gorets, et quand je remuai, ma barbe crissa sur la toile du matelas. J'avais bu hier soir plus que je n'aurais dû et me dis que Martin Fletcher et ses amis ne devaient pas être beaucoup plus frais que moi. Mais ils pouvaient se permettre de prolonger leur nuit dans leur patache tandis que je devais sortir du lit sans lambiner. Déjà, de l'autre côté du rideau de fortune, des soupirs discrets et des bruits de linge froissé m'annonçaient que Bridget était debout et commençait à s'agiter. Granny Praule aussi, d'ailleurs, car un instant plus tard s'éleva le caquet rieur qui m'était devenu familier.

Traitant par le mépris ma tête douloureuse, je me levai, enfilai chaussures et tunique. Je me nettoyai les dents avec un copeau d'écorce puis, ayant sorti de ma balle un peigne d'os, je le passai rapidement dans mes cheveux. C'était l'instant où je me disais de plus en plus souvent que je m'épargnerais bien de l'embêtement si je portais la barbe. Ayant besoin de me soulager, je sortis et fis le tour du cottage.

Il pleuvait un peu ; le voile dense de crachin qui bouchait l'horizon hier après-midi s'était dissipé, remplacé par les fléchettes brillantes d'une averse printanière qui céderait bientôt la place au soleil. Des trouées de ciel bleu annonçaient déjà une belle et chaude journée. Quand je revins au cottage, Bridget et sa grand-mère étaient habillées et la jeune fille préparait le feu dans le foyer central. Le seau de cuir attendait, posé près de la porte, et je m'en emparai.

— Laisse-moi faire ça, dis-je à Bridget. Je sais où se trouve le puits : à mi-pente de la colline.

À peine avais-je fini ma phrase que des coups frénétiques ébranlaient la porte. Une voix, celle de Peter Coucheneed, criait :

— Roger ! Roger Chapman ! Es-tu là ?

— Entre ! lui dis-je. La porte n'est pas fermée à clé.

— Dieu du Ciel ! s'écria Granny Praule. En voilà-t-y pas un tapage ! Qu'est-ce qui lui prend à ton ami ?

Peter Coucheneed entra comme une trombe et oublia de se baisser, si bien que son front haut et bombé heurta brutalement le linteau. Mais il était tellement hors de lui qu'il sembla ne pas s'en apercevoir. Son visage était couleur de cendre, ses rares cheveux en désordre et ses vêtements chiffonnés car il avait dormi dedans. Une traînée de sang balafrait sa joue et une tache sombre maculait le devant de sa tunique. Ses mains aussi étaient barbouillées de sang. Granny Praule poussa un cri d'horreur et Bridget parut sur le point de s'évanouir. Je lâchai le seau pour l'asseoir sur un tabouret. Puis je me tournai vers Peter.

— Au nom du Ciel, qu'est-ce qui t'arrive ? Où es-tu blessé ? Qui t'a attaqué ?

— Pas moi ! Pas moi ! suffoqua-t-il quand il parvint à parler. Martin et Luke... assassinés... pendant qu'ils dormaient.

De sa main souillée qu'il leva jusqu'à son cou, il nous fit comprendre qu'ils avaient eu la gorge tranchée.

Granny se remit à crier mais elle était d'une trempe autrement solide que celle de sa petite-fille qui poussa un faible gémissement, glissa de son tabouret et s'effondra sur le sol, inconsciente.

— Maudits démons ! glapit Granny Praule en allant au secours de Bridget.

Elle s'agenouilla et la prit dans ses bras :

— Réveille-toi, ma fille ! Allez, réveille-toi. C'est pas le moment d'tourner de l'œil. Faut que quelqu'un coure chercher le shérif. C'est-y pas une chance qu'y soit là !

— J'y vais, dis-je.

Mais Granny Praule secoua la tête. Sans trop d'égards, elle laissa retomber le corps inerte de Bridget sur le sol de terre battue et se remit sur ses jambes avec une agilité surprenante.

— T'accompagnes ce malheureux gars à la patache, m'ordonna-t-elle, en arrachant à un clou un pauvre manteau noir qu'elle jeta sur ses épaules. Attends avec lui que j'reviennne.

Interceptant le regard désolé que je posai sur Bridget, elle ajouta, irritée :

— Laisse donc c'te petite sotte s'débrouiller. Pour l'heure, y a plus pressé que ses vapeurs. Si tu lui prêtes pas d'attention, elle reviendra bien toute seule.

Sur ces mots, l'impitoyable Granny sortit pour se lancer à l'assaut de la colline.

Peter Coucheneed tremblait de la tête aux pieds et je lui servis comme à moi une mesure généreuse du vin de prune de Granny, un breuvage puissant. Un soupçon de couleur revint à ses joues et les tremblements violents de ses mains s'apaisèrent un peu. De son côté, Bridget avait ouvert les yeux et, avant de quitter le cottage, Peter et moi l'étendîmes plus confortablement sur le lit de Granny.

Le chariot se trouvait à une centaine de mètres vers le sud, non loin du quai St Peter, le long de la haie qui bordait le domaine de Cherry Cross. Le jour n'était pas levé et peu de gens avaient déjà quitté leur maison. Nul ne savait encore le nouveau désastre qui avait fondu sur la ville et le chariot n'attirait pas l'attention. Il était là, insolite, les brancards vides ; à quelques pas, la mule broutait tranquillement. Quand nous approchâmes, Peter Coucheneed s'arrêta et me saisit convulsivement le bras :

— Prépare-toi... commença-t-il, mais il fut incapable d'en dire plus car sa voix l'avait trahi et les larmes lui montaient aux yeux.

Je posai ma main sur son bras :

— Je comprends, murmurai-je, et je m'armai de tout mon courage pour supporter ce que j'allais voir.

J'avancai la tête à l'arrière de la patache où gisaient deux formes affalées. La toile, tirée sur le châssis de saule, tamisait la lumière si bien qu'il semblait à première vue que les deux hommes dormaient toujours, mais l'odeur douceâtre du sang dissipait l'illusion. En me penchant davantage, je vis que la tête

de Martin Fletcher, allongé les pieds tournés vers l'avant du chariot, formait avec son corps un angle insolite et que sa gorge découverte était presque noire, comme le devant de sa chemise et celui de sa tunique. La literie et le tas de costumes étaient également souillés. Près de celui de son ami, le corps inerte de Luke Hollis présentait un aspect tout aussi anormal. Je tâtai tour à tour le cou des deux hommes et, frissonnant, je regardai mes doigts poissés de sang coagulé.

— Où as-tu couché ? demandai-je à Peter Coucheneed, alors même que la réponse allait de soi.

— Devant, sur leurs pieds, en travers du chariot. C'est pas commode de se faufiler. C'est sans doute ça qui m'a sauvé la vie.

Je lui répondis par un petit grognement. Il était sûr que l'assassin de Martin Fletcher et de Luke Hollis avait eu la tâche facile. L'arrière du capot de toile était ouvert aux éléments, les têtes des deux hommes reposaient à l'extrémité du chariot et ils dormaient à poings fermés, grisés par un excès de bière. Et, du fait de la bière justement, ils donnaient sans doute sur le dos pour respirer plus aisément. Venu à pas de loup, le meurtrier avait dû fournir un effort minimal pour soulever la tête de ses victimes et leur trancher la gorge. Cependant, après avoir tué par deux fois et n'ayant pas à craindre que l'alarme soit donnée, il aurait suffi de faire le tour du chariot et d'expédier aussi le troisième. Donc, si Peter Coucheneed avait été épargné, ce n'était sûrement pas en raison de sa situation dans le chariot.

Mais pourquoi les deux autres avaient-ils été tués ? Je demandai à Peter si quelque chose avait été volé.

Il secoua la tête :

— Non, rien du tout. D'ailleurs, nous ne possédons rien qui vaille la peine d'être volé. Mais les loups-garous ont-ils seulement besoin d'un motif pour tuer ? Ils vivent de violence. Le meurtre des innocents, pour eux c'est un passe-temps.

Un point de vue qu'adoptèrent la plupart des habitants de la ville quand la nouvelle des deux assassinats se répandit comme tramée de poudre. Le shérif, qui formait son *posse* dans l'avant-cour du prieuré, était trop débordé pour venir en personne mais il envoya un de ses huissiers qui attribua sans hésiter ces derniers meurtres aux hors-la-loi. On avait appris, environ une

heure avant l'aube, le pillage d'une ferme et des attaques à main armée dans la paroisse de Berry Pomeroy. Il était évident qu'en retournant vers leur tanière, les hors-la-loi étaient tombés par hasard sur la patache et qu'ils avaient assouvi leur soif de sang en massacrant deux de ses occupants.

Telle fut du moins la conclusion tirée par l'huissier, que reprirent et propagèrent avec empressement tous les citoyens qui s'étaient rassemblés à Cherry Cross, attirés par l'odeur de désastre et de mort. En une demi-heure, sa formule était sur toutes les lèvres et citée comme parole d'Évangile, sans que personne éprouve la nécessité d'une réflexion ou d'une explication plus poussée. Une atmosphère d'hystérie gagnait la ville et la Barbacane car si les hors-la-loi n'avaient pas réussi cette fois à forcer les murs ou la palissade, il semblait bien qu'ils s'en rapprochaient ; et de trop près pour la paix de l'esprit et la sécurité des biens.

Je laissai Peter Coucheneed aux bons soins de Bridget et de Granny Praule, toute fière d'être le centre de l'attention et de renseigner le défilé de visiteurs venus s'enquérir d'elle et de son hôte. Quatre frères du prieuré, choisis parmi les plus solides, furent convoqués pour emporter les corps et, à la demande de Peter, je partis avec eux, cheminant à pas lents à côté des civières.

En ville, l'activité était fébrile. À voir l'encombrement des rues, seuls les vieillards et les jeunes enfants étaient à la maison. Les nouvelles du dernier massacre avaient incité les hommes robustes à s'inscrire dans les rangs du *posse*, qui, sans cela, auraient pu hésiter à passer des jours en selle et à ratisser des territoires rudes et mal connus. J'aperçus Thomas Cozin, monté sur un bai brun ; cramponnées à ses étriers, sa femme et ses filles s'efforçaient tendrement d'obtenir qu'il renonce à cette entreprise hasardeuse. Le shérif groupait ses volontaires en pelotons et plaçait chacun d'eux sous la direction d'un de ses huissiers. On tirait des plans relatifs au terrain que chaque escadron devrait couvrir pour que la plus grande surface possible de campagne soit ratissée.

Je me recueillis un moment devant les corps de Martin Fletcher et de Luke Hollis qui reposaient dans la chapelle

mortuaire avant d'être confiés aux soins des frères. Je rebroussais chemin dans la cour grouillante de monde quand Oliver Cozin m'aborda à l'improviste. Il était à pied et ne faisait manifestement pas partie du posse. Il semblait furieux.

— Maître colporteur, je suis content de tomber sur toi. Tu me dois des explications, n'est-ce pas, maître ? Dégâts dans la propriété de mon client.

J'étais abasourdi, n'ayant rien d'autre en tête que la mort de mes amis. Certes, je les connaissais depuis bien peu de temps, mais c'est ce qu'ils étaient devenus pour moi ; et Martin Fletcher, par sa ressemblance avec son frère, avait aussitôt pris une place spéciale dans mon affection.

— Des dégâts ? dis-je. Quels dégâts ?

— Inutile de jouer les innocents ! fit-il aigrement. Je parle de la galerie qui gît en ruine grâce à tes grands pieds maladroits. Maîtresse Harbourne dit que tu es passé à travers.

— Elle vous a dit ça ? demandai-je tout aussi aigrement car je me sentais trahi.

— Elle l'a dit à maître Colet quand il a vu les dégâts, bien décidée à ne pas être tenue pour responsable de dommages qui ne sont pas son fait.

— Le bois était pourri, répondis-je, agressif, tout en me demandant ce que Grizelda avait pu révéler d'autre.

— C'est très probable, repartit le tabellion d'un ton sévère, mais tu aurais dû me tenir informé de l'accident quand je suis venu hier matin, et ne pas contraindre maîtresse Harbourne à le faire.

Je n'étais pas d'humeur à accepter ce genre d'algarade.

— Si maître Colet pense que je vais payer les réparations, il se trompe ! Je vous ai fait, à vous comme à lui, une faveur en couchant dans la maison pour en être délogé sans façon quand mes services sont devenus inutiles. Bonjour, maître Cozin !

Et je tournai les talons.

Oliver Cozin me retint par la manche :

— Je n'ai pas parlé de payer quoi que ce soit, maître Chapman, dit-il d'un ton glacial. Mon client et moi aurions seulement apprécié un peu plus d'honnêteté.

Il reprit sa respiration et s'efforça d'adopter des termes moins offensifs :

— Je suis consterné par ces terribles meurtres. Je sais que tu t'es pris d'amitié pour ces saltimbanques quand ils sont arrivés en ville hier soir. L'un d'eux, m'a-t-on dit, laisse un frère qui est moine à l'abbaye de Glastonbury et que tu as connu lorsque tu y étais novice.

Ces derniers mots furent prononcés sur un ton nettement interrogateur, comme s'il ne pouvait croire que j'avais porté un titre si respectable. Je fis de la tête un signe d'assentiment et le notaire reprit avec une chaleur soudaine :

— Alors, espérons que notre Lord shérif et les citoyens de cette ville feront bonne chasse. On ne peut tolérer de tels forfaits. Bien que pour certains, se joindre au *posse* soit une folie inexcusable ! ajouta-t-il, en lançant un regard inquiet en direction de son frère. Bonjour à toi, maître Chapman !

Il fit demi-tour et s'éloigna en jouant des coudes dans la foule pour rejoindre Thomas.

Je demeurai dans le renforcement de la cour du prieuré et le suivis des yeux. Il me vint à l'esprit que tous les malheurs récemment survenus dans la bonne ville de Totnes avaient été imputés aux hors-la-loi. Jamais aucune autre explication n'avait été envisagée, tant la présence des loups-garous dans le district obnubilait l'esprit des gens. En regardant tourbillonner autour de moi les citoyens fébriles, je sentais la peur sous-jacente que la découverte macabre de ce matin avait exacerbée. On ne pouvait nier que les bandits étaient des gens mauvais, coupables de meurtres et de pillages, mais cela ne les rendait pas automatiquement responsables de tous les crimes commis dans le voisinage. Pourquoi se seraient-ils arrêtés la nuit dernière pour accomplir des meurtres inexplicables auxquels ils n'avaient rien à gagner ? Cela ne tenait pas debout. Le meurtre, de surcroît, de mimes aussi pauvres et déracinés qu'eux-mêmes, et pour lesquels, dans la mesure où de tels hommes éprouvent des sentiments, ils pourraient ressentir une sympathie furtive.

Je pensais à l'incendie du cottage de Grizelda. Elle avait assuré que c'était un acte de dépit commis par les hors-la-loi et il se pouvait qu'elle eût raison. Néanmoins, cette même nuit, ils

avaient attaqué des propriétés isolées autour de Dartington. Satisfaits de leur butin, pourquoi auraient-ils fait un détour pour exercer une minable vengeance ? Puis il y avait eu le meurtre d'Andrew et de Mary Skelton. Trois jours plus tôt, quand j'avais entendu parler pour la première fois de cette affaire, certains doutaient encore de la culpabilité des hors-la-loi. Mais ces soupçons étaient à présent oubliés, balayés par les événements des deux dernières nuits. Tout de même, trop de questions demeuraient sans réponse à propos de ce crime-là. Les autres pouvaient penser ce qu'ils voulaient, je savais, moi, que quelqu'un avait essayé de m'estropier ou de me tuer ; quelqu'un qui pouvait imiter la voix d'un enfant ; quelqu'un qui serait très inquiet si je tombais sur la vérité.

Mais quelle était la vérité ? Mes pensées tournaient comme un manège puis vinrent buter une fois de plus sur les témoignages de Bridget Praule, d'Agatha Tenter et de maître Thomas Cozin : Eudo Colet n'était pas chez lui quand ses beaux-enfants s'étaient envolés. Ils étaient là quand il était sorti mais avaient disparu lorsqu'il était rentré. Il n'avait pas eu la possibilité de leur nuire.

Tout à coup, la cour du prieuré se vida quand le *posse*, précédé du shérif, s'ébranla. En quelques minutes, je fus seul ou presque, avec quelques badauds, et je vis Oliver Cozin passer un bras compatissant autour des épaules de sa belle-sœur. Les trois filles, tendrement enlacées, avançaient avec la foule vers l'église de la paroisse où tous allaient prier pour le salut des hommes qui leur étaient chers. Je les suivis jusqu'au porche mais, une fois là, je m'engageai dans High Street et tournai à gauche, vers le bas de la colline et la porte de l'Est.

Granny Praule avait de l'eau chaude pour moi et quand je fus rasé, elle insista pour que je m'asseye et prenne un petit déjeuner.

— Un choc pareil, faut qu'y soit nourri, mon garçon, dit-elle, en mettant un morceau de bacon gras à griller dans une poêle.

Puis elle sortit une tranche de pain de son d'une terrine posée dans un coin. Elle lança vers sa petite-fille un coup d'œil où le

dédain l'emportait sur l'affection. Bridget était assise sur le lit près de Peter Coucheneed dont elle tenait la main.

— J'ai pas d'patience avec les gens qui s'abattent tout comme les arbres dans un coup d'vent, chaque fois qu'arrive un coup dur, poursuivit-elle en faisant grincer ses gencives avec irritation. Si l'Seigneur Il avait voulu qu'on vive dans l'bonheur sur cette terre, ça va d'soi qu'il aurait pas eu besoin de créer l'Au-delà. Remue-toi, ma fille, et apporte à c'te pauvr'créature qu'est près d'toi un aut'gobelet d'mon vin d'prune. Il a tout l'air d'en avoir besoin.

Je protestai, disant que j'étais en train de leur enlever le pain de la bouche, à elle et à sa petite-fille ; Granny fit la sourde oreille, et quand j'offris de payer mon repas, elle laissa libre cours à sa colère qui fondit sur ma tête. Quand elle était jeune, m'informa-t-elle d'un ton sévère, les voyageurs sur la route, surtout ceux d'entre eux qui avaient souffert de malchance, étaient en droit d'attendre leur subsistance de tous ceux qui avaient les moyens de la leur fournir. Elle planta son couteau dans le bacon grésillant qu'elle expédia dans l'assiette posée sur mes genoux, puis le pressa avec le plat de la lame pour que la graisse en sorte et imprègne le pain de son. Une petite attention dont je lui fus reconnaissant car j'avais toujours trouvé immangeable la texture grossière de ce pain composé de pois, de haricots et de menus morceaux de paille.

Quand j'eus fini de manger, je pris Peter Coucheneed par le bras et le forçai doucement à se lever.

— Viens dehors, dis-je. L'air te fera du bien.

Il me suivit docilement, comme s'il avait perdu le pouvoir de penser par lui-même et obéirait désormais à tout ce qu'on lui dirait.

— Que vas-tu faire maintenant ? lui demandai-je. Il faut y penser, malgré ton chagrin, et le plus tôt sera le mieux. Depuis combien de temps voyagez-vous ensemble, tous les trois ?

Il se redressa un peu et se frotta le front, comme s'il s'éveillait d'un cauchemar.

— Un mois, répondit-il, six semaines au maximum. Je les ai croisés par hasard sur la route de Southampton où ils avaient passé l'hiver, et Martin a proposé que je me joigne à eux.

— Ah ! m'exclamai-je, surpris. J'aurais pensé que vous étiez amis depuis longtemps tous les trois.

Peter secoua la tête :

— Non. Martin et Luke se connaissaient depuis l'enfance et ils ont quitté la troupe de leurs parents pour créer la leur, s'envolant du nid comme nous devons tous le faire tôt ou tard. Mais j'étais pour eux un étranger avant que nous nous rencontrions à l'ombre de l'abbaye de Romsey. Martin a tout de suite saisi qu'avec ma taille, ma maigreur et mon crâne d'œuf, j'étais le faire-valoir idéal pour Luke qui, tu l'as vu, était courtaud, corpulent et pourvu de plus de cheveux qu'il n'en faut à un homme.

Il eut un sourire désabusé.

— Martin a déclaré qu'on faisait la paire idéale pour déchaîner les rires où qu'on aille. Il avait raison car les gens, il leur suffisait de nous voir côte à côte pour commencer à se tordre.

Les yeux de Peter s'emplirent de larmes qui débordèrent et roulèrent sur ses joues, tandis que son corps était secoué de sanglots.

— Je pensais avoir trouvé une famille pour remplacer la mienne. Tous les miens sont morts de la peste le même été. Et maintenant, je suis seul de nouveau. Doux Jésus ! Pourquoi sommes-nous venus dans cette ville maudite ? Si seulement nous avions appris plus tôt la présence des hors-la-loi !

Je posai mon bras autour de ses épaules et l'étreignis mais, j'ai honte de l'avouer, tout en cherchant à le consoler, je pensais à autre chose, j'étais l'esclave de mon obsession.

Était-ce le hasard qui avait décrété que les deux hommes, liés d'amitié depuis l'enfance et demeurés leur vie durant dans la compagnie l'un de l'autre, devaient être victimes de cette attaque meurtrière, tandis que le nouveau venu, entré dans leur troupe depuis six semaines seulement, en avait réchappé ? Ou y avait-il une raison plus profonde et plus sinistre ? Puis je me rappelai l'entretien que j'avais eu plus tôt avec Oliver Cozin et mon sang se glaça...

Je me rendis compte que Peter me parlait.

— Que vais-je faire de la patache ? disait-il. Elle appartenait à Martin et à Luke mais je trouve que ce serait une honte de l'abandonner ici, de la laisser pourrir. Martin a une famille, un frère...

— Nicholas ne va pas la réclamer, ça, tu peux en être certain, répondis-je, résolument encourageant. Quant à savoir où sont éparpillées la parenté de Martin et celle de Luke, je n'en ai pas plus idée que toi. Prends le chariot, utilise-le pour toi. Je suis certain que tel serait le souhait de tes amis, si on pouvait les questionner. D'ailleurs, par ici, personne n'en sait assez pour contester ton droit.

Il sourit, reconnaissant ; c'était le conseil qu'il désirait entendre.

— Alors, je reprendrai mon chemin dans un jour ou deux, après que j'aurai vu Martin et Luke enterrés décemment. Penses-tu que Dame Praule me logerait un moment, avec elle et Bridget ? J'ai un peu d'argent. Je pourrai payer ma part.

— Bien sûr, demande-le-lui, répondis-je, heureux que ses pensées prennent un tour positif. Je crois bien qu'elle acceptera. Et elle t'aidera à laver le matelas et tous les costumes. Les femmes s'entendent à ces mystères. Ma mère, Dieu ait son âme, avait des remèdes pour tous les genres de salissures, mais elle disait toujours que les taches de sang étaient les pires.

J'avais prononcé un mot malencontreux. Peter se remit à trembler de tout son long corps et je le ramenai au cottage, présentant pour lui le plaidoyer. Je n'eus pas beaucoup à faire pour convaincre Granny Praule, enchantée de cette diversion dans sa vie routinière qui, par ailleurs, en imposerait à ses voisines. Et la perspective d'un peu d'argent supplémentaire n'était pas pour déplaire à Bridget.

— On portera le matelas et les vêtements jusqu'au gué, promet Granny. On les plongera dans l'eau courante. Y a rien d'tel que le froid et l'eau courante pour laver le sang.

Elle caressa le bras de Peter Coucheneed.

— Là, là, mon garçon. T'en fais pas. Faut avoir l'esprit pratique. Ça serait bougrement honteux de j'ter toutes ces bonnes choses, ou d'les brûler. Non ! Non ! Un peu d'patience, un peu d'temps et on va les récupérer tout comme neuves.

Décidément, Peter était entre de bonnes mains. Je ramassai ma balle et mon gourdin.

— Je dois partir, dis-je. J'ai des choses à faire.

Granny soupira :

— Tu t'en vas loin d'chez nous. Faut qu'tu gagnes ta vie.

Elle tendit vers moi ses lèvres ridées pour que je l'embrasse.

— Prends soin d'toi, mon gars. L'danger, il est grand sur les routes. Où c'est que tu vas ?

— À Londres, répondis-je. Il y a là-bas quelqu'un à qui je dois parler. Une femme.

Granny ricana.

— Vous vous trompez, lui dis-je. Ni une amoureuse, ni une maîtresse. En fait, je n'ai jamais vu cette dame. Je ne serai pas de retour avant quelques semaines, mais je reviendrai. Ceci, Granny Praule, c'est à vous seule que je le dis. Si quelqu'un vous questionne, qui que ce soit, vous entendez, j'ai quitté Totnes et repris mes voyages.

Granny Praule me regardait de ses petits yeux étincelants et rusés.

— Tu peux compter sur moi, promet-elle. Mais, toi, t'as quelque chose derrière la tête. Pas la peine de m'dire l'contraire. Allez, maintenant, fiche le camp, mais rappelle-toi c'que j'ai dit : attention.

CHAPITRE XVII

Avant de quitter Totnes, je remontai la colline jusqu'à la porte de l'Est. Sitôt qu'il m'aperçut, le gardien affecta une expression résignée.

— De quoi s'agit-il, aujourd'hui ? soupira-t-il. Mais peut-être que je t'accuse injustement... peut-être que tu en as fini avec tes questions.

— Ma mère disait toujours que j'ai le nez le plus long et le plus inquisiteur de toute la chrétienté, m'excusai-je. Juste une question, si tu veux bien, et j'en aurai fini.

— D'accord ; à condition bien sûr que je sache répondre.

— Quand le shérif et ses hommes sont arrivés hier soir, les saltimbanques et moi nous quitions la ville. J'aurais juré que nous avons été les derniers à franchir les portes avant qu'elles se ferment, mais je reconnais que je n'ai pas regardé derrière moi. Quelqu'un est-il passé sur nos talons ?

— Franchement, je ne peux pas te répondre, dit l'homme en pinçant les lèvres. Je me rappelle votre départ parce que leur patache n'est pas très maniable, bien qu'elle soit petite et légère, donc je m'en souviens. J'ai fermé les grandes portes derrière vous, mais quelqu'un a pu se glisser par la poterne sans que je le remarque. Il s'est écoulé quelques minutes avant que je barricade cette porte-là. Donc, il se peut qu'une personne à pied soit passée sans que je la voie.

— Je te remercie, dis-je en me découvrant. Je prierai pour toi et pour les tiens. Et maintenant, je reprends ma route et mon commerce.

— Alors, tu nous quittes ? demanda le gardien avec une moue désabusée. Je ne peux pas dire que je t'en tiens rigueur. Tout devient trop dangereux par chez nous pour ceux qui ne sont pas forcés d'y vivre ou de s'y attarder. Si j'étais un étranger, je ne m'y arrêtera pas. D'abord ces deux innocents assassinés, puis

le cottage de Grizelda qui flambe comme feu de paille en réduisant en cendres un malheureux bûcheron, et maintenant deux saltimbanques qui se font trancher la gorge dans leur sommeil ! Crois-moi, c'est des temps sauvages qu'on vit, avec nos suzerains qui se chamaillent comme des chiens maudits au sujet de qui porte la couronne. Et cette ville, qui a toujours été respectueuse de la loi, et qui déplore maintenant trois tueries en trois mois et la dernière au pied de ses murs. Oh ! oui, si j'étais toi, je me taillerais d'ici. Espérons que le shérif et son *posse* vont débusquer ces loups-garous dans leur tanière et les exterminer.

Je partageai de tout cœur ce sentiment et remerciai une fois encore l'homme de sa patience, tout en équilibrant ma balle dont le poids était inégalement réparti. Puis je partis par la route d'Exeter qui contournait le domaine du prieuré avant de longer le marais.

C'était le milieu de la matinée et le temps était calme et chaud. Autour de moi, la nature proclamait que le printemps s'épanouissait en un été précoce, mais il aurait suffi d'une forte gelée pour noircir les jeunes bourgeons et les dessécher entièrement. Trop de soleil trop tôt en saison, ce pouvait être une bénédiction empoisonnée.

Tout en marchant d'une allure souple et facile, je ruminais la triste kyrielle du gardien : deux enfants massacrés, un cottage qui flambait, un bûcheron réduit en cendres, des saltimbanques à la gorge tranchée... Et tous ces crimes attribués sans l'ombre d'une hésitation aux hors-la-loi. Pourtant, les deux premiers étaient liés, de façon ténue il est vrai, à la personne de Grizelda Harbourne et, dans les deux cas, elle avait beaucoup perdu et beaucoup souffert. Elle avait été privée des enfants qu'elle aimait, puis de sa maison et de ses moyens de vivre. Les derniers meurtres, le massacre gratuit de Martin Fletcher et de Luke Hollis, semblaient à première vue sans rapport avec les premiers, et pourtant... Et pourtant... Était-ce folie de ma part d'espérer pouvoir mettre au jour un lien entre ce crime et les autres ? Eh bien, folie ou non, cette conviction allait me conduire jusqu'à Londres. Si j'avais raison, je serais de retour à Totnes dans deux ou trois semaines ; sinon, j'abandonnerais la partie et je repartirais chez moi, à Bristol.

Dans ce dernier cas, il était peu probable que je revoie jamais Grizelda Harbourne. J'en eus le cœur serré et j'éprouvai le regret profond que nous ne nous soyons pas quittés en amis ; mais, simultanément, l'impression de ma liberté retrouvée me rassérénait. Je me l'étais dit à maintes reprises, la mort de Lillis était beaucoup trop proche pour que je puisse penser sérieusement à une autre femme, et je ne croyais pas que Grizelda se serait laissé séduire le temps d'une aventure. On sentait chez elle trop de dignité et un sentiment trop puissant du destin pour qu'elle accepte de se donner par légèreté à un homme. Elle avait raison lorsqu'elle avait dit la veille qu'elle n'était pas une femme pour moi ; que nous ne nous convenions pas. Cependant, de son propre aveu, elle avait envisagé la chose et ne l'avait repoussée qu'après mûre réflexion. Elle avait senti comme moi une forte attirance entre nous : une femme mûre et un jeune homme, c'était souvent la recette d'un mariage stable et solide. La meilleure preuve en était notre roi qui avait épousé Lady Grey, de cinq ans son aînée, et veuve, de surcroît. Mais, pour finir, Grizelda avait reconnu comme moi que je n'étais pas prêt pour nouer un lien semblable et que j'avais besoin de rester plus longtemps mon propre maître. À défaut d'autres effets, ma colère puérile de la veille et mon inaptitude à tolérer la moquerie avaient dû dissiper ses derniers doutes. Elle refusait d'avoir affaire avec un homme immature. Il était temps de nous séparer.

Mais, en supposant que je retourne à Totnes et que je sois en mesure de démontrer que ses soupçons et son ressentiment à l'égard d'Eudo Colet étaient fondés, que se passerait-il ? Se pourrait-il qu'une étincelle se rallume entre nous ? D'un autre côté, l'un ou l'autre de nous deux le souhaitait-il réellement ? Comment aurais-je pu le dire, ici et maintenant, alors que l'issue de mon voyage était si incertaine ? Seuls Dieu et le temps pourraient me donner la réponse.

L'après-midi était bien avancé quand j'entendis derrière moi les roues d'un véhicule sur le chemin. Ce bruit me rappela si fortement les événements de la veille que je n'osai tourner la tête de peur de voir apparaître une patache fantôme. Mais la

voix qui me héla était amicale et familière et je me tournai avec un sourire pour saluer Jack Carter.

— Alors, comme ça, tu nous quittes ? fit-il sur le même ton mi-déçu, mi-compréhensif que le gardien. T'as raison. Moi, j'pars à Exeter avec c'te chargement d'balles de laine. Si ça te dit d'faire ce bout de chemin avec moi, j'te cache pas mon plaisir d'avoir ta compagnie. Mais j'voudrais pas t'empêcher d'vendre ta marchandise.

— Je serai ravi de monter près de toi, dis-je. Je n'ai pas l'intention de m'arrêter aujourd'hui pour faire mon commerce, et je serai enchanté de me retrouver dans un bon asile à la tombée de la nuit. En plus, j'ai besoin de réassortir mon stock et je pourrai le faire demain au marché d'Exeter.

La voiture s'arrêta à ma hauteur ; je lançai ma hotte et mon bâton parmi les balles de laine avant de me hisser à bord au côté de Jack Carter. Il secoua les guides et sa jument grise repartit lourdement.

— Je pense que toi-même, tu n'es pas fâché de quitter Totnes pour quelques jours.

— Tu l'as dit ! En temps normal, c'te ville est tranquille, mais d'puis quèque mois, y a trop d'désordre pour moi.

Il effleura de son fouet la croupe de la jument qui accéléra un peu l'allure.

— Tu veux dire depuis que les hors-la-loi se sont établis dans la région, je suppose.

— Sûr que tu dis vrai. Juste après la marée d'la Saint-Michel, l'an passé, les bruits y ont couru de vols et de pillage dans des villages isolés. Et d'puis, c'est allé de mal en pis.

Un silence suivit car Jack devait pousser sa jument dans une côte difficile et la pauvre bête peinait désespérément, si bien que je sautai sur le bas-côté et marchai auprès d'elle. Une fois le mauvais passage franchi, je repris mon siège près de Jack et hasardai :

— On dirait bien que c'est Grizelda Harbourne qui a le plus souffert de vous tous. Elle a perdu sa maison, son gagne-pain, plus ses deux petits parents auxquels elle semblait très attachée.

— Pour sûr qu'elle a eu la déveine, concéda Jack, mais la malchance, elle l'a traînée toute sa vie. Les étoiles, elles étaient en désordre le jour qu'elle est née.

— Vraiment ? murmurai-je.

Je me penchai vers l'avant, calai mes mains entre mes genoux et tournai vers lui un regard interrogateur.

Une belle étendue de rase campagne s'ouvrait devant nous et la jument avait adopté une allure régulière. Jack pouvait se détendre un moment et, comme la plupart des gens contraints de passer des heures en leur seule compagnie, il était tout heureux de pouvoir bavarder. J'étais moi-même un auditoire attentif.

— C'est la vérité vraie, dit-il. Quand sa mère est morte, Grizelda comptait neuf ou dix printemps, juste l'âge où les filles ont besoin d'une femme pour les guider. Et tu le croiras peut-être pas mais c'te belle femme, enfant, elle était laide à pleurer. Une figure d'homme, on aurait dit, et des manières qu'allaient avec. Et pas les ruses et les grâces de la femme. Alors, Sir Jasper — sa femme, elle était cousine lointaine de Ralph Harbourne —, il l'a prise chez lui pour qu'elle soit la compagne d'sa fille. Comme y disait, fit Jack qui s'esclaffa. Mais il aurait dit servante, ç'aurait été plus près d'la vérité. Si maîtresse Rosamund aurait été mieux disposée, les choses auraient pas été si mal. Mais sa nature, tu vois, elle était malveillante, avare et gâtée. Et pour tout mettre au pire, Rosamund était jolie et riche et Grizelda était pauvre et laide.

— Pourtant, Grizelda m'a dit qu'elle et sa cousine étaient de vraies amies, l'interrompis-je.

— La pauvre âme ! grogna le charretier. L'était trop fière pour supporter que toi ou un autre y croie le contraire. Ses grandes vertus, c'était l'orgueil et de garder le secret d'ses sentiments. Jamais qu'elle se plaignait des mauvais traitements. T'as vu la cicatrice sur sa figure ? Ça, elle peut pas la cacher.

— Oui, je sais. Elle m'a raconté qu'elle était tombée d'un arbre.

— Ou que Rosamund l’a poussée ! Ma Goody¹³ était servante à la maison Crouchback à l’époque. Elle a juré qu’elle l’a vu : maîtresse Rosamund, elle a flanqué la cousine par terre de la branche où qu’elles étaient toutes les deux. Grizelda, sa figure a heurté la branche du dessous et sa joue s’est ouverte et elle a toujours dit que c’était sa faute à elle, qu’elle a eu le vertige et qu’elle est tombée. Sûr qu’y avait de l’affection entre elles, mais rien que l’affection d’Grizelda pour maîtresse Rosamund.

— Tu es sûr que Rosamund n’éprouvait rien pour Grizelda ? demandai-je.

Mais je savais déjà que Grizelda était assez fière pour dissimuler la vérité, peut-être même à ses propres yeux. En tant que membre d’une famille riche et bien née, elle n’aurait jamais pu admettre que sa parente la traitait avec moins de respect encore qu’elle n’en aurait témoigné à une domestique.

Jack Carter haussa les épaules :

— Moi, j’te dis ce que ma Goody m’a raconté à l’époque et c’que moi j’ai vu de mes yeux pendant des années. J’peux te donner une aut’preuve, si tu veux. Grizelda, elle a jamais eu assez d’vêtements. La même robe qu’elle porte, le même manteau, des années et des années, même qu’y sont tout râpés. Elle et maîtresse Rosamund étaient pas d’la même taille mais y avait pas grande différence et Grizelda, elle manie bien l’aiguille. Plus court par-ci, plus large par-là, elle aurait pu s’vêtir proprement des vieilles affaires à maîtresse Rosamund. Et Dieu sait que cette dame gaspilleuse, elle en avait des robes et des jupes et des coiffes dans ses coffres ! Une maîtresse digne de c’nom, elle aurait donné quèque chose à sa servante, et encore plus à sa parente. Non, non, j’te dis : Grizelda, dans la maison Crouchback, c’était juste une utilité.

— Et tu crois qu’elle était utile ?

— Pour ça oui, qu’elle l’était ! Gamine, elle se ramassait les gronderies et les taloches pour les mauvais coups qu’sa cousine avait joués. Après, elle a fait la nurse des enfants Skelton. Les enfants, c’était trop d’souci pour maîtresse Rosamund. Elle voulait pas s’embêter à s’occuper d’eux, surtout quand y avait

¹³ Ma bonne femme, bobonne. (N.d.T.)

pas de mari pour surveiller qu'elle remplisse ses d'voirs de mère. Grizelda, elle s'est prise de passion pour ces petits. Ils étaient plus à elle qu'à la mère ; c'est pourquoi son chagrin a été si grand quand ils ont été tués. Et avant ça, elle avait trouvé un aut' ennemi : Eudo Colet. C'est comme j'te le dis, colporteur, cette femme, elle a eu sa grande part d'épreuves et de malheurs.

— Qu'est-ce qu'elle va devenir, selon toi ? Elle parle d'être gouvernante dans une demeure bourgeoise à Totnes.

— Faut encore qu'elle trouve une place, répondit le roulier avec une grimace. Dommage qu'elle et Eudo Colet y se détestent tant ! Elle aurait pu s'installer les pieds sous la table dans son manoir. Paraît qu'il l'a acheté sur la route de Dartington où la succession, elle a tourné court. J'parie que c'est le notaire Cozin qu'a fait c'joli coup. Même que son influence dépasse le comté et qu'elle va jusqu'à Londres. Comme ça s'présente, c'est Agatha Tenter qui port'ra les clés à sa ceinture. C'est ma Goody qui l'dit et vaut mieux pas la contredire, car elle s'trompe rarement. Elle a le nez pour les affaires des autres !

J'éclatai de rire et j'aurais été heureux de profiter encore des propos savoureux de Jack mais le chemin s'était réduit à un mince sentier bordé des deux côtés par la forêt et il lui fallait tous ses esprits pour empêcher la jument de trébucher. De plus, le soleil était bas dans le ciel et nous commencions tous deux à avoir faim. Il était temps de songer à trouver un logement pour la nuit ; d'un commun accord, nous poursuivîmes vers l'abbaye de Buckfast où l'on nous fournirait un souper et un abri.

Le lendemain, nous couvrîmes la dernière étape qui nous mena à Exeter ; Jack Carter me déposa près de l'église St Mary Steps, avec ses meilleurs vœux.

— Car j'suis pas sûr que nos chemins y s'croiseront de nouveau, ajouta-t-il d'un ton jovial.

Sans répondre à la question sous-entendue, je lui souhaitai simplement :

— Que le Seigneur soit avec toi et les tiens.

Une semaine plus tard, j'étais à Londres, ayant eu la chance, à quelques miles à l'est de Shaftesbury, de tomber sur un charretier qui allait droit à la capitale et était tout disposé à ce

que je fasse le voyage avec lui jusqu'au bout. Comme Jack Carter, il était aussi content de ma compagnie que moi de la sienne et du partage amical de la table et du logement dans les maisons religieuses qui nous accueillirent au long du chemin. Plus nous approchions de notre destination, plus la circulation augmentait ; outre les gens que l'on rencontre normalement à cette époque de l'année – pèlerins, frères, moines mendiants, seigneurs et grandes dames qui se rendent de château en manoir, chevaliers en route pour les sessions du comté avec amis et vassaux –, les routes étaient encombrées par les troupes que l'on rassemblait en vue de l'invasion de la France¹⁴.

Pour finir, je quittai le chariot près de la Chère Reine Cross et je suivis le Strand et Fleet Street jusqu'à la Lud Gate. La densité de la circulation était encore plus grande car les commerçants se mêlaient à la cohue et des files de gens ne cessaient d'entrer et de sortir. Agglutinés autour des principaux accès de l'immense ville, les mendiants raclaient leurs sébiles et leurs écuelles, et ceux qui n'étaient pas estropiés et tenaient à peu près sur leurs jambes jouaient des épaules pour se frayer un chemin, posant leurs mains implorantes et poisseuses sur les manches et les vestes des passants. Certains donnaient et ils étaient bénis pour leur générosité, d'autres repoussaient les misérables en les insultant, et ils étaient maudits pour leurs péchés. Pas un mendiant ne m'importuna cependant car il suffisait d'un coup d'œil pour conclure que je n'avais pas de quoi donner, étant moi aussi pauvre et nécessiteux. Des années de pratique avaient enseigné aux indigents comment ne pas perdre leur temps s'ils voulaient décrocher la part du lion dans les aumônes.

Cela faisait un moment que je n'étais venu à Londres et je me sentis tout à coup grisé par le tourbillon bruyant qui m'entourait. Pour le vieil homme que je suis aujourd'hui, paisiblement retiré dans mon Somerset natal, la ville n'a plus d'attraits ; mais alors, j'étais jeune, vigoureux, et Londres

¹⁴ S'étant allié à Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, contre Louis XI de France, Édouard III d'York, roi d'Angleterre (1461-1483), débarqua à Calais en 1475. Louis XI réussit à acheter son départ et l'affaire en resta là. (N.d.T.)

s'offrait comme un plateau débordant de friandises qui ne demandaient qu'à être dégustées ; ma bouche salivait tandis que mes doigts hésitaient, ne sachant quel délice choisir en premier. Dans l'immédiat, cependant, j'avais une mission ; mon temps ne m'appartenait pas. Mais je me promis que plus tard, si cette mission s'avérait infructueuse ou si, avec l'aide de Dieu, elle prenait fin sur un succès, je reviendrais dans la capitale pour goûter à ses multiples tentations.

Je fis une pause à l'ombre de St Paul et me creusai la cervelle pour me rappeler une chose que Grizelda m'avait dite il y avait plus d'une semaine quand nous parlions dans son cottage. Trois ans plus tôt, alors qu'elle était veuve et vivait à Totnes, Rosamund Skelton était allée à Londres rendre visite à une vieille amie qui vivait dans Paternoster Row. « Ginèvre Napier et son mari, Gregory. Lui est orfèvre, il a une boutique dans West Cheap, entre Foster Lane et Gudrun Lane. » Je réfléchis un instant, tout content d'avoir retrouvé les propos de Grizelda, puis je demandai mon chemin à un colporteur, qui vendait sa bimbeloterie devant l'entrée de la cathédrale.

Il commença par me faire grise mine, nullement porté à me venir en aide, mais je le tranquillisai aussitôt : je n'avais pas l'intention de m'installer à proximité de son territoire ni de crier mon boniment plus fort que lui. Il fut alors tout content de me renseigner.

— Continue par Old Dean's Lane et, à ta droite, tu trouveras Paternoster Row du côté opposé à cette église. À son autre bout, près de l'église de St Michael at Corn, tu arriveras dans West Cheap. C'est là que presque tous les orfèvres tiennent boutique.

Je le remerciai et suivis ses indications. En déambulant le long de Paternoster Row, je me demandais laquelle de ces maisons aux peintures joyeuses appartenait à Gregory Napier. Il doit être très riche, me dis-je, si lui et sa femme ne vivent pas dans une arrière-boutique mais disposent d'une demeure indépendante. Pour moi, en tout cas, c'était un avantage, car si je pouvais rencontrer Ginèvre Napier en tête à tête, sans que son mari soit à proximité, elle pourrait sans doute parler plus librement. Mais il me fallait d'abord être certain que Gregory Napier était occupé à son travail.

J'avisai un galopin qui, avec une bande de petits chiffonniers, faisait de la récupération parmi les rebuts amoncelés sur les pavés. L'ayant vu chasser d'autres garçons qui s'étaient aventurés dans cette partie du Cheap, j'en conclus que c'était son territoire qu'il défendait contre les intrus. Il savait certainement à quel artisan appartenait chacune des boutiques, tout comme les boutiquiers le connaissaient de vue, voire même de nom.

J'ouvris la main pour exhiber un demi-*groat* et sa main crasseuse se tendit pour l'attraper.

— Pas si vite ! protestai-je en refermant mes doigts sur la pièce. Est-ce qu'une de ces boutiques d'orfèvre appartient à Gregory Napier ?

Les yeux bleus se rétrécirent, soupçonneux : le galopin protégeait ses bienfaiteurs qui devaient lui céder de temps en temps un morceau de choix parmi les immondices. Je crus d'abord qu'il allait refuser de répondre et qu'il me faudrait m'adresser ailleurs, mais l'idée du demi-*groat* dissimulé dans le creux de ma main se révéla une tentation irrésistible. Il désigna une boutique précédée d'un étal où trois apprentis coiffés d'une toque annonçaient et présentaient les productions de leur maître.

— Là, c'est chez maître Napier, grommela-t-il, et il tendit de nouveau la main.

Mais, de nouveau, je refermai mon poing.

— Est-ce qu'il y travaille en ce moment ?

Cette fois, les yeux s'agrandirent sur un regard franchement malveillant.

— C'est-y tes oignons, colporteur ?

— Mes oignons ne regardent que moi ! rétorquai-je. Je te donne ma parole que je ne veux aucun mal à maître Napier, ajoutai-je moins rudement.

Le galopin hésita, puis décida que j'avais l'air honnête.

— Il est dedans, dit-il. Z'avez qu'à voir la fumée qui sort d'la cheminée. Y travaille sur une pièce délicate pour Lord Hastings, à ce que j'sais, et y peut compter que sur lui-même pour manier les soufflets. La température, c'est elle qui fait tout, déclara-t-il d'un air entendu.

Je me mis à rire et déposai la monnaie dans sa main impatiente, avant de replonger la mienne dans ma poche et d'en sortir une seconde pièce. Je la tins entre le pouce et l'index et les yeux du garçon étincelèrent. Un *groat* entier en un seul jour ! Une aubaine inespérée. Il n'en croyait pas sa chance et était prêt à répondre sans chicaner à toutes mes questions.

— Je sais que maître Napier ne vit pas dans l'arrière-boutique et qu'il possède une maison dans Paternoster Row. Tu peux me dire laquelle c'est ?

— Sûr que j'peux ! dit-il d'un ton méprisant. Par ici ! Suis-moi.

Il me conduisit au-delà de l'église de St Michael at Corn, à la jonction avec les Shambles, dans une étroite ruelle pavée, assombrie par de nombreux avant-toits. Mon galopin tendit un index sale pour désigner une maison haute de quatre étages, dont les poutres sculptées et les pignons étaient rehaussés d'écarlate, de bleu et d'or. Les fenêtres des deux étages inférieurs avaient des volets de bois, ouverts pour laisser entrer la chaleur ; aux étages supérieurs, elles étaient garnies de verre, indice certain de richesse. Les trois plus hautes portaient un trèfle de plomb, celles du bas trois cercles dans un triangle, deux symboles de la Sainte Trinité.

— La v'là, dit-il. C'est celle-là.

Je déposai le demi-*groat* dans la main tendue du galopin.

— Penses-tu que maîtresse Napier soit là ? demandai-je.

Le garçon prit son souffle avant d'émettre un sifflement admiratif :

— Ah ! Parce que c'est ça ! Si tu veux, j'surveille la boutique pour toi, offrit-il en découvrant des dents très blanches dans son visage crasseux.

Je lui pinçai l'oreille :

— Tâche donc de parler poliment et de contrôler tes idées lubriques, dis-je d'un ton sévère. Je ne sais rien de maîtresse Napier, mais je ne doute pas qu'elle soit une dame vertueuse. Et elle n'a rien à craindre de ma part.

Le galopin me jeta un regard en coin, lourd de sens.

— Tu frais mieux d’la boucler, colporteur, jubila-t-il. J’ai entendu des histoires sur elle à te faire dresser les cheveux sur la tête.

Il me fila un coup de coude dans les côtes et conclut :

— Un gars comme toi, elle en fera qu’une bouchée !

Je l’envoyai promener avec une bonne gifle, mais il était habitué à ce genre de traitement et je doutai qu’il eût le moindre effet. Il se retourna, me fit une affreuse grimace et repartit vers le Cheap reprendre son pillage dans les monceaux d’ordures. Moi-même, j’hésitai à frapper à la porte de la demeure des Napier, me demandant s’il existait une autre entrée, et je me rendis compte que quelqu’un me regardait par une fenêtre. Un moment plus tard, la porte s’ouvrait et une jeune servante fit son apparition.

— Ma maîtresse te prie d’entrer, colporteur, si tu vends ta marchandise. Elle a besoin de rubans neufs.

CHAPITRE XVIII

Je suivis la jeune fille dans une salle du rez-de-chaussée où la lumière parvenait par les fenêtres grandes ouvertes sur la rue. Elle était meublée avec luxe : sur le sol des jonchées fraîches et odorantes, trois fauteuils finement sculptés, les poutres du plafond tout juste repeintes dans des rouges et des ors resplendissants, les murs couverts de splendides tapisseries dont les couleurs avaient un éclat admirable, un buffet d'angle où étaient exposés bassins, coupes et assiettes d'or et de vermeil, et une grande table d'une très belle qualité de chêne. Au milieu du plafond était suspendu un lustre d'étain, dont les nombreuses pendeloques en filigrane tintaient au moindre souffle d'air. C'était la salle d'un homme riche, conscient de ce qui était dû à lui personnellement, et à sa position dans la communauté qu'il servait.

— Ah ! colporteur, vide ta balle sur cette table que je puisse examiner tout à loisir. J'ai besoin de rubans de soie pour orner les manches d'une robe de velours neuve.

La femme qui s'adressait à moi était assise dans un fauteuil, ses pieds, élégamment chaussés de cuir bleu pâle, posés sur un tabouret bas, en orme sculpté. Au premier coup d'œil, il était malaisé de se faire une idée de son âge, mais je la croyais plus âgée qu'elle n'aurait aimé le paraître. Plus je l'observais, plus les rides se multipliaient autour de ses yeux gris-vert ; je notai sur ses mains étroites et longues quelques taches brunâtres. Ses sourcils étaient épilés et son front rasé pour créer l'apparence d'un masque lisse et bombé qui faisait fureur à ce moment parmi les femmes du monde. Les cheveux follets qui avaient échappé au rasoir étaient auburn, mais le reste de la chevelure était dissimulé sous un bonnet de brocart et un voile de gaze tramée de fil d'or. Sa robe à manches longues était faite de taffetas vert pâle, brodé de minuscules fleurs bleues aux tiges

dorées ; sa ceinture, parsemée de pierres semi-précieuses, avait été taillée dans le même cuir bleu que ses chaussures. Un rosaire d'or et de corail s'enroulait autour de son poignet mince et un superbe pendentif d'or ouvragé, passé dans une grosse chaîne d'or, ornait son cou. Ses nombreuses bagues étaient en or et une broche en forme de paon garnissait sa robe à la hauteur de l'épaule. Maître Gregory Napier avait fait de sa femme le joyau ambulant de sa collection.

Je vidai ma balle et, tout en disposant son contenu sur la table, je me félicitai d'avoir renouvelé mon stock à Exeter vendredi matin. J'avais réussi à obtenir plusieurs longueurs de très beaux rubans de soie d'un navire portugais qui venait de faire escale dans le port. Alors que je les présentais au mieux pour qu'elle les apprécie, j'étais conscient que Ginèvre Napier s'intéressait bien davantage à ma personne. Ses yeux faisaient la navette entre les rubans et mon visage, et sa main cherchait l'occasion d'effleurer les miennes. Pour finir, elle me dit de prendre un tabouret.

— Parce que je n'arrive pas à choisir entre tous ces rubans, dit-elle. Ils sont tous superbes.

Au bout de quelques minutes cependant, elle mit fin à cette petite comédie et, se rencognant dans son fauteuil, me demanda :

— Pourquoi observais-tu cette maison ? Non, ne dis pas le contraire, je t'ai vu.

Je me souvenais moi aussi de la silhouette entr'aperçue par la fenêtre ouverte et résolu d'être franc avec elle :

— Je suis venu du Devon jusqu'à Londres pour vous rencontrer, dis-je, très exactement de la ville de Totnes.

Elle exprima sa perplexité en haussant la ligne pâle de ses sourcils épilés et je poursuivis.

— Il s'agit de Lady Skelton et de son second mari, qu'elle a épousé à Londres : Eudo Colet.

Un soupçon de méfiance assombrit ses yeux gris-vert et ses lourdes paupières en forme d'amande s'abaissèrent un bref instant. Puis ses épaules étroites se voûtèrent sous les ondulations de soie vert pâle.

— Et alors ? Qu'est-ce qu'un colporteur veut savoir à propos de maître Eudo Colet ? demanda-t-elle.

— Si vous avez la patience d'écouter, je vous le dirai. Sinon, il vous suffit d'un mot pour que je prenne aussitôt congé de vous, dis-je, en priant ardemment le Ciel qu'elle accepte de m'entendre.

Ginèvre croisa ses mains osseuses et me regarda pensivement :

— Oh, j'ai toute la patience nécessaire. J'aurai toujours du temps pour les beaux garçons dans ton genre, ajouta-t-elle avec candeur.

Je fis de mon mieux pour ignorer cette dernière remarque et, sans autre préambule, je m'embarquai dans le récit des événements qui m'occupaient l'esprit depuis douze jours : toutes les circonstances de la disparition des enfants Skelton, puis de leur mort. Toutefois, je ne dis rien de l'incendie du cottage de Grizelda et de la mort d'Innes Woodsman, ni de l'assassinat de Martin Fletcher et de Luke Hollis. Quand j'eus terminé, mon interlocutrice pinça les lèvres.

— J'ai tout tenté pour la dissuader d'épouser cet homme, me dit-elle après une pause, mais Rosamund a toujours été têtue. Têtue et volontaire. Son père n'a jamais pu mettre un frein à ses coups de tête. J'ignore d'ailleurs s'il a seulement essayé. C'était un homme dénué de sens commun, beaucoup trop indulgent, et qui s'imaginait que sa précieuse fille unique ne pouvait se tromper. Quant à son mari, Sir Henry Skelton, eh bien... Il s'intéressait beaucoup plus à sa carrière qu'au bonheur de sa femme. C'était un homme froid, que les plaisirs de la chair laissaient indifférent.

Elle me lança un long regard en biais, comme pour voir si elle m'avait gêné en parlant si librement, mais je surveillais mon visage et ne lui accordai pas ce plaisir. Elle reprit :

— Mais, tu dois le savoir, il a été tué après deux ans de mariage et Rosamund est revenue vivre chez son père, dans le Devon.

— Et sa cousine avec elle.

— Sa cousine ? répéta Ginèvre étonnée, avant que le souvenir lui revienne. Oh ! tu veux parler de Grizelda Harbourne. Une

malheureuse, dit-elle d'un ton méprisant. J'avais oublié qu'elle était parente de Rosamund. Tout le monde d'ailleurs l'aurait oublié à voir la façon dont elle était traitée.

— Comment donc ?

— Après la naissance du petit Andrew, elle est devenue sa nurse, mais avant cela, guère mieux qu'une servante. Si elle t'a fait croire autre chose, elle a menti.

— Je commence aussi à le penser, acquiesçai-je, et j'étais de tout cœur avec Grizelda et son fier et douloureux mensonge. Ne lui a-t-on pas demandé d'accompagner sa parente quand Lady Skelton est venue séjourner chez vous il y a trois ans ?

Ginèvre Napier se mit à rire :

— Certes non ! Pour la première fois de sa vie, Rosamund était sa propre maîtresse. Plus de mari, plus de père. Elle était libre d'agir comme il lui plaisait. Elle n'avait amené que sa servante, une fille jeune et docile qui n'aurait jamais osé protester et faisait exactement ce qu'on lui ordonnait.

— Et c'est pendant cette visite, dis-je, que Lady Skelton a rencontré Eudo Colet lorsque vous êtes allées ensemble voir la foire de la Saint-Barthélemy.

Maîtresse Napier écarquilla les yeux et les fixa sur moi :

— Comment le sais-tu ? demanda-t-elle doucement.

Je n'essayai même pas de répondre et repris :

— C'était un saltimbanque, n'est-ce pas ? Il chantait et il jouait un peu de la flûte. Et il passait l'été sur les routes, allant de foire en foire.

Ginèvre Napier hocha lentement la tête, les sourcils froncés.

— Il faisait partie d'une troupe d'amuseurs et de jongleurs qui avait un stand à la foire. Mais je te le demande encore : comment le sais-tu ? J'aurais juré que Rosamund ne l'avait dit à personne, et lui non plus. J'aurais juré que Gregory et moi étions seuls à savoir la vérité.

Je ne répondis pas, ou plus exactement, je répondis par une question :

— Maintenant que vous avez constaté que j'en sais déjà beaucoup, voudriez-vous me raconter comment tout ça s'est passé ?

— Tu es bien le plus étonnant colporteur que j’aie jamais rencontré, me dit-elle, le front soucieux. Qui es-tu ? Et quel peut bien être ton intérêt dans les affaires de Rosamund ?

— Je m’intéresse à Eudo Colet. Je pense que c’est un homme dangereux qui a peut-être déjà tué. Quant à moi, je suis tel que je me présente : un colporteur. J’ai été un temps novice dans l’ordre bénédictin mais j’ai abandonné la vie religieuse pour la liberté et pour la grand-route.

— Ah ! s’exclama Ginèvre Napier, qui me fixait toujours en mordillant distraitement un de ses ongles. Cela explique bien des choses. Un colporteur qui sait lire, et beau par-dessus le marché ! Tu pourrais t’en sortir aussi bien qu’Eudo Colet, colporteur, car son apparence, quoiqu’elle plaise aux femmes, n’est rien comparée à la tienne... Si seulement je n’étais mariée avec tant de sagesse, soupira-t-elle.

— Ma vie me plaît énormément, l’interrompis-je vivement. Et j’ai une petite fille chez moi, à Bristol.

Moqueuse, elle abaissa les coins de sa bouche peinte, feignant le désespoir.

— Tu es marié ! Et fidèle à ta femme ! Hélas ! Les hommes attrayants le sont toujours.

Je n’en dis pas plus et elle continua.

— Tu veux en savoir davantage à propos de Rosamund et d’Eudo Colet ? Très bien. Maintenant qu’elle est morte et puisque tu en sais déjà tant, je ne vois pas pourquoi je te tairais la vérité. Mais, en fait, il y a peu à dire que tu n’aies déjà compris. C’était donc la marée de la Saint-Barthélemy et Rosamund et moi sommes allées à la foire. Nos servantes étaient avec nous, bien sûr. Nous ne sortions pas sans chaperon. Eudo était là, donnant le spectacle avec sa troupe de saltimbanques et, va savoir pourquoi, Rosamund l’a aussitôt remarqué. Dès le premier coup d’œil, elle fut ensorcelée. Ne m’en demande pas la raison, dit Ginèvre en écartant les doigts dans un rayon de soleil qui fit scintiller ses bagues. Ce sont des choses qui arrivent, tout simplement, bien que moi-même, je n’aie jamais connu *le coup de foudre*¹⁵.

¹⁵ En français dans le texte.

— Sauriez-vous par hasard le nom des autres amuseurs de la troupe ? demandai-je.

J'avais offensé mon hôtesse.

— Non, et je n'y tiens pas. Je n'ai connu Eudo Colet qu'à cause de l'engouement insensé de Rosamund et de sa détermination à l'épouser. Quelle folie ! Elle aurait pu le prendre pour amant, jouir de son corps, puis le payer pour qu'il s'en aille. Ces choses se règlent mieux de cette façon.

Je n'en doutais pas et soupçonnais qu'elle parlait d'expérience. Elle saisit mon regard et sourit.

— Je te choque, colporteur, je le vois sur ton visage. Mais quand on a si peu à faire, quand il y a des servantes qui s'empressent de répondre à vos demandes et des entremetteuses pour satisfaire chaque caprice, une femme s'ennuie. Un bel homme est une distraction agréable. Cette fois, tu es franchement scandalisé ! fit-elle en éclatant de rire.

Je protestai sans conviction et demandai :

— Lady Skelton était-elle résolue à se marier ?

— Je viens de te le dire. Et naturellement, lui aussi, une fois qu'il eut compris d'où le vent soufflait. Non que je l'en blâme, comprends-moi. Quel homme un peu sensé n'aurait échangé la pauvreté pour la fortune ? Une vie errante et périlleuse d'amuseur pour un toit sur sa tête et un doux lit assorti d'une jolie femme ? J'ai fait l'impossible pour l'en dissuader mais tout était vain. Elle s'était mis en tête de faire d'Eudo son mari. Elle me disait s'être mariée la première fois pour plaire à son père et, cette fois, pour son propre plaisir. Personne ne pouvait l'en empêcher. Elle faisait valoir qu'Eudo lui apportait tout ce qu'elle désirait chez un homme, tout ce qu'elle avait attendu de Sir Henry Skelton qui l'avait déçue !

Un sourire lascif errait sur les lèvres peintes de Ginèvre Napier qui ferma les yeux un instant avant de les rouvrir tout grand.

— Ils passaient le plus clair de leur temps au lit. La maison empestait la cour de ferme...

Je commençais à éprouver de l'aversion pour Ginèvre Napier ; elle me mettait mal à l'aise. Tout en feignant l'indignation, elle étalait des pensées et des désirs obscènes.

— Et vous et maître Napier étiez les seules personnes qui connaissaient les origines d'Eudo Colet ? Et la servante de Lady Skelton ?

— Rosamund s'est débarrassée d'elle. Elle lui a trouvé une place dans une famille noble, originaire du Nord, très loin des langues trop bien pendues. Elle a bien fait car un mois après qu'elle fut repartie dans le Devon, deux hommes se sont présentés à notre porte pour poser des questions. Envoyés par l'associé de Sir Jasper, d'après ce que nous avons compris.

— Maître Thomas Cozin, un bourgeois très respecté à Totnes. Vous-même et votre mari ne leur avez rien dit ? demandai-je, alors que je connaissais la réponse.

Ginèvre Napier esquissa une moue méprisante.

— Pourquoi aurions-nous parlé ? C'était l'affaire de Rosamund et d'elle seule ! Et Gregory n'est pas homme à se laisser interroger par des inférieurs. Si Thomas Cozin voulait savoir la vérité, il aurait dû se déplacer en personne au lieu d'envoyer des subalternes faire le travail pour lui.

— Et les saltimbanques de la troupe d'Eudo Colet ? Ont-ils appris son heureux sort ?

— Bien sûr que non ! répondit-elle d'un ton cinglant. Eudo n'était pas assez stupide pour aller s'en vanter auprès d'eux. Se livrer lui-même au hasard d'une éventuelle rencontre ! Laisser une bande de vagabonds répandre le bruit qu'il n'était qu'un pauvre jongleur et se prétendre ses amis, alors qu'il s'était élevé si haut dans la société ! Tu es fou pour poser pareille question. Il leur a faussé compagnie au milieu de la nuit pour retrouver ici Rosamund. Ils n'ont jamais su ce qui lui était arrivé ni où il était parti. Pour ses anciens partenaires, il a simplement disparu.

— Et vous l'avez abrité de bon cœur ?

La colère fit étinceler les yeux de Ginèvre Napier. Elle se pencha brusquement vers moi.

— J'en ai assez de tes questions, colporteur ! Tu as de la chance que je ne t'aie pas encore prié de sortir. Ou jeté dehors !

— Je suis désolé, dis-je en me levant rapidement, car je venais de me rendre compte que, dans mon désir insatiable de parvenir à la vérité, j'avais manqué aux convenances. Je m'en vais.

Je commençai à rassembler ma marchandise et à la ranger dans ma balle. Maîtresse Napier, qui respirait bruyamment, se cala au fond de son fauteuil et sa colère reflua.

— Non ! s'écria-t-elle. Assieds-toi !

Elle se remit à mordiller ses ongles puis, après un moment, demanda :

— Tu crois vraiment qu'Eudo Colet est coupable du meurtre des enfants de Rosamund ? Pourquoi ne serait-ce pas ces bandits qui ravagent les campagnes autour de Totnes ? Tu m'as dit que beaucoup les croyaient coupables du crime. Pourquoi pas toi ?

Je vins me rasseoir à la table et m'efforçai d'adopter une expression plus respectueuse.

— Je pense qu'ils pourraient avoir été les tueurs, si l'on parle de manier le couteau. Mais je crois plus vraisemblable que maître Colet était de mèche avec eux et qu'il les a payés pour agir.

Ginèvre haussa ce qui restait de ses sourcils après le passage du rasoir.

— Mais tu m'as dit qu'Eudo n'était pas chez lui quand les enfants ont disparu et qu'il n'était rentré qu'après leur disparition. Alors, de quoi l'accuses-tu ? De sorcellerie ?

Je pris une profonde inspiration :

— Tout récemment encore, certains l'en croyaient capable.

— Et toi ? demanda-t-elle avec un sourire méprisant. Penses-tu qu'il ait passé un pacte avec le Diable et qu'il pratique la magie noire ?

Comme j'hésitais, elle se mit à rire mais je la vis néanmoins exécuter furtivement le signe qui conjure le mal.

— Je suis convaincu qu'il a tenu son rôle dans la mort des enfants, dis-je sur le ton du défi. J'avoue ne pas savoir comment il les a fait sortir de la maison pendant son absence mais je le juge capable de toutes les vilenies. Je crois aussi qu'il est le meurtrier de deux saltimbanques qui sont arrivés à Totnes la semaine dernière. Ils ont eu la gorge tranchée alors qu'ils dormaient dans leur patache.

— Des saltimbanques ?

J'avais capté son attention à présent et une inquiétude douloureuse élargissait ses yeux.

— Tu n'en as rien dit jusqu'à présent...

— Non, je voulais m'assurer d'abord de l'exactitude de mes suppositions à propos de maître Colet. J'avais déjà appris qu'il chantait et jouait de la flûte, des informations qui n'eurent de signification pour moi qu'après la mort de ces saltimbanques. Puis je me suis rappelé ce que Grizelda m'avait dit : Lady Skelton était venue vous voir autour de la Saint-Barthélemy. Il m'a semblé alors possible qu'elle ait rencontré son mari à cette foire. Qu'il fût en fait lui-même un saltimbanque. Car tous ceux qui le connaissent assurent qu'il est d'origine paysanne.

Ginèvre s'esclaffa :

— Bien sûr qu'ils le savent ! J'avais dit à Rosamund et à Eudo que de beaux vêtements et une barbe parfumée ne suffiraient pas à leurrer les gens et à faire d'Eudo un gentleman. Que tout le monde allait le prendre pour ce qu'il est vraiment. Mais Rosamund était si follement éprise de lui et lui si infatué de sa propre personne qu'ils refusaient de me croire et de tenir compte de mes propos. « Laisse-moi un mois ou deux pour lui enseigner comment se conduire et personne ne saura qu'il n'est pas aussi bien né que toi et moi », disait-elle. Pauvre sotte ! Pensait-elle vraiment pouvoir changer des cailloux en or ? Imaginait-elle que personne ne verrait la différence ?

Elle me regarda, le visage empreint d'un nouveau respect :

— Et tu as été capable, à partir de faits si minces, de tirer une conclusion si exacte ?

— Avec l'aide de Dieu, répondis-je. Et je disposais encore d'un autre indice. Il y avait un troisième saltimbanque dans leur petite troupe, qui avait dormi aussi dans la patache. Il connaissait les deux autres depuis six semaines seulement et il n'a pas été attaqué. Il me semblait peu probable que des hors-la-loi tuant pour le plaisir l'auraient épargné. Néanmoins, je n'ai pas de preuve qu'Eudo Colet ait tué Martin Fletcher et Luke Hollis.

Mon interlocutrice secoua la tête.

— Ces noms ne me disent rien, colporteur. Je t'ai déjà dit que j'ignore tout des camarades d'Eudo. Mais je m'en rappelle un qui était très petit et très gras. Un acrobate étonnamment agile.

— Luke, dis-je. Donc, Eudo Colet l'aurait connu et il aurait aussi connu Martin Fletcher.

Ginèvre s'agita dans son fauteuil et sa robe de soie froufrouta.

— Mais eux aussi l'auraient sûrement reconnu s'ils l'avaient rencontré. Même si Eudo porte toujours la barbe qu'il s'est laissé pousser quand il était chez moi, la voix d'un homme et sa façon de marcher ne changent jamais.

— Mais ils ne se sont pas rencontrés, ils ne se sont pas vus face à face, répondis-je avec véhémence, m'oubliant de nouveau jusqu'à poser la main sur son poignet.

Je lui racontai en peu de mots les circonstances dans lesquelles Martin et moi étions allés voir Grizelda Harbourne.

— Pendant que nous parlions à la porte, j'ai cru voir quelqu'un passer dans le corridor derrière Grizelda. Elle brandissait une lanterne dont la lumière était dirigée directement sur moi et sur Martin Fletcher. Nos deux visages étaient parfaitement visibles pour quelqu'un qui se serait trouvé dans l'ombre.

— Et tu crois que cette personne était Eudo Colet ?

La main libre de Ginèvre s'approcha pour se poser sur la mienne mais j'étais trop absorbé par ce que je disais pour le remarquer.

— J'en suis certain, bien que, là encore, je ne puisse le prouver. Mais pourquoi Grizelda a-t-elle nié qu'il y avait quelqu'un, je ne le vois vraiment pas.

— Un rendez-vous amoureux, peut-être, suggéra mon hôtesse avec un sourire langoureux, puis elle promena lentement le bout de sa langue entre ses lèvres. Eudo a toujours aimé les jolies femmes et, d'après mes souvenirs, Grizelda Harbourne est plutôt séduisante.

— Elle le déteste, répondis-je avec emportement, en retirant brusquement ma main des siennes. Et il la détestait tout autant. Non, s'il avait été là...

Je me tus. Je venais de réaliser qu'Eudo avait dû être là cette nuit, car quelle autre occasion aurait-il eue d'observer de ses

yeux les dégâts causés par ma chute de la galerie ? Il avait informé Oliver Cozin de ces dégâts le matin suivant puisque le notaire connaissait les faits lors du rassemblement dans la cour du prieuré. Voilà qui confirmait mes soupçons, du moins pour moi. Mais pourquoi, Seigneur, pourquoi Grizelda avait-elle nié sa présence ?

Avec une moue, Ginèvre Napier s'était redressée dans son fauteuil, offensée que je la repousse.

— Un amoureux jaloux, c'est ça ? ricana-t-elle. Ou un prétendu amoureux ? Oui, maintenant, je commence à lire les signes. Tu aurais voulu coucher toi-même avec Grizelda Harbourne.

Je bondis sur mes pieds et m'inclinai rapidement.

— Madame, je vous remercie de m'avoir courtoisement reçu et d'avoir répondu à mes questions, mais, à présent, je dois prendre congé. Il n'y a rien de plus à dire entre nous.

Ginèvre ne répondit pas mais ses yeux de braise me surveillèrent pendant que je remplissais ma balle et la fermais. Quand je fus prêt à partir, elle dit tranquillement mais avec un dépit haineux :

— Eudo Colet est un homme faible, que l'on manipule aisément. Si Grizelda et lui sont amants, dis-toi que c'est en raison de son désir à elle plus que du sien.

— Je vous ai dit qu'elle le déteste, répondis-je en essayant de contrôler ma rage. Elle le croit coupable d'avoir passé un contrat avec les hors-la-loi pour se débarrasser d'Andrew et de Mary Skelton. Pour une raison que j'ignore, vous essayez de me dresser contre elle. Vous n'y parviendrez pas.

Ce fut au tour de Ginèvre Napier de se dresser. Elle tremblait de la tête aux pieds et ses yeux étaient réduits à des fentes dans le masque peint de son visage.

— J'ai bien envie de me plaindre de toi à mon mari. Il veillera à ce que tu sois fouetté derrière la charrette et mis au pilori. Mais ce serait une honte d'écorcher une splendide peau comme la tienne. Alors fiche le camp immédiatement avant que je change d'idée !

Je n'y tenais pas du tout et me retrouvai dans la rue plus vite que je ne saurais dire. Je chargeai ma balle et m'éloignai au

hasard dans Paternoster Row. J'avais presque atteint le Cheap quand j'entendis trotter derrière moi. Un instant plus tard, une main se posait sur ma manche, je me retournai et me trouvai face à la petite servante de Ginèvre.

— Ma maîtresse demande que tu reviennes avec moi, souffla-t-elle. Elle a quelque chose à te dire.

— Pourquoi ne me l'a-t-elle pas dit plus tôt ? demandai-je. Elle me prend pour plus stupide encore qu'elle ne pense si elle s' imagine me faire revenir.

La petite s'agrippait de son mieux.

— S'il te plaît, viens avec moi, implora-t-elle, avant d'ajouter sur le ton de la confiance : Ma maîtresse ne fera jamais de mal à un homme tel que toi. Tu as ma parole ! Je la connais ! Ce serait contre sa nature. Elle pense ce qu'elle dit. Elle a réellement quelque chose à te dire.

Je n'étais pas convaincu mais je craignais que la jeune fille n'eût à souffrir si je ne faisais pas ce qu'on me demandait. Pour l'épargner, je revins sur mes pas, malgré mon appréhension.

Mes craintes cependant n'étaient pas justifiées. Ginèvre avait recouvré son sang-froid et me regardait calmement de l'autre côté de la table.

— J'ai réfléchi, dit-elle. Je pense qu'on ne peut traiter à la légère le meurtre de deux enfants innocents. Il y a une chose que tu dois savoir à propos d'Eudo Colet. Peut-être, après tout, est-il de mèche avec le Diable car il possède un talent proprement diabolique. Assieds-toi un instant. Voici ce dont il s'agit.

CHAPITRE XIX

Je m'engageai dans St Lawrence's Lane, pour me rendre à l'*Auberge des Fleurs* – ainsi nommée parce que son enseigne représente saint Laurent, diacre, entouré de guirlandes de fleurs –, où je commandai de la bière. Puis je trouvai un coin tranquille et retiré dans l'ombre, à l'écart des consommateurs tapageurs et de leurs discussions où se mêlaient des accents étrangers. Car à l'époque et peut-être aujourd'hui encore, pour ce que j'en sais, cette taverne était la fin du voyage pour les rouliers et les charretiers des comtés de l'Est. Je l'avais choisie délibérément car j'avais besoin de réfléchir et ne souhaitais pas, encore que ce fût peu probable, tomber sur un natif du Devon que je connaîtrais et qui aurait aimé engager la conversation.

Je m'arrangeai pour me réserver l'extrémité d'un banc au dossier confortable où un groupe de rouliers venus des Fens¹⁶ renouaient connaissance à grand renfort de plaisanteries chaleureuses, de mazers débordants de mousse et d'assiettées de mouton bouilli. Ils se suffisaient parfaitement à eux-mêmes et quand je fus parvenu à fermer mes oreilles à leurs propos, ce qui n'était pas difficile vu leur lourdeur, je concentrai ma pensée sur les événements des dernières heures, en particulier sur la révélation finale de Ginèvre Napier.

— Eudo Colet, avait-elle dit, a le don de pouvoir parler sans remuer les lèvres. Et quand je dis « parler », je veux dire parler clairement ; rien à voir avec les grognements sourds et incompréhensibles que nous produirions toi et moi si nous essayions de faire de même. À la foire, je l'ai vu inviter un badaud à monter près de lui sur l'estrade et faire en sorte qu'il paraissait absolument que cet homme parlait. Je l'ai vu réaliser

¹⁶ Région de plaines anciennement marécageuses dans le nord-est de l'Angleterre. (N.d.T.)

plusieurs fois ce tour pendant les trois jours où Rosamund et moi sommes allées à la foire, car sitôt qu'elle eut posé les yeux sur Eudo, elle s'en était tellement entichée que nous y sommes revenues encore et encore. Jusqu'à ce que, fatiguée de la foule et lasse de rester bouche bée devant l'emplacement des saltimbanques, je m'éloigne pour voir d'autres spectacles.

— J'ai assisté moi aussi à un numéro de cette sorte, mais il n'avait pas la perfection dont vous parlez, dis-je.

— Attends ! m'interrompit Ginèvre en levant une main pâle dont la lumière accusait cruellement le relief du réseau noueux des veines. Il y a plus. Eudo pouvait également imiter toutes les voix. En fait, si tu l'écoutais les yeux fermés, tu avais l'impression d'entendre un vieil homme ou une vieille femme, un bébé qui pleure ou un jeune enfant. C'était à la fois remarquable et effrayant.

— Un enfant, dis-je, la bouche sèche d'excitation. Vous dites qu'il peut imiter un jeune enfant ?

— Je te dis qu'il est capable de copier la voix de n'importe qui.

D'un geste brusque, Ginèvre posa ses mains sur la table que ses bagues heurtèrent avec un bruit sourd. Puis elle allongea une main et la posa sur la mienne mais je ne suis pas sûr que, cette fois, elle en ait eu conscience.

— Mais, vois-tu, son plus grand talent consiste à faire à volonté que sa voix semble proche ou lointaine. Une fois, pendant le mois qu'il a passé ici, alors que Rosamund s'escrimait à faire de lui un gentleman – une tâche impossible, nous en sommes tombés d'accord –, j'étais dans cette pièce avec lui quand j'ai entendu mon mari parler derrière moi. J'ai tourné la tête, m'attendant à voir Gregory mais il n'était pas là. Et quand je me suis retournée vers Eudo Colet, il riait. J'étais si furieuse qu'il n'a jamais osé refaire son tour à mes dépens, bien que Rosamund l'y encourageât. Elle trouvait ça très amusant et très astucieux jusqu'au jour où je l'ai prévenue que si Eudo se moquait des gens de cette façon quand elle serait chez elle, dans le Devon, on devinerait sans peine qu'il avait grandi sur un champ de foire. Je pense que cet argument l'a vivement frappée car, de ce moment, Eudo a cessé de pratiquer ses talents douteux. Mais, crois-moi, colporteur, de ma vie je n'ai rencontré

quelqu'un qui ait le dixième de son habileté. Un don de Dieu... ou du Diable !

Ses paroles résonnaient à mes oreilles pendant que je buvais ma bière à petits coups. Le bouilli de mouton sentait bon mais, pour la première fois de ma vie, je n'avais pas faim alors même que je n'avais rien avalé depuis des heures. J'étais trop excité et j'avais besoin de tirer les conséquences de ce que je venais d'apprendre. D'abord et avant tout, je savais maintenant avec certitude que la voix puérile qui m'avait tiré de mon lit n'émanait pas du fantôme de Mary ou d'Andrew, mais de maître Colet. Auquel cas, depuis cette nuit-là il connaissait les dégâts de sa propriété. Ce qui, par voie de conséquence, me conduisait à la conclusion que j'imaginais à tort sa visite à Grizelda la nuit du second meurtre. Eudo avait pu guetter Martin Fletcher et Luke Hollis n'importe où dans ou hors les murs de Totnes sans que nous le remarquions. J'avais eu l'illusion de la silhouette imprécise dans le couloir, derrière Grizelda. L'obscurité m'avait joué un tour. Grizelda ne m'avait pas menti lorsqu'elle m'avait affirmé qu'elle était seule.

Je poussai un immense soupir de soulagement et m'aperçus que ma main tremblait si fort que je m'étais éclaboussé de bière. Je reposai mon gobelet avec précaution, m'appuyai au dossier et fermai un moment les yeux, accablé de découvrir que mes sentiments pour elle avaient des racines plus profondes que je ne me l'étais avoué. Elle exerçait sur moi une attraction et une fascination qui, si elles n'étaient pas encore assez fortes pour être qualifiées d'amour, en étaient terriblement proches. Il était difficile de discerner sur quoi reposait l'enchantement, car j'avais déjà connu beaucoup de femmes plus jeunes et plus belles sans succomber à leurs charmes ; même si, pour être honnête avec moi-même, je me savais sujet à des emballements soudains pour des femmes qui, bien souvent, n'éprouvaient rien pour moi.

Je rouvris les yeux, bus un peu de bière et réfléchis à ce que les révélations de Ginèvre Napier ajoutaient aux preuves de la culpabilité d'Eudo Colet concernant l'assassinat de ses beaux-enfants. Mais l'après-midi avançait insensiblement puis il toucha à son terme ; mes compagnons de table avaient payé leur

écot et partaient, remplacés par un nouvel arrivage de rouliers des environs de Norwich, et moi j'en étais toujours au même point, face au dilemme qui me tourmentait depuis le début de cette affaire.

Les nouvelles informations concernant Eudo permettaient de croire qu'il avait tué lui-même les enfants à un moment donné entre le départ de Grizelda et sa visite à Thomas Cozin. En me reportant dans le temps aussi loin que je pouvais, j'étais sûr que ni Bridget Praule ni Agatha Tenter n'avait dit avoir vu Mary ou Andrew Skelton pendant ce temps ; elles avaient seulement entendu leurs voix à l'étage supérieur. Eudo et ses supercheries ! Et quand, au pied de l'escalier, il leur avait crié : « Dieu soit avec vous » et qu'on avait entendu Mary répondre « Et avec vous aussi ! », peut-être avait-il créé l'illusion que l'enfant était encore vivante. Un homme intelligent. Très intelligent, qui avait exploité ses talents au bénéfice de ses desseins diaboliques. Et cependant... Quand il était rentré chez lui, c'était Bridget qu'il avait envoyée chercher les enfants pour les lui amener mais, d'après elle, ils étaient introuvables. Vivants ou morts, ils avaient disparu.

La nuit était chaude, sans rien de la fraîcheur habituelle d'avril, et le ciel doux, profond, lumineux scintillait de milliers d'étoiles, et je dormais, douillettement enseveli dans le grenier à foin d'une ferme aux abords du village de Paddington. Avant de quitter l'*Auberge des Fleurs*, j'avais retrouvé assez d'appétit pour avaler deux pleines assiettes de leur mouton bouilli, avec le croûton d'une miche et une généreuse mesure de bière. Quand je m'éveillai le lendemain, j'avais de nouveau mon aplomb et j'étais résolu à retourner à Totnes dès que possible. Je me rasai et me lavai dans le ruisseau qui faisait verdoyer les prés, demandai du pain et du fromage à la femme du fermier, en échange d'un paquet d'aiguilles, et pris la route poussiéreuse qui conduit vers l'ouest, bien persuadé que je tomberais avant longtemps sur un charretier qui voyagerait dans la même direction.

Une fois de plus, la chance me servit ; malgré deux jours où je dus me contenter de mes jambes pour avancer, moins d'une

semaine plus tard, j'approchai d'Exeter. Le voiturier qui m'avait autorisé à m'installer dans sa charrette pendant les deux derniers jours était impatient de rentrer chez lui ; taciturne, il roulait à bonne allure, sans se soucier des bosses et autres obstacles de la route et peu désireux de s'arrêter plus souvent qu'il n'était nécessaire. Il fit si bien que le-vendredi après-midi, il rangeait son véhicule près de la chapelle St Catherine et des maisons de charité¹⁷, une heure avant complies. Me laissant glisser sur les balles de lin destinées à un négociant local, je descendis de la charrette, le remerciai et lui demandai s'il savait où se trouvait la demeure du notaire, Oliver Cozin. L'air renfrogné, il hocha la tête.

— Et comment que j'la connais ! Dans cette ville, y en a pas beaucoup qui connaissent pas maître Cozin. Pourquoi un gars comme toi y veut parler à un notaire ? T'as pas des ennuis avec la justice, au moins ?

Subitement, il avait adopté une attitude et un ton secs et maussades. Je m'empressai de le rassurer : sa charrette n'avait pas transporté un criminel en cavale et il m'indiqua comment me rendre à une belle maison à colombages, située près de la porte de l'Ouest, dans Stepcone Hill. La porte me fut ouverte par une femme maigre, au regard perçant, la gouvernante manifestement, qui m'aurait lestement prié de retourner à mes affaires si je n'avais eu la présence d'esprit de placer mon pied entre la porte et l'embrasement dès qu'elle l'avait ouverte.

— Si vous voulez bien faire savoir à votre maître que Roger le colporteur désire lui parler, je suis certain qu'il me recevra, dis-je de mon ton le plus enjôleur, avant de lui sourire, plein d'espoir.

— Le notaire Cozin est en train de souper, répliqua-t-elle, mais je vis bien qu'elle commençait à faiblir.

Je souris de nouveau.

— Entendu ! bougonna-t-elle. Attends ici. Mais tu ne franchis pas le seuil avant mon retour.

¹⁷ Gérées par l'Église ou par des associations caritatives, ces maisons accueillaient les démunis. (*N.d.T.*)

Je le lui promis et elle disparut par une porte à sa gauche. J'entendis des voix qui murmuraient très bas, puis une exclamation agacée, elle-même suivie d'un « Qu'est-ce qui l'amène ici ? ». Mais quelques secondes plus tard, la femme reparut et me fit un brusque signe de la tête.

— Par ici. Le maître va te recevoir, mais sois bref. Il a un rendez-vous avant le couvre-feu de l'autre côté de la ville.

Je hochai docilement la tête et entrai dans la salle à manger du notaire où le couvert était mis sur une longue table de chêne. C'était une pièce austère où les concessions au confort étaient rares : quelques tapisseries défraîchies sur les murs, un unique fauteuil. Révélatrice de son propriétaire, elle correspondait à l'idée que je m'étais faite du foyer d'Oliver Cozin.

— Eh bien ? fit-il brusquement, sans un mot de bienvenue. Que veux-tu, colporteur ? Quand as-tu quitté Totnes ?

— Il y a une quinzaine de jours, répondis-je en faisant glisser ma balle de mes épaules et la posant par terre. La veille du jour où Votre Honneur devait revenir à Exeter. Entre-temps, je suis allé à Londres.

— À Londres ? fit-il en haussant les sourcils et me regardant avec plus d'attention. Je suppose que le fait a quelque importance, sinon tu n'en aurais pas parlé. Alors, dis-moi ce qu'il en est. Je n'ai pas la nuit devant moi.

Je lui dis tout ce que j'avais appris de la bouche de Ginèvre Napier, les raisons qui m'avaient conduit à la retrouver, elle, et les conclusions que j'avais tirées de ces informations. Maître Cozin m'écoutait en silence, avec une extrême attention cependant que son front se plissait profondément. Quand j'eus fini, il demeura un moment sans rien dire, les yeux fixés sur la table et mordant sa lèvre inférieure. Finalement, il redressa la tête et me regarda.

— Ainsi, dit-il, tu as réussi à percer le secret des origines de maître Colet, ce que mon frère Thomas n'avait pu faire. Cela se comprend, je pense, si l'on considère la source des informations. À en juger par ta description, maîtresse Napier est le genre de femme qui se laisse persuader par un beau garçon de partager ses secrets mais éconduit les hommes d'âge.

À ma propre surprise, je pris chaleureusement la défense de Ginèvre.

— Pardonnez-moi, monsieur, mais je pense que vous êtes injuste envers cette dame. D'abord, maître Thomas ne s'est pas rendu lui-même à Londres mais il a envoyé un domestique qu'il a chargé de cette affaire. Ensuite, Rosamund Colet est morte à présent et ne peut plus être offensée si son secret est divulgué. De plus, ses deux enfants ont été assassinés. Pas une amie digne de ce nom ne se tairait dans de telles circonstances, si elle pensait pouvoir aider à découvrir la vérité.

— Et cela peut aider ? demanda le notaire dont les doigts tambourinaient nerveusement sur la table et qui me fixait d'un air accusateur. Je t'accorde que tu pourrais avoir prouvé que maître Colet a tué ses beaux-enfants et déguisé le fait en imitant leurs voix comme s'ils étaient toujours à l'étage. Par ailleurs j'accepte aussi ton argument : ni Andrew ni Mary Skelton ne sont descendus pour le petit déjeuner ; ni Bridget Praule ni Agatha Tenter ne les ont vus entre le moment où ils se sont levés et celui où ils ont disparu. Mais tu ne m'as toujours pas expliqué de façon convaincante comment maître Colet a pu évacuer les corps de la maison.

— Que ! que soit le moyen, il l'a fait, plaidai-je désespérément. Leur mort l'aurait rendu encore plus riche qu'il n'était. Et vous devez admettre qu'il avait un mobile plus valable que les hors-la-loi de tuer Martin Fletcher et Luke Hollis avant qu'ils le reconnaissent et n'ébruient son secret.

— Oui, fit Oliver Cozin à contrecœur en pinçant la bouche. Bien sûr, tu n'es pas au courant... Les hors-la-loi ont été débusqués de leur tanière trois jours après l'arrivée du shérif et ils sont sous les verrous dans la prison du comté, en attendant le procès. Tu ignores aussi qu'ils ont vigoureusement nié être responsables de certains crimes dont on les accuse : le double meurtre de tes amis saltimbanques et le double meurtre des enfants Skelton.

— Vous y voilà ! m'exclamai-je au comble de l'excitation. Ce doit être Eudo Colet, la seule personne qui dans les deux cas avait quelque chose à gagner à ces meurtres.

Le tabellion se leva :

— Alors, démontre-moi comment il a transporté les corps des enfants de cette maison aux rives de la Harbourne ! Car il n'a pas pu le faire avant de partir pour aller voir mon frère et pas davantage après son retour. Les corps morts pèsent lourd, maître colporteur, même les corps d'enfants ; et à partir du moment où Bridget les a cherchés en vain, maître Colet, si j'ai bien compris, était chez lui, au su et au vu de Bridget et d'Agatha Tenter, et de tous les gens accourus pour aider aux recherches.

L'euphorie m'abandonna et me laissa soudain très abattu. La défaite me narguait. Et pourtant, il devait y avoir une explication ! Je ne pouvais croire plus longtemps qu'Eudo Colet était innocent de ces crimes. D'une façon ou d'une autre, il avait participé à l'assassinat de ses beaux-enfants. Maître Cozin devait le penser aussi car, à mon grand étonnement, il fit le tour de la table, poussa vers moi un tabouret et me servit un gobelet de vin.

— Bois ça, me dit-il.

Puis il alla jusqu'à la porte, appela sa gouvernante et lui demanda de m'apporter à manger.

— Et prépare-lui un lit près du foyer de la cuisine. Ensuite, envoie Tom à l'écurie de louage prévenir que j'aurai besoin de ma voiture et de mes chevaux demain, aussitôt après le petit déjeuner.

Quand la gouvernante, aussi curieuse qu'étonnée, se fut éloignée pour transmettre ses ordres, le notaire se tourna vers moi :

— Je reviens avec toi à Totnes, dit-il. Tu pourras voyager avec moi dans ma voiture, ajouta-t-il, convaincu de m'accorder une faveur inespérée.

Avec ses sièges tapissés de velours rouge sombre et ses rideaux en cuir assorti, sa voiture était un des plus beaux équipages que j'aie jamais vus ; j'en fus surpris car, en ce temps comme aujourd'hui, les hommes de loi pleuraient misère et voyageaient d'habitude à cheval.

Sous leurs dehors bourrus, Oliver Cozin et son frère étaient des hommes plus chaleureux qu'Oliver au moins ne voulait le

laisser paraître, excepté devant les membres de leur famille. Il me paraissait inimaginable qu'un homme de sa condition accorde à un vulgaire colporteur une place dans sa voiture et lui permette de s'asseoir à sa table. Ce qu'il fit pourtant dans la taverne où nous nous arrê tâmes pour dîner au bord de la route. Bien sûr, il insista pour que je laisse ma balle et mon gourdin dans la voiture et fronça les sourcils devant mes vêtements râpés ; sinon, il ne manifesta d'aucune façon que ma présence le gênât.

Pendant la première partie du voyage, il me fit répéter ce que j'avais appris de Ginèvre Napier, opinant de la tête lors de certains passages, la secouant d'un air dubitatif à d'autres moments. Quand j'eus enfin terminé, il conclut à son tour :

— Reste toujours la question de l'enlèvement des corps des enfants.

Et comme je me taisais, il ajouta :

— Si nous ne pouvons prouver qu'Eudo Colet est coupable du meurtre des enfants, je doute que nous puissions prouver qu'il l'est de celui des saltimbanques. Je sais que le Lord shérif, comme n'importe qui d'ailleurs, est peu disposé à croire les protestations d'innocence des hors-la-loi sur ce chef d'accusation.

Un sourire à peine perceptible effleura ses lèvres.

— Nul n'est pressé de s'en prendre à un citoyen apparemment honnête quand on dispose à portée de main d'une bande de brigands.

Je commençais à ressentir presque de l'affection pour maître Cozin, un sentiment dont je croyais jusqu'alors qu'un notaire ne pouvait l'inspirer. La plupart des tabellions auraient renâclé à soupçonner un de leurs riches clients, surtout quand les accusations venaient d'un citoyen aussi modeste que moi. Oliver Cozin, je le découvrais, était un notaire qui aimait la justice en tant que telle.

Quand nous eûmes dîné, le soleil approchait de son zénith et, au fur et à mesure que la chaleur augmentait, le débit de nos propos s'amenuisait et le sommeil eut finalement raison de nous. Tom, le domestique de maître Cozin, m'avait crûment fait sentir dès le début combien ma présence dans la voiture lui

déplaisait ; à présent, il déchargeait sa bile en exploitant toutes les ornières et les nids-de-poule de la route pour nous secouer d'abondance sans s'exposer aux reproches de son maître. En dépit de ces désagréments, le notaire et moi, chacun dans notre coin sur le banc tapissé de velours, commençâmes à sommeiller, maître Cozin plus rapidement que moi ; car au moment où je finis par sombrer dans l'inconscience, ses doux ronflements emplissaient la voiture.

J'aurais juré que mon esprit était trop préoccupé par les meurtres d'Andrew et de Mary Skelton, et par le moyen mystérieux grâce auquel on s'était débarrassé de leurs corps, pour pouvoir dormir. C'était compter sans les effets d'un bon dîner et les mouvements de la voiture, si fantasques soient-ils, qui me berçaient comme un nourrisson dans les bras de sa mère. Toutefois, ce n'était pas un somme tranquille : le ragoût de lentilles, suivi d'un brochet à la sauce galantine et de gâteaux au miel et aux pignons, pesait lourdement dans mon estomac. Je rêvai...

J'étais dans une forêt très obscure, aux fûts serrés et j'avais, charmé par le chant d'un enfant. Parfois sa voix me semblait proche et parfois elle s'éloignait mais le petit chanteur, lui, était toujours invisible. Les racines des arbres s'entortillaient sur le sentier et je trébuchais souvent, m'égratignant les mains et m'écorchant les genoux, jusqu'à ce que le sentier, absurdement, s'écroule sous mes pieds, exactement comme la galerie, et je tombai...

Je me réveillai en sursaut, au sens littéral du terme, car la voiture zigzaguait entre les pires ornières que nous ayons franchies jusqu'à présent. J'entendais Tom qui sifflotait tout en cinglant ses malheureux chevaux de coups de fouet. Je regardai Oliver Cozin mais il dormait sereinement, insensible à la conduite vengeresse de son domestique. Je me rencognai dans mon angle et regardai défiler le paysage, les rideaux de cuir ayant été tirés pour nous donner de l'air. Le premier mai approchait ; les jeunes feuilles vertes dues à l'été précoce paraient les arbres et les fleurs de silène rose foncé constellaient les talus.

Je pensais à la nuit où j'avais entendu la berceuse et à l'impression que j'avais éprouvée à la percevoir tour à tour proche et lointaine. Je frissonnai. Dans les ténèbres, Eudo Colet avait dû se trouver aussi près de moi que je l'étais à présent de maître Cozin, mais il avait toujours gardé la distance suffisante pour rester hors de ma vue. Il s'était esquivé de la maison de Thomas Cozin sans troubler ses occupants, laissant la porte non verrouillée pour pouvoir rentrer. Puis il s'était introduit dans sa propre demeure, probablement par la cour extérieure, il était passé par la cuisine pour atteindre l'autre cour où, à l'aide d'un couteau et d'une scie, il avait entamé l'entretoise de la galerie. Puis, revenant à la cuisine, il était grimpé jusqu'aux greniers et avait traversé sur la pointe des pieds le passage, prenant grand soin de ne pas peser trop lourdement sur la partie entamée. Il était entré dans la chambre à coucher, avait traversé le palier et s'était introduit dans la grande salle de l'étage d'où il pouvait me voir endormi en bas. Utilisant ses talents d'imitateur, il s'était mis à chanter...

De nouveau, je frissonnai. Revenant sur ses pas, il m'avait attiré en se ménageant des silences pour ne pas fatiguer sa gorge. Ayant constaté que j'étais éveillé et que je le suivais, il avait dû faire retraite par la galerie, prenant tout son temps pour ne pas l'ébranler et laissant la dernière porte ouverte pour m'intriguer. La suite s'était déroulée exactement comme il l'avait escompté, à ce détail près que mes expériences de minuit n'avaient pas éteint mon brûlant désir de parvenir à la vérité. Malgré son espoir, Eudo Colet n'avait pu se débarrasser du fureteur acharné que je suis.

J'avais dû somnoler encore sans prendre conscience du moment où je franchis les frontières du sommeil. Car subitement, bien que je fusse toujours cahoté sur des routes détestables, j'étais assis près de Jack Carter à l'avant de sa charrette. Il me parlait ; je le savais parce que je voyais ses lèvres bouger mais ce qu'il disait, je ne parvenais pas à l'entendre. C'était un embrouillamini de sons murmurés où je n'arrivais que de temps à autre à surprendre un mot intelligible.

« On l’a poussée... on l’a poussée... on l’a poussée... Le même manteau, la même robe d’une année sur l’autre... L’orgueil et la capacité de dissimuler ses vrais sentiments... »

Puis, à la façon imprévisible des rêves, Jack Carter et moi n’étions plus dans sa charrette mais assis à la table de la taverne de Matt. Je pressentais qu’il était sur le point de me dire quelque chose de très important ; quelque chose qui serait la clé du mystère des enfants Skelton, de la façon dont leurs corps avaient quitté la maison d’Eudo Colet. Il ouvrit la bouche pour parler mais, au même instant, son visage se brouilla, puis se reconstitua et il était devenu celui d’Innes Woodsman. Il se pencha en avant jusqu’à ce que sa figure fût près de la mienne et il cria : « T’y touche plus... » Parfaitement éveillé, je m’aperçus que maître Cozin me regardait l’air inquiet.

— Tu as crié en dormant, dit-il. Je n’ai pas réussi à comprendre ce que tu disais mais tu avais l’air très troublé. Et tu es très pâle. Tu ne te sens pas bien ?

— Non, non, je vais très bien. Si ce n’est que l’idée d’avoir été si stupide et borné me rend malade, dis-je en pivotant sur mon siège pour lui faire face. Car je sais à présent comment les corps ont été évacués de la maison pour qu’on les retrouve après des semaines seulement sur les berges de la Harbourne.

CHAPITRE XX

— Toi ! s'exclama Grizelda qui me regardait, stupéfaite. Je croyais que tu avais quitté Totnes.

Elle avait mis longtemps avant de m'ouvrir et je commençais à craindre qu'elle n'ait quitté la vieille maison Crouchback près de la porte de l'Ouest. J'avais alors frappé avec plus d'énergie et même crié son nom.

— Le destin m'a ramené ici, répondis-je, et il fallait que je te voie une fois encore avant de te faire des adieux définitifs. Trop de choses n'ont pas été dites entre nous lors de notre dernière rencontre. Tu ne m'invites pas à entrer ?

Elle hésita, puis haussa les épaules et s'écarta pour me laisser passer.

— J'étais en train de préparer mon souper, dit-elle. Si tu veux me regarder faire, ne te gêne pas. Je peux t'écouter à la cuisine aussi bien qu'ailleurs.

Je fermai la porte derrière nous et la suivis jusqu'à la cuisine où l'arôme d'un ragoût de lapin me fit saliver. Grizelda alla droit à la table et se mit à hacher des herbes, occupation que j'avais manifestement interrompue.

— Eh bien ? fit-elle d'un ton indifférent. De quoi s'agit-il ? Qu'as-tu fait de ta balle ? questionna-t-elle en me jetant un coup d'œil aigu.

— Je l'ai laissée là où je couche cette nuit.

Je ne désirais pas lui dire que ce serait chez maître Thomas Cozin, ce qui demanderait des explications, et me hâtai d'ajouter :

— J'avoue que je suis surpris de te trouver encore ici. Je pensais que maître Colet t'aurait déjà délogée de chez lui.

Grizelda acheva de hacher ses herbes et nettoya le couteau avec un morceau de tissu. Puis, avant de répondre, elle versa le hachis dans la marmite de fer qui pendait au-dessus du feu.

— Maître Colet et moi sommes parvenus à un arrangement, dit-elle en évitant soigneusement mon regard. J'ai pris conscience que j'avais été très injuste envers lui en l'accusant d'avoir participé à la disparition des enfants et à leur meurtre. Et lui – elle respirait bruyamment – a été assez conciliant pour admettre que j'avais eu de bonnes raisons de le soupçonner. Autrement dit, nous avons réglé nos différends.

Elle revint à la table et se mit à pétrir une boule de pâte qui reposait sur une plaque de marbre. Toujours sans me regarder elle reprit :

— Mais je vais quitter cette maison très prochainement. Maître Colet m'a demandé d'être la gouvernante de sa prochaine demeure.

Là, elle me jeta un rapide coup d'œil à travers ses cils avant de baisser de nouveau les yeux.

— Ne me juge pas trop durement, Roger. Je suis sincère quand je dis que je ne le crois plus coupable d'avoir joué un rôle dans la mort de Mary et d'Andrew. Quant au reste, que puis-je faire d'autre ? J'ai besoin d'avoir rapidement un toit sur ma tête et de l'argent dans ma bourse, avant qu'il trouve un locataire ou un acheteur pour cette maison-ci. Et je pourrais attendre des mois, pour ne pas dire plus, sans trouver ailleurs une place équivalente. Dis-moi que tu comprends.

Elle avait parlé d'une voix nettement adoucie. J'étais adossé au mur, près de la porte, un pied passé derrière l'autre cheville ; il y eut une pause pendant que je déplaçais mon poids sur l'autre jambe.

— Est-il important que je pense du bien de toi ? demandai-je. Tu t'en soucies vraiment ?

Cette fois, elle me sourit.

— Oui, je m'en soucie. Ne me demande pas pourquoi, je ne le sais pas moi-même. Mais je tiens à ton estime.

Je ne répondis pas aussitôt mais la contemplai pensivement : ses mains fortes qui pétrissaient, ses avant-bras puissants, que révélaient les manches relevées de sa robe bleu passé, ses traits hâlés et la fine cicatrice blanche qui courait d'un sourcil au milieu de la joue. La puissance, je le réalisais tout à coup, était le maître mot qui caractérisait Grizelda Harbourne ; puissance du

corps et puissance de la volonté. Je me rappelai qu'elle s'était targuée de hisser des seaux d'eau puisée au bas des berges escarpées de la rivière et de les porter jusqu'chez elle. Je me rappelai la description que Jack Carter avait faite d'elle : une femme qui faisait preuve de force morale dans l'adversité, laquelle ne l'avait pas lâchée de toute sa vie ; une femme qui ne perdait ni son temps ni son énergie à se lamenter sur son sort mais qui attendait son heure et, je le croyais, avait saisi sa chance quand elle lui fut finalement offerte en la personne d'Eudo Colet. Une femme qui ne permettait ni aux liens naturels de l'affection, ni au lait de la tendresse humaine, ni à l'enseignement du Christ de se mettre en travers de son désir. Une mauvaise femme, avait dit Innes Woodsman. Qui, pour ce jugement et pour ce qu'il savait d'autre, avait été brûlé vif...

— J'ai entendu dire que le shérif avait arrêté les hors-la-loi, dis-je, rompant le silence, mais qu'ils nient avoir assassiné Andrew et Mary Skelton.

— Moi aussi, je l'ai entendu dire, grommela Grizelda. Ça et la mort des mimes. Les deux crimes les plus ignobles dont ils sont accusés et qui font que le peuple réclame leurs têtes.

Pesant soigneusement mes mots, je déclarai :

— J'ai découvert que Martin Fletcher et Luke Hollis n'étaient pas des mimes mais des *jongleurs*¹⁸. Ils jouaient de leurs instruments et ils chantaient aussi. L'un d'eux, un ancien membre de leur troupe, qui les a quittés il y a quelques années, chantait aussi. Et très agréablement, s'il faut en croire le gardien de la porte de l'Est de Totnes.

Grizelda cessa de pétrir et releva la tête, perplexe :

— Tu parles de façon trop tortueuse pour moi, Roger. J'ai perdu le fil de ce que tu racontes. Qu'est-ce qu'un gardien de porte de Totnes a à faire avec ces saltimbanques ? Et surtout avec celui qui, dis-tu, a quitté la troupe il y a quelque temps.

— Des *jongleurs*, insistai-je pour la seconde fois. Le gardien connaît cet homme et a soupé plusieurs fois avec lui à la taverne de Matt dans le quartier de la Barbacane. Un homme qui a aussi

¹⁸ En français dans le texte.

un talent très particulier... un don de Dieu ou du Diable, ajoutai-je, citant les propos de Ginèvre Napier.

Suivit un moment de tranquillité absolue. Les ombres du soir avaient gagné la cour intérieure et entraient par la porte de la cuisine. Grizelda semblait pétrifiée, comme ceux qui avaient le malheur de poser les yeux sur la tête de la Méduse. Puis, avec un petit rire, elle se remit à pétrir.

— Tu veux dire que cet homme, ce danseur ou ce *jongleur*, si tu préfères, s'est établi à Totnes ? demanda-t-elle, incrédule.

— C'est ce que je dis. Et je remarque que tu ne cherches pas à connaître la nature de son talent particulier. Peut-être parce que tu le sais déjà.

Je levai des sourcils interrogateurs mais Grizelda ne répondit pas et je continuai.

— Cet homme détient le don étrange de parler sans remuer les lèvres. Il peut aussi faire que sa voix semble venir d'une certaine distance ; de la bouche d'une autre personne ; d'en haut, d'en bas, de devant ou de derrière. Quand j'étais enfant, j'ai vu quelqu'un pratiquer cet art si étrange sur la place du marché de Wells et je ne l'ai jamais oublié. On aurait dit de la magie ; mais je crois que le talent de cet homme n'était pas aussi grand que celui d'Eudo Colet, qui peut de surcroît imiter la voix des autres.

Une fois encore, un silence total s'installa dans la cuisine, mis à part les glouglous du ragoût qui bouillait dans la marmite. Grizelda attrapa le chiffon et s'essuya les mains, en frottant soigneusement la pâte qui adhérerait entre ses doigts. Enfin, elle demanda d'une voix blanche :

— Et tu crois qu'Eudo Colet est cet homme ?

— Oui. Tu sais ce que ça signifie.

Elle ne dit rien mais me regarda avec des yeux aussi ternes, aussi opaques que des galets.

— Cela signifie qu'il a très bien pu assassiner Andrew et Mary Skelton avant de quitter sa maison pour aller voir maître Thomas Cozin. Les voix des enfants que Bridget Praule et Agatha Tenter ont entendues étaient sa voix. Même quand, selon Bridget, Eudo Colet se tenait au pied de l'escalier et les a

appelés et que Mary a répondu, ce n'était qu'illusion. Mary était déjà morte alors, et son frère aussi.

Grizelda continuait de me fixer comme si elle était en transe, puis, d'un mouvement soudain qui me fit sursauter, elle rentra la tête dans ses épaules.

— Tu sembles très bien informé, aboya-t-elle. Qui t'a dit tout ça ?

— Je suis allé à Londres et j'en suis revenu ces dernières semaines. J'y suis allé pour voir maîtresse Napier.

— Ah ! Ginèvre !

Les yeux de Grizelda perdirent de nouveau toute expression, si bien qu'il était impossible de saisir ce qu'elle pensait. Au bout d'un moment, elle dit :

— Mais quand Eudo Colet est revenu de chez maître Cozin, les enfants avaient disparu. Comment aurait-il fait pour se débarrasser des corps ?

Je quittai l'appui du mur et me redressai de toute ma taille, les épaules bien dégagées :

— À première vue, je le reconnais, cela semble une difficulté insurmontable.

Je m'avançai vers la table et, me penchant en travers, je saisis la manche de Grizelda :

— Cette robe bleue est très usée. Je ne t'ai jamais vue en porter d'autre, pas même le jour de Quasimodo. Jack Carter, qui m'a laissé voyager dans son chariot jusqu'à Exeter, m'a dit que tu n'avais jamais eu beaucoup de vêtements, que ta cousine te traitait honteusement mal et ne t'a jamais donné les robes qu'elle ne portait plus.

— Et alors ? demanda Grizelda dont les joues s'enflammèrent.

J'avais froissé son amour-propre, si souvent écrasé par la condition qui lui était faite dans la maison Crouchback.

— Les beaux atours ne m'ont jamais tentée. Le peu que j'ai me suffit.

— Pourtant, quand tu as quitté cette maison, tu as laissé deux robes derrière toi, dans le coffre de la chambre que tu partageais avec les enfants. Inutile de nier, je les ai vues.

— Parce que tu es allé fouiner partout, c'est ça ? C'est là un de tes traits les plus déplaisants.

Les yeux sombres avaient repris leur éclat et brûlaient de fureur mais leur feu s'éteignit presque aussitôt car Grizelda s'était reprise.

— J'étais très bouleversée ce matin-là après ma dispute avec maître Colet. Il n'y a rien d'étonnant à ce que j'aie oublié de ramasser quelques affaires. Et quand je me suis aperçue que j'avais laissé mes robes, il était trop tard ; je ne me sentais pas d'humeur à revenir trouver Eudo Colet chapeau bas pour demander la permission de récupérer mes robes. Es-tu satisfait ?

Je secouai lentement la tête. Je me penchai en avant et posai mes mains à plat sur la table.

— Alors, demandai-je, si tu avais si peu de vêtements et que tu en aies laissé deux derrière toi, pourquoi ta malle était-elle tellement lourde ? Pourquoi Jack Carter, qui l'a descendue jusqu'au rez-de-chaussée, a-t-il dû demander l'aide du palefrenier pour la charger dans sa charrette ?

Elle ne répondit pas mais ses yeux s'étaient dilatés sous l'emprise de la peur.

— Alors, c'est moi qui vais te dire pourquoi, veux-tu ? insistai-je en me penchant jusqu'à ce que mon visage soit à un pouce du sien. Ta malle était si lourde parce qu'elle contenait les corps d'Andrew et de Mary Skelton.

Le ragoût de lapin trop longtemps négligé déborda et les flammes vacillèrent avec un sifflement rageur ; un nuage de vapeur s'éleva et une âcre odeur de viande brûlée se répandit. Les avons-nous seulement remarqués sur le moment ? J'en doute. Je crois que le souvenir ne m'en est revenu que plus tard.

Après ce qui me sembla une éternité mais ne dura sans doute que quelques minutes, Grizelda parla.

— Et alors ? dit-elle en souriant de façon parfaitement inattendue. Comment es-tu parvenu à cette conclusion, Roger ?

Je me redressai et croisai les bras :

— Il n'y a pas d'autre explication. Tu ne détestes pas Eudo Colet, pas plus que lui ne te déteste. Sitôt que vous vous êtes connus, vous avez ressenti une attraction mutuelle, bien que je soupçonne que sa passion pour toi soit moins exigeante que la

tienne pour lui. Il était, après tout, très satisfait de son état de mari de Rosamund. Qu'elle ait voulu l'épouser avait dû combler tous ses rêves et il n'avait pas envie de compromettre sa situation en répondant avec trop d'enthousiasme à tes avances. En fait, il était même préférable que vous sembliez ne pas vous entendre. Selon toute vraisemblance, Rosamund était jalouse. Mais il aime les femmes, il en a la réputation, et votre relation s'épanouissait en secret. Il t'a raconté ce qu'avait été sa vie avant de rencontrer ta cousine, et nul doute qu'il t'ait éblouie en te démontrant son étrange et fascinant talent.

Un tic se déclencha sur le visage de Grizelda, du côté de la cicatrice.

— Continue, ordonna-t-elle.

— Tu haïssais ta cousine, dis-je, et tu avais sans doute de bonnes raisons. Dès le début, elle et Sir Jasper se sont servis de toi comme d'une domestique. Tu étais leur parente, tu étais de leur sang mais, à leurs yeux, ta pauvreté l'emportait sur toute autre considération. Toutefois, l'orgueil t'interdisait de te plaindre. Jamais tu n'aurais fait connaître tes griefs à quiconque et tu as toujours prétendu que tout allait pour le mieux, que Rosamund et toi étiez aussi proches que des sœurs. Même quand elle t'a délibérément poussée pour que tu tombes d'un arbre, ce dont ton visage porte à jamais la trace, tu as affirmé qu'il s'agissait d'un accident dont tu étais seule responsable. N'ai-je pas raison ?

Grizelda attrapa un tabouret et s'assit avant de répondre.

— Peut-être que oui, peut-être que non. Vas-y, continue. Dis-moi quel rôle j'ai joué dans le meurtre des enfants.

— Eudo Colet est un faible, dis-je, après avoir repris ma respiration. Il est aisément influençable, pour le bien ou pour le mal, par les personnalités plus fortes que la sienne. Son sort malchanceux l'a placé sur la route d'une femme que ses penchants poussent au mal, et dont le ressentiment envers sa cousine et les enfants de sa cousine était devenu au fil des années d'abord de l'aversion, puis de la haine. Toi. Car je ne suis pas loin de parier que Mary et Andrew Skelton, qui avaient appris très tôt à dissimuler leur vraie nature devant les adultes,

n'étaient pas les amours, les petits saints innocents que maîtresse Cozin m'a décrits.

Avec une moue méprisante, Grizelda cracha dans les joncs.

— Continue, dit-elle de nouveau.

Ce que je fis.

— Donc tu étais passionnément amoureuse d'Eudo Colet ; il te rendait ton affection mais n'allait pas compromettre son mariage et abandonner Rosamund. Je ne crois pas que tu voulais qu'il le fasse car il te fallait la fortune de ta cousine en plus de son mari, et pour que cela soit possible, Eudo devait hériter après sa mort. Ton imagination fertile s'activait certainement à dresser des plans de meurtre mais le sort s'en est mêlé et vous a soulagés de cette nécessité. Rosamund est morte en donnant naissance à l'enfant d'Eudo Colet. À présent, il vous restait simplement à attendre tous les deux qu'un laps de temps convenable s'écoule. C'est alors que toi ou lui vous êtes rendu compte que vous seriez encore plus riches si les enfants de Rosamund disparaissaient. D'après les dispositions du testament de Sir Henry Skelton, que tu connaissais bien, Eudo, en tant que plus proche parent de Rosamund, hériterait aussi de l'argent que leur avait laissé leur père. Il fallait donc vous débarrasser d'eux, de façon que ni toi ni lui ne puissiez être impliqués. Une entreprise ardue, dans la mesure où Eudo était la seule personne à laquelle leur mort bénéficierait.

Grizelda eut un mince sourire, indéchiffrable.

— Et alors ? s'obstina-t-elle.

— Alors... je ne suis pas sûr de savoir auquel de vous attribuer l'idée... Alors, soudain, vous avez pensé que son étrange talent de saltimbanque pourrait vous servir et vous avez élaboré un plan qui très probablement fut conçu en relation avec l'apparition soudaine de hors-la-loi dans le district. Auparavant, pendant les deux mois qui ont suivi la mort de Rosamund, vous avez entretenu avec soin l'idée de deux êtres de jour en jour plus hostiles à l'égard l'un de l'autre. Sous les yeux d'Agatha Tenter et de Bridget Praule, vous ne cessiez de vous quereller à propos des enfants et de la marche de la maison. Ni Eudo ni toi n'avez jamais trahi les sentiments que vous éprouviez l'un pour l'autre, précaution indispensable pour que tu gardes ton emploi dans la

maison de ta cousine, ce qui te plaçait alors en excellente position.

— On dirait que tu sais tout, colporteur, fit remarquer Grizelda avec un parfait sang-froid. Mais je t'ai interrompu... Je t'en prie, continue.

— Le matin du meurtre, tu es allée à l'église. Peu avant l'heure à laquelle tu reviendrais, Eudo a provoqué une scène violente avec Andrew et Mary, une querelle qui battait son plein quand tu as franchi le seuil. Comme vous l'aviez combiné, tu t'es ruée dans l'escalier, laissant Agatha et Bridget effrayées en bas. Car on hurlait de plus belle en haut : cette fois, cela se passait entre maître Colet et toi. Bridget se souvient que tu l'as traité d'homme dénaturé, d'homme sans cœur qui tourmentait deux enfants innocents. Il a rétorqué que tu étais une harpie et que tu méritais le supplice de l'estrapade. C'est alors que ça s'est passé.

Je ne cessais de la fixer droit dans les yeux, sans lui permettre d'échapper à mon regard.

— Pendant cette querelle bruyante, vous les avez étranglés. Vous ne vouliez pas de sang, ç'aurait été trop risqué, donc pas de couteau. Étouffer les enfants aurait pris trop de temps et le succès n'était pas certain. Mais un garrot ou des mains serrées autour du cou de victimes qui ne soupçonnent rien ne pouvaient échouer, surtout si ces victimes désignées étaient faibles et leurs assaillants forts. Les cadavres ont été chargés dans ta malle de voyage où il n'y avait plus guère de place pour autre chose. Ensuite, tu as ordonné à Bridget de ramener Jack Carter. Tu partais, as-tu dit, tu quittais cette maison pour retrouver la tienne à Bow Creek.

— Et comment me suis-je débarrassée des corps ? demanda Grizelda.

— Tu es très forte. Au cours des semaines qui suivirent, tu as transporté les corps, par étapes et probablement de nuit à travers les bois, puis sur quelques miles le long des berges de la rivière où tu les as laissés, à charge pour un étranger de passage ou pour un bûcheron de les découvrir. Mais d'abord, tu les avais mutilés pour maquiller les marques de strangulation. Néanmoins, malgré tes précautions, un homme qui te gardait rancune t'a vue ; un homme que ton retour inopiné dans ton

cottage avait dépossédé de son toit. Ce fut quand Innes Woodsman t'a traitée de mauvaise femme que tu as commencé à voir en lui un danger possible. Une fois encore, tu as exploité les ravages commis par les hors-la-loi et le fait qu'ils avaient dévalisé ta propriété pour couvrir tes desseins criminels. Tu as accordé à Innes Woodsman ton cottage, en lui disant que tu allais coucher chez tes amis. Tu as sans doute laissé à sa portée une bonne quantité de ta bière forte, sachant qu'il la boirait jusqu'à l'abrutissement. Et pendant qu'il dormait, tu as mis le feu au cottage qui l'abritait.

J'attendais de Grizelda qu'elle avoue sa culpabilité ou qu'elle la nie violemment, mais elle se contenta de hausser les épaules.

— J'écoute toujours, dit-elle.

— Très bien, mais j'arrive au bout de ce que j'ai à te dire. Je me suis écarté de mon sujet et je reviens au matin du crime. Quand tu es partie avec Jack Carter et ta malle – une lourde malle chargée des cadavres des enfants –, Eudo avait à jouer son rôle. Il devait descendre et prendre son petit déjeuner tout en prétendant que Mary et son frère étaient toujours à l'étage, et toujours vivants. Bridget Praule n'a pas dit les avoir entendus pendant le repas mais, quand maître Colet est allé chercher son manteau et son chapeau, il a aussitôt imité la voix d'Andrew et a fabriqué une « conversation » avec lui. Puis il a claqué la porte de la chambre à coucher pour faire croire que son beau-fils était toujours en colère. Et quand il est redescendu, Eudo Colet a recouru de nouveau à ses talents pour convaincre Bridget et Agatha que Mary lui parlait. Ensuite il est parti chez Thomas Cozin, après avoir ordonné aux servantes de ne pas s'occuper des enfants, disant qu'ils seraient sans doute de meilleure humeur lorsqu'il reviendrait. À son retour, il a envoyé Bridget les chercher. Mais, bien entendu, elle ne pouvait les trouver.

Un silence pesant tomba sur la cuisine. Le feu s'était éteint. Les relents de viande brûlée empestaient l'atmosphère. Au bout d'un moment, Grizelda hocha la tête :

— Oui, dit-elle lentement. Tout s'est passé exactement comme tu l'as dit. Tu es très intelligent.

— Mais pourquoi m'as-tu poussé à faire des recherches ? Qu'espérais-tu y gagner ?

Elle rit :

— Je voulais faire peur à Eudo et le pousser à quitter le cottage de Dame Tenter. Il s’y trouvait trop à son aise et trop près d’Agatha. Il me fallait lui rappeler qu’il était entre mes mains, que si je le voulais, je pouvais lui causer des ennuis. Malheureusement, je n’avais pas prévu que cet imbécile essaierait de t’effrayer avec ses stupides bouffonneries.

Elle parlait d’un ton dur, lourd de mépris. Elle se leva, repoussa son tabouret et secoua sa jupe. Puis elle reprit :

— Eudo est incapable de juger le caractère des gens. Il n’a pas compris qu’en essayant de t’effrayer, il ne ferait que renforcer ta détermination. À présent que toi et d’autres sans doute – car je ne crois pas que tu sois venu ici sans avoir confié tes soupçons – savez ma complicité dans le crime, quelle solution me reste-t-il si je ne veux pas mourir sur le bûcher ?

Avant que je comprenne son intention, elle attrapa le couteau dont elle s’était servie pour hacher les herbes.

— Mourir de ma propre main... Mais je ne mourrai pas seule !

Elle fit le tour de la table, la pointe de la lame dirigée vers moi, juste à l’endroit du cœur. Je reculai sans oser la quitter des yeux pour chercher une arme, me maudissant de n’avoir pas apporté mon bâton. Puis elle se mit à rire, un rire aigu dont toute gaieté était absente.

— Tu ne m’échapperas pas, Roger. Je suis aussi forte que toi et tu as toi-même verrouillé la porte.

— Vous vous trompez, maîtresse Harbourne, dit Oliver Cozin.

Il était entré dans la cuisine, suivi d’un huissier et de deux hommes de la garnison du château. Le couteau tomba bruyamment des doigts inertes de Grizelda.

— Le colporteur a fait semblant de fermer la porte, reprit Oliver Cozin. Maître Colet est en garde à vue et il a avoué. Vous-même vous êtes condamnée de votre propre bouche. Ces hommes et moi sommes témoins de tout ce qui s’est dit entre vous et le colporteur, car nous l’avons suivi dans la cour que nous avons traversée pendant qu’il engageait la conversation avec vous et détournait votre attention. Nous sommes à la porte de votre cuisine depuis une demi-heure.

Il se tourna vers l’huissier.

— Arrêtez cette femme, si toutefois une créature aussi diabolique et dépravée mérite ce nom, et emmenez-la.

Blafarde, les yeux vides, Grizelda fut poussée rudement devant moi tandis qu'Oliver Cozin me tendait la main.

— Maître colporteur, la cause de la justice t'est redevable d'une dette qui ne sera jamais remboursée. Si jamais je puis quelque chose pour toi, viens simplement me trouver. Mon nom, ajouta-t-il sur un ton simple et digne, représente quelque chose, je m'en flatte, dans le Devon et ailleurs. Sache que même à Londres il n'est pas inconnu.

Je le remerciai et comme il s'enquérât de mes projets immédiats, je lui répondis que je partais pour la capitale. Ma conscience me disait que je devais retourner à Bristol voir ma petite fille, mais le désir de m'abandonner un moment aux plaisirs de Londres était plus puissant. Je me sentais souillé par l'affection – devrais-je dire par le désir ou par l'amour ? – que j'avais ressentie pour la créature diabolique qu'était Grizelda Harbourne et j'étais effrayé de l'erreur de jugement que j'avais commise. Je ne voulais pas être trop longtemps seul avec mes pensées. J'avais besoin au plus vite de distractions.

— Votre frère m'a aimablement offert l'abri de son toit pour la nuit, dis-je à Oliver Cozin, mais je serai parti sitôt après la tombée du jour. Pour des raisons qui m'appartiennent, je serai heureux de quitter Totnes.

Je traversai derrière lui la cour intérieure, suivis le corridor, franchis la porte et, pour la dernière fois, je secouai de mes chaussures la poussière de cette maison maudite.

FIN